

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DE LA COULEUR  
GRAMMAIRE DE L'EXPÉRIENCE PRIVÉE ET PARTAGÉE  
CHEZ WITTGENSTEIN

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR  
ALEXANDRE KALEMJIAN

SEPTEMBRE 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## Remerciements

J'aimerais remercier premièrement mon directeur M. François Latraverse pour ses précieuses recommandations et pour sa personnalité colorée. Merci aussi à M. Mathieu Marion et M. Alain Voizard pour leur lecture attentive de ce mémoire.

Merci à mes parents Armand et Suzanne pour la confiance qu'ils m'ont témoignée face à mes choix d'études et de carrière et qui aura été pour moi une panacée devant l'incertitude que pouvait provoquer un tel cheminement. Merci pour l'enfance dorée que vous m'avez donnée et je m'excuse si je vous ai fait voir rouge à l'adolescence. Ces remerciements et ces excuses s'adressent aussi à ma petite sœur Caroline.

Une autre pensée va à mes enfants Éloïc et Anaïs, petit ange et petit démon, sans qui même l'arc-en-ciel serait gris. Vous avez teinté ma vie de bleu, de rose et de trémas. Je vous adore.

Et finalement, mes plus grands remerciements vont à Cindy Baril. Toi ma muse qui m'amuse, mon amie et ma complice, ma partenaire et ma confidente, sans toi rien de tout cela n'aurait de sens. En étant simplement toi-même, *la* meilleure, tu m'as obligé à être plus fort, plus discipliné, plus intelligent, plus abouti que je n'ai jamais cru être capable. Tu m'as métamorphosé d'adolescent qui broie du noir en homme qui voit la vie en rose. Merci.

Remerciements spéciaux à la petite Marie, ma petite chatte siamoise pour avoir fourni, en ronronnant sur mes genoux, la trame sonore de ce mémoire.

## Table des matières

Remerciements.....	p. ii
Liste des abréviations.....	p. v
Résumé.....	p. vii
Avant-propos.....	p. viii
Introduction.....	p. 1
Première partie : La genèse grammaticale.....	p. 11
Au commencement était la grammaire	
1.1 La question du fondement.....	p. 12
1.2 L' <i>a priori</i> de la grammaire.....	p. 24
1.3 L'usage grammatical.....	p. 34
Deuxième partie : Grammaire des couleurs.....	p. 42
Et des ténèbres surgit la couleur	
2.1 Le spectre des couleurs.....	p. 43
2.2 La grammaire des couleurs.....	p. 59
2.3 La couleur ostensive.....	p. 67
Troisième partie : Le monde partagé.....	p. 74
Puis vint le verbe	
3.1 Grammaire et intention.....	p. 75
3.2 Intention et jeux de langage.....	p. 81

3.3 <i>De la douleur</i> .....	p. 88
Conclusion.....	p. 94
Bibliographie.....	p. 100

## Liste des abréviations

La liste des abréviations et des références aux ouvrages de Ludwig Wittgenstein utilisés pour ce mémoire se lit comme suit :

C : *De la certitude*. 1976. Paris : Gallimard. Coll. « TEL ».

CBB : *Le cahier bleu et le cahier brun*. 1996. Paris : Gallimard. Coll. « Bibliothèque de philosophie ».

DWS : *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*. 1997. Paris : PUF. Coll. « Philosophie d'aujourd'hui ».

F : *Fiches*. 1970. Paris : Gallimard. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. Coll. « Folio Essais ».

NEP : *Notes sur l'expérience privée et les « sense data »*. 1989. Mauvezin : TER. 1989.

RC : *Remarques sur les couleurs*. 1983. Mauvezin : TER.

Rem : *Remarques philosophiques*. 1975. Paris : Gallimard. Coll. « TEL ».

RFM : *Remarques sur les fondements des mathématiques*. 1983. Paris : Gallimard. Coll. « Bibliothèque de philosophie ».

RP : *Recherches philosophiques*. 2004. Paris : Gallimard. Coll. « Bibliothèque de philosophie ».

TLP : *Tractatus logico-philosophicus*. Trad. de l'allemand de François Latraverse. 2001.

## Résumé

La *doxa* a pris la mauvaise habitude, lorsque vient le temps de s'intéresser à Wittgenstein, de parler de deux Wittgenstein. Le premier, correspondant au *Tractatus logico-philosophicus* et le second, correspondant à l'ensemble de ses textes qui suivent le *Tractatus* et qui, selon un certain point de vue, s'en détacheraient, voire s'y opposeraient. Il est important de noter dès le départ que nous ne voyons pas une distinction marquée entre les *deux* Wittgenstein et qu'il nous apparaît plus évident de considérer son parcours philosophique comme un cheminement continu, comme participant d'une mosaïque à l'image de sa *méthode* philosophique, plutôt que comme deux positions distinctes, nettes et tranchées.

Toutefois, même s'il est souvent mentionné dans le corpus des manuscrits qui suivent la publication du *Tractatus* que Wittgenstein propose de nouvelles approches de ses théories se référant explicitement aux thèses défendues dans ce dernier, il n'est nullement justifié de scinder son œuvre en deux où quelqu'un, qui aborderait son œuvre pour la première fois, pourrait se permettre le *luxe* de choisir l'une ou l'autre de ces positions. Ce serait alors occulter la partie la plus importante du corpus à savoir — tel qu'il l'affirme lui-même — que les idées défendues dans la seconde partie de son œuvre ne peuvent être comprises qu'à la lumière de celles du *Tractatus*.

Le travail qui suit aura touché son but s'il arrive à isoler ce qui, tel le fil d'Ariane, pourrait servir d'invariant à l'ensemble du corpus, à savoir l'intérêt soutenu de Wittgenstein de constamment préciser les jalons d'une *grammaire philosophique synoptique* encore à venir. En effet, du *Tractatus* aux *Recherches philosophiques*, les questions relatives à la grammaire philosophique — que Wittgenstein exemplifie souvent par les concepts de couleur et de douleur, mimant aussi par là la distinction entre l'extérieur et l'intérieur qui, même s'il affirme qu'elle ne l'intéresse pas sont tout de même le cœur de sa pensée — forgeraient les bases de son *opus magnum* qu'il n'a jamais achevé et constituerait ainsi la plus grande partie de son œuvre. Il nous apparaît donc important de dégager les très nombreuses mentions des concepts de couleur et de douleur de l'ensemble du corpus pour ainsi proposer une voie d'accès réservée à l'ensemble des textes qui, de cette manière, se verra éclairé d'une lumière téléonomique.

MOTS-CLÉS : COULEUR — DOULEUR — GRAMMAIRE PHILOSOPHIQUE —  
SYNOPTICITÉ — INTENTION — WITTGENSTEIN



## AVANT-PROPOS

Avant de commencer une enquête sur quelque sujet que ce soit, il est primordial de décrire à la fois l'objet de l'étude ainsi que les définitions à partir desquelles l'interrogation s'articulera. Dans le cas qui nous occupe, à savoir le corpus intégral de Ludwig Wittgenstein, il est d'autant plus important de s'y attarder que certaines acceptions d'un terme trouvent parfois une définition assez différente du fait qu'on la retrouve soit au début du corpus ou à sa fin mais aussi, parfois, au début d'une section d'un livre ou à sa fin. Autrement dit, puisque nous cherchons à travers la notion générale de grammaire à identifier un fil conducteur de l'ensemble de l'œuvre de Wittgenstein, il est important de définir ce terme fondamental selon ses nombreuses versions qui, elles, nous serviront à cerner l'évolution de la notion à travers le corpus. Sans ce premier travail préalable, ce mémoire n'atteindrait pas sa cible car le projet est redevable non seulement d'une compréhension conceptuelle mais aussi d'une compréhension conceptuelle *chronologique*.

À la lecture des nombreux livres, remarques, interrogations que nous avons pu parcourir, certaines acceptions de la grammaire pourraient nous paraître invariantes, c'est-à-dire qu'elles répondent d'une même fonction dans la proposition que Wittgenstein utilise pour expliquer une idée, développer une argumentation, démontrer un point de vue. Nous pourrions dire en résumé que la grammaire, chez Wittgenstein, suit trois évolutions distinctes correspondant à trois moments particuliers dans son œuvre.

La première correspond à l'époque du *Tractatus logico-philosophicus*<sup>1</sup>, la seconde à son retour à la philosophie au tournant des années 1930 et la troisième à la période finale qui correspond aux *Recherches philosophiques*<sup>2</sup>, à ses textes sur la philosophie de la psychologie ainsi que *De la certitude*<sup>3</sup>.

1- Dans le *Tractatus* et les textes adjacents, à savoir les *Carnets 1914-1916* qui ont servi de matériau de base au *Tractatus* ainsi que les *Notes sur la logique* de 1913, la grammaire apparaît de deux manières. La première est de considérer que l'activité philosophique doit d'abord être de se méfier de la grammaire, la seconde est de considérer que la grammaire (qu'il nomme à cette époque la forme logique) ne peut être connue et qu'elle n'est que le substrat de toute proposition des sciences de la nature, autrement dit son *a priori*. Cette notion d'*a priori* traversera le corpus au complet en ceci que Wittgenstein ne remettra jamais en cause cette première fonction de la grammaire qui pourrait se résumer à la possibilité de produire de nouvelles propositions. Mais il ira plus loin avec la notion de propriétés internes des propositions qui répondent à une exigence grammaticale.

2- Dans les textes correspondant au retour de Wittgenstein à la philosophie, soit autour des années 1930, la grammaire occupe une place plus « opérationnelle » de régie. Dans la préface de la traduction française de son livre *Grammaire philosophique*, on peut d'ailleurs lire sous la plume de la traductrice que :

---

<sup>1</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 2001. *Tractatus logico-philosophicus*. Trad. de l'allemand de François Latraverse. Sera désigné par TLP suivi du numéro du paragraphe.

<sup>2</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 2004. *Recherches philosophiques*. Trad. de l'allemand par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. Sera désigné par RP suivi du numéro de paragraphe.

<sup>3</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1976. *De la certitude*. Trad. de l'allemand par Jacques Fauve. Coll. « TEL ». Paris : Gallimard. Sera désigné par C suivi du folio.

« [e]n ce qui concerne la place de la grammaire dans l'activité philosophique, elle en est l'administrateur ; elle gère la critique du langage, la philosophie selon la définition wittgensteinienne. Elle la délivre des faux problèmes issus tant des confusions internes à l'usage du langage, que d'une approche erronée du fait linguistique lui-même, telle qu'elle se manifeste, par exemple, dans la réification des termes catégoriels»<sup>4</sup>

3- Dans la période finale, soit celle qui s'étend des *Recherches philosophiques* à *De la certitude* en passant par les textes sur la philosophie de la psychologie ainsi que plusieurs remarques, la conception de la grammaire rejoint la fonction de l'intention et de l'usage ainsi que les jeux de langage dans le cadre d'une philosophie du langage ordinaire où la grammaire est présumée dans toutes les formes de représentations. C'est en cela qu'elle fonde les différentes propositions à propos du monde que nous partageons. Wittgenstein annonçait d'ailleurs déjà, avant même de se lancer dans l'entreprise des *Recherches philosophiques* et que l'on retrouve en toile de fond, que :

[l]a grammaire est une « theory of logical types ». La règle de la représentation, je n'en fais pas une convention qui tire sa justification de propositions — des propositions qui décrivent ce qui est re-présenté et montrent que la re-présentation est adéquate. Les conventions de la grammaire ne tirent pas leur justification d'une description de ce qui est re-présenté. Toute description de ce genre présuppose déjà les règles de la grammaire. Autrement dit, ce qui fait non-sens dans la grammaire qui appelle justification ne peut pas non plus faire sens dans la grammaire des propositions qui la justifient et inversement.<sup>5</sup>

Donc il nous apparaît d'emblée que la notion générale de grammaire est présente en filigrane dans l'œuvre de Wittgenstein et qu'il convient de la considérer comme un seul et même concept malgré les différentes acceptions qu'il utilise. Un

---

<sup>4</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1980. *Grammaire philosophique*. Trad. de l'allemand par Marie-Anne Lescourret. Coll. « Folio Essais ». Paris : Gallimard. p. 13. Sera désigné par GP suivi du numéro de paragraphe.

<sup>5</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1975. *Remarques philosophiques*. Trad. de l'allemand par Jacques Fauve. Coll. « TEL ». Paris : Gallimard. § 7. Sera désigné par Rem suivi du numéro de paragraphe.

point demeure, c'est sa position *a priori* de toutes propositions. Ce qui est différent, c'est qu'elle prend *de plus en plus* d'importance pour une description de l'usage du langage qui est *de plus en plus* ordinaire.

## INTRODUCTION

Plût au ciel que le lecteur, enhardi et devenu momentanément féroce comme ce qu'il lit, trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison; car, à moins qu'il n'apporte dans sa lecture une logique rigoureuse et une tension d'esprit égale au moins à sa défiance, les émanations mortelles de ce livre imbiberont son âme comme l'eau le sucre.

Lautréamont<sup>1</sup>

Au néophyte se trouvant devant l'édifice Wittgenstein et désirant accéder au sommet pour ainsi contempler le monde correctement, nous dirions : emprunte l'ascenseur grammatical parce que c'est le seul qui passe par tous les étages. Wittgenstein est paradoxal en ceci que son influence se fait à un niveau profond et nous nous étonnons de le citer parfois involontairement, comme si sa méthode particulière de philosopher était parvenue à s'incruster dans notre esprit d'une manière telle qu'il devient difficile de discerner ce qui est de lui et ce qui est de nous. La métaphore de l'eau et du sucre empruntée à Lautréamont illustre bien ce que font les écrits de Wittgenstein sur les esprits qui s'y risquent. Sans en arriver à exemplifier à chaque fois que l'on utilise, souvent sans le savoir, des thèses de Wittgenstein, il est évident que la fréquentation de ses écrits incline à penser à la Wittgenstein.

---

<sup>1</sup> LAUTRÉAMONT. *Les chants de Maldoror*. Paris, Gallimard, Coll. « Poésie ».

En cela, le caractère thérapeutique de son œuvre sur la formulation correcte des problèmes de philosophie nous apparaît comme une avancée importante dans l'histoire de la pensée. Plus que par un système clos qui pourrait être qualifié de dogmatisme figé et immobile, c'est par une approche souple et fluctuante se rapportant non pas aux problèmes philosophiques mais à la formulation *correcte*, par l'outil symbolique qu'est le langage, des problèmes philosophiques, que Wittgenstein a contribué à la thérapie dont la philosophie avait grandement besoin. Et la panacée qu'il a découverte et qui a remis en selle la philosophie pourrait se nommer: la grammaire philosophique synoptique. C'est là que l'on trouve à la fois la source de la majorité des problèmes et des solutions :

L'une des sources principales de nos incompréhensions est que nous n'avons pas *une vue synoptique* de l'emploi de nos mots. — Notre grammaire manque de caractère synoptique. — La représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à « voir les connexions ». D'où l'importance qu'il y a à trouver et à inventer des *maillons intermédiaires*.

Le concept de représentation synoptique a pour nous une importance fondamentale. Il désigne notre forme de représentation, la façon dont nous voyons les choses.<sup>2</sup>

Par ce concept, Wittgenstein incarne un pivot, voire un paradigme et instaure un nouveau commencement. Là où d'autres philosophes ont mis un point final à leurs systèmes, Wittgenstein en a fait son point de départ. Comment? En introduisant dans leurs systèmes un virus grammatical qui, de l'intérieur, en est venu à faire éclater les failles importantes reposant la plupart du temps sur une mécompréhension de l'outil par lequel la pensée s'articule : le langage. La méthode thérapeutique que la philosophie de Wittgenstein permet de faire n'est pas une reformulation des concepts déjà établis depuis l'Antiquité, mais la solution de nombre des faux problèmes qui jalonnent cette riche histoire. Son travail consiste en une mise à jour de ces faux problèmes philosophiques et cet éclaircissement permet une vue plus précise des véritables problèmes de la

---

<sup>2</sup> RP § 122.

philosophie, plus souvent rencontrés dans leur formulation que dans les problèmes eux-mêmes. En cela, nous pouvons dire que Wittgenstein est plus à la recherche d'une formulation *correcte* des problèmes — qui s'apparenterait à la constitution d'un réseau de concepts — et c'est cette formulation correcte qu'il nomme « grammaire » :

Nos considérations sont donc grammaticales. Et elles élucident notre problème en écartant des mécompréhensions relatives à l'usage des mots et provoquées notamment par certaines analogies entre les formes d'expression qui ont cours dans différents domaines de notre langage.<sup>3</sup>

Ne restera donc que ce qui est en mesure de répondre à la véritable exigence du philosophe, c'est-à-dire la formulation correcte<sup>4</sup> d'un problème. De ce point de vue, il convient d'entrée de jeu de considérer ce qui sera pour nous l'outil à partir duquel nous articulerons les principales thèses défendues par Wittgenstein dans son immense corpus mais qui semblent, pour la plupart, tourner autour de ce qu'il aura toujours cherché lui-même : une grammaire philosophique synoptique.

Notre hypothèse de départ pour ce mémoire est que même si Wittgenstein n'a jamais explicitement énoncé ce qu'il entendait par une grammaire philosophique synoptique, il en a constamment parlé et cela, dès le tout début de son œuvre. Il nous apparaît évident à la suite des lectures qu'exige ce travail que le fil conducteur de l'invariance entre ce que la *doxa* a pris la mauvaise habitude de nommer le *premier* et le *second* Wittgenstein est le concept clé de grammaire philosophique. Nous pourrions ici employer la métaphore d'une entreprise commerciale ayant subi une reconstruction. Si les « deux » philosophies de Wittgenstein sont les deux versions de sa compagnie, nous pourrions affirmer

---

<sup>3</sup> RP § 90.

<sup>4</sup> TLP 6.53 : « La méthode correcte de la philosophie serait vraiment celle-ci : ne rien dire que ce qui peut se dire, donc des propositions de la science de la nature — donc quelque chose qui n'a rien à faire avec la philosophie — et chaque fois qu'autrui voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions. Cette méthode serait insatisfaisante pour lui — il n'aurait pas l'impression que nous lui enseignons de la philosophie — mais elle serait la seule qui soit rigoureusement correcte ».

qu'un seul département n'a pas subi de modification : celui de la comptabilité. La question légitime que nous pourrions poser alors serait la suivante : pourquoi ce département n'a-t-il pas été affecté? Et la réponse suivante serait adéquate : c'est ce département qui a démontré les erreurs de la première version de la compagnie. C'est lui qui est au cœur de la véritable compétence de la compagnie à être ou ne pas être florissante, à savoir le profit qu'elle saura faire de ses compétences, les compétences linguistiques. La métaphore, cette fois-ci est de Wittgenstein :

La grammaire est le livre de comptes du langage : ce qu'on doit y trouver ce ne sont pas les impressions qui accompagnent le langage, mais les transactions linguistiques réelles.<sup>5</sup>

Dès le début de sa carrière Wittgenstein lançait un avertissement lourd de conséquences à propos du fait qu'il y a deux parties à son œuvre, celle qu'il a écrite et celle qu'il n'a pas écrite. La citation qui suit — même si elle se rapporte explicitement au *Tractatus* — nous semble tout de même à propos lorsque nous l'étendons à l'ensemble du corpus :

(Extrait d'une lettre de Wittgenstein à Ficker, lettre non datée mais précédant 1921) : [...] J'ai pensé un moment inclure dans la préface une phrase qui n'y est pas en fait actuellement mais que je vous livre, car elle constituera peut-être pour vous la clef de l'ouvrage. Ce que je voulais autrefois écrire était ceci : mon ouvrage comporte deux parties, celle qui est présentée ici, et tout le reste que je n'ai pas écrit. Et c'est justement cette seconde partie qui importe.<sup>6</sup>

Wittgenstein considérant que cette seconde partie était la plus importante de son œuvre, nous avons décidé de suivre son avis et de nous intéresser à cette partie cachée qui résulte de la superposition de ses « deux » philosophies et qui pourrait se résumer, à notre avis, à la formulation d'une grammaire philosophique synoptique. Voilà, selon nous, tout ce qu'il n'a pas dit mais que, d'une certaine façon, à la lecture du corpus, nous pouvons nous permettre de penser.

---

<sup>5</sup> GP § 44.

<sup>6</sup> VON WRIGHT, Georg Henrik. 1986. *Wittgenstein*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER. p. 94.



Lorsque nous abordons un corpus aussi vaste que celui de Wittgenstein, nous devons le faire à pas feutrés, doucement, cherchant des balises qui permettent d'établir des ponts<sup>7</sup> entre les différentes parties de la philosophie qu'il a créée. Les sujets sur lesquels il s'est attardé sont la plupart du temps traités, dans sa méthode originale, par le biais de « remarques » qui, prises dans leur singularité, constituent les morceaux d'une mosaïque ayant pour but final et avoué une vision synoptique des problèmes auxquels la philosophie est en *droit* de s'attaquer. De ce point de vue, nous ne pouvons nous permettre le luxe de choisir, à travers ce vaste corpus, des « remarques » qui seules nous satisfassent ou qui viendraient appuyer de leur poids, par le sceau autoritaire que serait Wittgenstein, une citation, un argument, un raisonnement. Wittgenstein n'est pas *fait* pour ça. Notre dette envers lui ne peut se payer par une utilisation frauduleuse et ponctuelle de sa *méthode* seulement lorsque cela satisferait une exigence déterminée. Ce serait diluer la richesse de cette nouvelle façon d'entrevoir les problèmes philosophiques autrement que par ce qu'ils pointent, mais par ce qu'ils n'arrivent pas clairement<sup>8</sup> à formuler.

Ce qu'il nous a appris, ce qui se dégage de son enseignement, c'est une *méthode* d'appréhension des problèmes de philosophie et non pas des réponses définitives à ces dits problèmes. Cette méthode est grammaticale. S'il avait eu, au moment de la rédaction du *Tractatus*, la prétention de régler et :

[d]onc avoir trouvé pour l'essentiel la solution sans appel des problèmes [de philosophie], [et s'il ne se] trompe pas en cela, la valeur

---

<sup>7</sup> RIGAL, Élisabeth. *Le vu, le peint et le parlé*. In *Remarques sur les couleurs*. « La question de la couleur n'est pas seulement l'objet propre des *Bemerkungen über die Farben*, elle est aussi l'une des clefs du corpus wittgensteinien dans son ensemble. Pont jeté par dessus l'abîme qui sépare les "deux" philosophies [...] » Postface. p. 75.

<sup>8</sup> GLOCK, Hans-Johann. 2003. *Dictionnaire Wittgenstein*. Trad. de l'anglais par Hélène Roudier de Lare et Philippe de Lara. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. « La tentation de la confusion conceptuelle n'est pas réservée aux philosophes professionnels ». p. 591.

de ce travail tient deuxièmement à ce qu'il montre combien peu a été accompli quand ces problèmes sont résolus<sup>9</sup>

[i]l a aussi l'intuition que le gros du travail reste à faire<sup>10</sup>.

La recherche poussée que l'œuvre de Wittgenstein nous force à accomplir est aussi celle de la découverte de l'invariance qui semble inhérente à la formulation de la plupart des problèmes de philosophie, c'est-à-dire le manque de généralité, de synopticité. De ce fait, nous nous devons d'aborder le corpus wittgensteinien dans sa globalité, en cherchant à définir ce qui pourrait servir de fil conducteur à cette tentative de philosophie synoptique et qui pourrait s'identifier, à notre avis, à la grammaire philosophique.

Une porte d'entrée dans l'œuvre de Wittgenstein nous semble plus ouverte que les autres et c'est celle des questions relatives à la grammaire des couleurs. « Les couleurs semblent nous offrir une énigme, une énigme stimulante — non pas irritante »<sup>11</sup>. Wittgenstein s'est occupé de cette question du début de sa carrière jusqu'à la toute fin de sa vie<sup>12</sup>. Pourquoi? À son avis, la question de la grammaire des couleurs illustre ce qu'il entend par relation interne entre des termes d'un langage, autrement dit, la possibilité d'une *sortie* du langage vers le monde qu'il décrit et la constitution d'une ontologie — jamais nommée — une ontologie langagière<sup>13</sup>. La grammaire des couleurs est l'exemple par excellence de

---

<sup>9</sup> TLP : Préface.

<sup>10</sup> RP. Préface : « Il y a quatre ans, j'ai eu l'occasion de relire mon premier livre (le *Tractatus logico-philosophicus*) et d'en expliquer les pensées. Il m'est alors apparu soudain que je devais publier ces anciennes pensées en même temps que les nouvelles, car ces dernières ne pourraient être placées sous leur vrai jour que sur le fond de mon ancienne manière de penser et par contraste avec elle ».

<sup>11</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1984. *Remarques mêlées*. Trad. de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin : TER. p. 80.

<sup>12</sup> « [...] du *Tractatus* aux *Remarques sur les couleurs* de 1950, la problématique des couleurs est certainement le thème le plus souvent abordé. En termes quantitatifs, elle représente sans doute un bon quart des écrits de Wittgenstein ». LE RIDER, Jacques. 1997. *Les couleurs et les mots*. Coll. « Perspectives Critiques ». Paris : PUF. p. 369.

<sup>13</sup> RP § 373 : « La grammaire dit d'une chose quelle sorte d'objet elle est. (La théologie comme grammaire) ».

ce qu'il aurait voulu décrire comme étant une grammaire philosophique synoptique applicable au monde.

Tout comme il n'existe aucun « trou » dans le spectre des couleurs, donc par extension dans la grammaire qui régit les relations entre les couleurs, il n'existe pas de « trou » non plus dans le monde<sup>14</sup>. Ce dernier doit être pris comme un continu duquel on peut extraire des descriptions de faits à l'aide du langage<sup>15</sup>. Encore là, l'illustration de cet exemple est bien servie par le spectre des couleurs qui, tel un camaïeu synoptique, renvoie à la possibilité d'un découpage factuel se référant à la réalité duquel il est tiré, autrement dit la possibilité même de la *représentation*. Par exemple, lorsque nous décrivons un fait et que nous employons un nom de couleur, nous nous référons implicitement au spectre des couleurs tel que nous l'avons toujours appris. Nous pouvons ainsi nous représenter un fait, ainsi que les couleurs figurant dans ce fait, si nous sommes des locuteurs normaux de la langue naturelle dans laquelle le fait est décrit.

Ce choix marque aussi les relations que les couleurs ont entre elles et de ce fait, participe à la compréhension que nous avons de la description complète du fait. Autrement dit, le choix d'une couleur dans une description exclut à la fois tout le reste du spectre et identifie une possibilité, et aucune autre, s'étant actualisée dans la description d'un fait. Ce découpage demeure toutefois celui d'une potentialité, au sens d'une possibilité non encore actualisée, qu'aurait l'esprit humain muni d'un langage, sa langue naturelle, à saisir quelque chose du continu du monde qui autrement lui échappe. Ce que cela révèle c'est l'actualisation des propriétés internes qui existent indépendamment des événements qu'elles décrivent, sa grammaire :

---

<sup>14</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1988. *Cours de Cambridge 1930-1932*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER. p. 109 : « Dire qu'il fut un temps où rien n'existait est du même ordre et tout aussi absurde que de dire qu'une partie de mon champ visuel est a-couleur ».

<sup>15</sup> C'est là une des thèses principales du *Tractatus*.

Quelle est donc la caractéristique des « propriétés internes »? Le fait que toujours, invariablement, elles se trouvent dans l'ensemble qu'elles déterminent; en quelque sorte indépendamment des événements extérieurs.<sup>16</sup>

C'est pour cela que le spectre des couleurs est un parangon car il nous montre, d'un seul coup d'oeil, l'ensemble des relations qu'entretiennent entre elles les couleurs qui le constituent<sup>17</sup>. Peu importe la réalité du monde, les fluctuations d'intensité, de tonalité, de saturation, il ne peut y avoir de modification dans les relations qui existent entre les couleurs. Ce sont ces relations immédiatement reconnaissables que Wittgenstein nomme relations internes. Il dira : « [c]omparer à cela : "le blanc est plus clair que le noir." Cette expression également est hors du temps et elle aussi exprime l'existence d'une relation interne. »<sup>18</sup>

Ces propositions ne sont pas empiriques (même si elles en ont l'apparence) car elles relèvent d'un *a priori* théorique qui place la grammaire à la frontière entre le conceptuel et l'empirique. Elles demeurent infalsifiables — au sens où elles ne sont pas le résultat d'une comparaison avec le monde, mais plutôt sont au fondement du réseau de propositions possibles que nous utilisons pour nous représenter quelque chose du monde. Pourtant elles semblent nous apprendre quelque chose du monde du fait qu'elles sont constitutives de la connaissance que nous en avons et c'est pour cette raison qu'il faut prendre soin de ne pas confondre les propositions empiriques et les propositions grammaticales. La grammaire est la ligne de partage des eaux.

---

<sup>16</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1983. *Remarques sur les fondements des mathématiques*. Trad. de l'allemand par Marie-Anne Lescourret. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. § 102. Sera désigné par RFM suivi du numéro de l'aphorisme.

<sup>17</sup> *Cours de Cambridge 1930-1932. Op. cit.* p. 8 : « L'octaèdre des couleurs est employé en psychologie afin de représenter le schéma des couleurs. Mais en réalité, il appartient à la grammaire, non à la psychologie. Il nous dit ce que nous pouvons faire : nous pouvons parler d'une bleu-vert, non d'un rouge-vert, etc. ».

<sup>18</sup> RFM § 104.

D'un côté, nous avons l'instauration d'une ontologie qui est marquée par l'apprentissage, à l'intérieur du langage, de ce qui peut se dire et de tout le reste qui se montre<sup>19</sup>, et de l'autre, nous avons l'outillage conceptuel qui nous permet de faire des opérations dans le monde avec le langage, que Wittgenstein décrira comme étant l'apprentissage de jeux de langage. De l'autre, il y a une formulation assertorique de ce que sont les relations entre les concepts décrits par la grammaire — et cette formulation reste infalsifiable — et aussi, nous avons les propositions jouées à partir de ces concepts de base et qui, elles, peuvent — et doivent — être vérifiables. La grammaire est ici le nouveau lieu de la métaphysique en tant qu'elle est le premier moment de la philosophie, de la possibilité de la philosophie, une philosophie première.

Ce mémoire s'articulera autour de trois grands axes. En marchant dans les traces laissées par Wittgenstein, nous poserons les jalons de la distinction qu'il articule entre les propositions empiriques et les propositions grammaticales souvent distinguées par l'exemple de la grammaire des couleurs. Dans un premier temps, nous établirons ce que Wittgenstein entend par grammaire philosophique et, en précisant et en exemplifiant, par la grammaire des couleurs :

« Couleur primaire » et « couleur » sont des pseudo-concepts. Il est absurde de dire : « Rouge est une couleur », et dire : « Il existe quatre couleurs primaires » est la même chose que de dire « Il existe le rouge, le bleu, le vert et le jaune ». Le pseudo-concept (couleur) trace une limite *du* langage, le concept véritable (rouge) trace une limite *dans* le langage.<sup>20</sup>

Cette première partie permettra l'ouverture vers la seconde, où nous traiterons du spectre des couleurs comme exemple de grammaire synoptique pour finalement parler de la grammaire philosophique synoptique en tant que

---

<sup>19</sup> Dans une lettre à Russell du 19-08-1919, Wittgenstein affirme qu'il s'agit là de la thèse principale du *Tractatus*. Si par la suite Wittgenstein réfutera de nombreuses thèses du *Tractatus*, jamais il ne remettra en cause cette principale démarcation entre dire et montrer. Certains affirment qu'il s'agit là de la contribution la plus importante de Wittgenstein à la philosophie.

<sup>20</sup> *Cours de Cambridge 1930-1932. Op. cit.* p. 12.

génératrice des habitudes et des pratiques langagières que Wittgenstein nomme les jeux de langage et dans la conjonction — conjonction que nous nommerons isomorphique<sup>21</sup> — entre la grammaire philosophique et les jeux de langage intitulé: le monde partagé. Le passage de l'une à l'autre des parties suivra la démarche méthodologique de Wittgenstein, qui nous fait passer d'une structure figée que serait l'apprentissage des relations grammaticales correctement formulée dans la langue naturelle — incarnées ici par le *Tractatus* — à une relation vague et souple du langage ordinaire — incarnée ici par le tournant grammatical que serait le reste de son corpus. Nous passerons de la structure du monde, et donc de la grammaire — nommée *forme logique* à l'époque du *Tractatus* — à la possibilité d'une réalisation des opérations au moyen du langage et des jeux avec lesquels nous arrivons à dépasser notre ego<sup>22</sup> et à partager notre monde<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> La description du concept d'isomorphie est empruntée à Hacker et Baker et sera traitée plus loin.

<sup>22</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1989. *Notes sur l'expérience privée et les « sense data »*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER : « L'idée de l'ego habitant un corps doit être abolie ». p. 8. Sera désigné par NEP suivi du numéro de folio.

<sup>23</sup> TLP 5.6 : « *Les limites de mon langage sont les limites de mon monde* ». Cette idée d'un monde partagé trouve sa source dans une remarque provenant des *Carnets 1914-1916* datée du 23.5.15 : « Il n'y a réellement qu'une seule âme du monde, que je nomme, par préférence, *mon* âme, et conformément à laquelle seule je conçois ce que je nomme les âmes des autres ».

PREMIÈRE PARTIE  
LA GENÈSE GRAMMATICALE

### Au commencement était la grammaire

Il y a autant de choses dans une phrase qu'il y en a derrière.<sup>1</sup>

#### 1.1 La question du fondement

Si nous accordons à Wittgenstein l'honneur d'avoir mis la philosophie sur une nouvelle voie de recherche, c'est beaucoup grâce au concept de grammaire philosophique. En effet, c'est là la seule notion qu'il ne remettra jamais en question car, au contraire, il ne cessera de l'utiliser peu importe le sujet auquel il s'attardera : les jeux de langage<sup>2</sup>, les fondements des mathématiques, les couleurs, la musique, la douleur, etc. Nous pouvons donc, sans hésitation, affirmer que la grammaire philosophique est, pour Wittgenstein, sa philosophie première, sa métaphysique. Cette notion sera précisée plus loin.

Dans les *Notes sur la logique*<sup>3</sup>, qui précèdent le *Tractatus* de huit ans, Wittgenstein lance cet avertissement : « *Se méfier de la grammaire est la première condition requise pour philosopher.* » Cette note, *a priori* surprenante<sup>4</sup>,

---

<sup>1</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1999. *Carnets de Cambridge et de Skjolden*. Trad. de l'allemand par Jean-Pierre Cometti. Coll. « Perspectives Critiques ». Paris : PUF. p. 70.

<sup>2</sup> RP § 7 : « J'appellerai aussi "jeu de langage" l'ensemble formé par le langage et les activités avec lesquelles il est entrelacé ».

<sup>3</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. [1913] 1971. *Notes sur la logique*. In *Carnets 1914-1916*. Trad. de l'allemand par G.-G. Granger. Coll. « TEL ». Paris : Gallimard. p. 170.

<sup>4</sup> Cette grammaire a trait à l'apparence linguistique superficielle, celle dont le *Tractatus* dira justement qu'elle travestit la pensée. C'est de cela dont il faut se « méfier ».



ne l'est pas lorsqu'elle est mise dans un contexte où l'intérêt principal de la philosophie est une résolution de la formulation correcte des problèmes philosophiques et donc, si nous voulons dès le départ atteindre notre cible, il faut savoir où viser; autrement dit, la *méfiance* face à la grammaire mime la méfiance que nous devrions avoir face à toutes formes de discours sur la réalité, la grammaire étant simplement la forme la plus générale<sup>5</sup>. De plus, la *méfiance* face à la grammaire corrobore notre hypothèse principale — que la grammaire philosophique est le fil d'Ariane de la philosophie wittgensteinienne — selon laquelle il en arrivera à être lui-même insatisfait du caractère rigide de ses propres idées<sup>6</sup> correspondant à sa première période, tout en estimant qu'elles doivent nécessairement être figées pour pouvoir servir de base solide à l'interprétation vague et à la philosophie du langage ordinaire. Or, ce qui serait le véritable invariant, correspondant à toutes les utilisations du terme de « grammaire » par Wittgenstein, qui sous-tendrait à la fois la forme logique des propositions et les jeux de langage, ce serait le concept de grammaire philosophique. Ce dernier apparaît pour la première fois sous une forme abrégée — Wittgenstein la travaillera toute sa vie — dans le *Tractatus* à partir de 3.322 :

Pour éviter ces erreurs, nous devons utiliser un langage de signes qui les exclut, qui n'utilise pas le même signe dans des symboles différents ni n'utilise apparemment de la même manière des signes qui désignent d'une manière différente. Donc un langage de signes qui obéit à la grammaire logique — à la syntaxe logique.<sup>7</sup>

Cet exemple peut servir de point de départ pour notre analyse dans la mesure où nous trouvons presque déjà, en germe, tout ce que Wittgenstein tentera

---

<sup>5</sup> La mise en garde de Wittgenstein se traduit par une difficulté qu'il avait à l'époque du *Tractatus* à penser qu'il puisse y avoir deux grammaires. La première étant celle de l'apparence et appartenant au langage courant et une seconde, celle qu'il recherchait justement, appartenant à la possibilité même du langage, une sorte de grammaire *profonde*. Cette division en deux de la grammaire est un point sur lequel il reviendra dans les années 30 et qu'il règlera par la constatation qu'il n'y a qu'un seul langage, le langage ordinaire.

<sup>6</sup> Nous sommes ici à l'époque du *Tractatus* et le « tournant grammatical » qui surviendra dans les années 30 sera précisément celui d'un renversement du dogmatisme, incarnée par les propositions figées, vers la philosophie du langage ordinaire via le concept de grammaire philosophique.

<sup>7</sup> TLP 3.325.

de définir au long de sa carrière. L'essentiel, c'est le rapport entre la grammaire et la proposition qui lui permet d'avoir une signification. Si nous cherchons le sens d'un mot, il faut regarder dans quelles conditions celui-ci est utilisé. Précisons ici l'utilisation du terme « grammaire ». Si nous sommes confrontés à plusieurs langues, nous devons admettre qu'elles auront des grammaires différentes comprises comme étant l'ensemble des règles constitutives de la syntaxe, de la sémantique et de la pragmatique pour que les locuteurs de cette langue puissent produire des propositions cohérentes. À coup sûr, nous sommes en face d'autant de grammaires que de langues. C'est ici l'usage du mot « grammaire » dans son sens ordinaire.

Par contre, dans un sens wittgensteinien, la grammaire des couleurs ou la grammaire des mots « comprendre », « signifier » ou des expressions telles que « plus grand que », « plus foncé que », ou la grammaire des nombres, ne peut être différente d'une langue à l'autre<sup>8</sup>. Cela est essentiel car nous n'avons pas ici affaire à des règles arbitraires d'attribution des mots aux choses, nous avons des règles constitutives des conditions de possibilité d'un langage et des propositions qui peuvent être produites. Sans cette grammaire philosophique, il ne saurait y avoir de langage car les propositions auraient toutes la même valeur et pourraient indépendamment être attribuées à n'importe quel état de choses<sup>9</sup>. C'est la grammaire philosophique qui assure la cohérence d'un langage, indépendamment des propositions qui le constituent et surtout indépendamment de l'expérience,

---

<sup>8</sup> L'intérêt pour Wittgenstein de nommer une « nouvelle » grammaire n'a pas pour but de préciser des concepts, mais de pouvoir produire des concepts en ayant toujours à l'esprit les règles d'usage permettant ou ne permettant pas certaines propositions et certaines relations entre les concepts. Bouveresse, à la page 410 de *La parole malheureuse*, nous donne l'exemple suivant : « L'affirmation : "Les machines ne pensent pas", met en évidence un des aspects importants de la grammaire du mot "penser". Il ne faut pas perdre de vue, naturellement, que ni le concept de "pensée", ni même celui de "machine" ne sont des concepts aux contours bien définis et que l'énoncé précédent n'a pas pour but, par exemple, d'apporter une précision sur ce qu'est une machine, mais plutôt d'établir une certaine relation entre deux ensembles à bords flous ».

<sup>9</sup> TLP 6.4 : « Toutes les propositions sont d'égale valeur ». Mais avoir la même valeur dans ce contexte, c'est ne plus avoir de valeur du tout!

c'est elle qui rend possible le fait que le langage peut « atteindre »<sup>10</sup> le monde.

Le projet wittgensteinien peut tenir en quelques phrases qu'il a lui-même proposées, dans son *Tractatus*, et qui, de toute évidence, l'ont suivi tout au long de sa vie : « [o]n pourrait à peu près résumer tout le sens du livre par ces mots : Tout ce qui peut en général être dit peut être dit clairement et là où on ne peut parler on doit se taire. »<sup>11</sup> De ce projet de clarification et d'élucidation de l'ensemble des problèmes de philosophie par la formulation correcte des dits problèmes, Wittgenstein fera son fer de lance et ne cessera d'approfondir, de renommer, de reformuler une multitudes de remarques à ce sujet, surtout à travers les nombreux exemples tirés de la grammaire des couleurs. Qu'il y soit si souvent revenu, qu'il ait si souvent essayé de peaufiner ces thèses, qu'il ait si souvent remis sur le métier la formulation de ses idées montre aussi quelque chose d'autre, à savoir une insatisfaction relative nécessitant constamment des ajustements. Il travaillait encore à ce genre de questions lorsqu'il écrivait, à la toute fin de sa vie dans *De la certitude* qu'« [u]ne signification d'un mot est un mode de son utilisation. En effet cette signification est ce que nous apprenons au moment où le mot est incorporé dans notre langage. »<sup>12</sup>

Une telle proposition, arrivant aussi tardivement dans le corpus, a de quoi nous surprendre et, en même temps, nous ne pouvons que sourire à l'idée que voilà encore un exemple explicite de la méthode de travail de Wittgenstein. En reformulant une idée qui avait déjà pris forme dès le *Tractatus*<sup>13</sup>, nous pouvons en déduire que la question l'intéresse encore. De nombreuses propositions l'ont ainsi

---

<sup>10</sup> TLP 2.1515 : « Ces corrélations sont en quelque sorte les antennes des éléments de l'image, par lesquelles l'image touche la réalité ».

<sup>11</sup> TLP : Avant-propos.

<sup>12</sup> C § 61.

<sup>13</sup> TLP 3.326 : « Pour reconnaître le symbole dans le signe, il faut considérer son usage pourvu de sens ».

taraudé tout au long de sa vie mais il demeure évident, à celui qui aura pris la peine de parcourir ce long corpus, qu'elles tournent toutes autour d'un sujet fondamental que nous nommons ici la grammaire philosophique :

Dans le *Tractatus*, la structure du langage ou de la pensée donne un accès à la structure de la réalité. Dans les *Recherches philosophiques*, la structure du langage est toujours un sujet d'investigation. Toutefois, elle demeure isomorphe à la structure de la réalité, non pas parce que le langage copie la forme logique de l'univers, mais parce que l'apparente « structure de la réalité » est seulement l'ombre de la grammaire.<sup>14</sup>

De la méfiance qu'il nous invite à avoir face à la grammaire dans les *Notes sur la logique*, texte inclus dans l'édition en français des *Carnets 1914-1916*, à la certitude que permet une proposition grammaticale dans *De la certitude*<sup>15</sup>, la somme des propositions qui traitent de ce sujet, que ce soit via la grammaire des couleurs, des sensations, des propositions empiriques, des mathématiques, etc., semble former, lorsque nous les embrassons toutes du regard, une mosaïque qui aurait l'apparence du monde tel que nous devrions le voir si nous le voyions correctement :

Mes propositions éclairent en ceci que qui me comprend les reconnaît à la fin comme insensées, quand passant par elles — sur elles — il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire renverser l'échelle après l'avoir gravie.) Il doit surmonter ces propositions, alors il voit le monde correctement.<sup>16</sup>

Le projet philosophique de Wittgenstein a été comparé à une thérapie<sup>17</sup>

---

<sup>14</sup> HACKER, P.M.S. 1972. *Insight and Illusion. Wittgenstein on Philosophy and the Metaphysics of Experience*. Oxford : Clarendon Press. Nous traduisons : « In the *Tractatus* the structure of language or thought provide the insight into the structure of reality. In the *Investigation* the structure of language is still the subject of investigation. Moreover it is still isomorphic with the structure of reality, not because language must mirror the logical form of the universe, but because the apparent « structure of reality » is merely the shadow of grammar ». p. 145. Sera désigné par II suivi du folio.

<sup>15</sup> C § 57 : « Je ne fais pas que supposer, je sais que c'est là ma main ». Cela ne pourrait-il pas être pris comme une proposition de la grammaire, donc comme non temporel ?

<sup>16</sup> TLP 6.54.

que subissait la philosophie dès que nous y appliquions sa méthode. De cette thérapie nous pouvons dire que la philosophie a pris l'antibiotique grammatical. En poursuivant la métaphore du médicament, nous devons chercher l'origine de la molécule, l'étincelle de départ qui mit le feu aux poudres et qui a généré un corpus dense et imposant. Cette origine, nous la trouvons dans son premier ouvrage, le *Tractatus logico-philosophicus* sous la dénomination de « forme logique », où Wittgenstein affirme qu'« [i]l est manifeste que même un monde pensé, si différent qu'il soit du monde réel, doit avoir quelque chose — une forme — en commun avec le monde réel.<sup>18</sup>

Cette relation entre la forme logique et le monde, nous la retrouverons tout au long de son œuvre. Lors du retour de Wittgenstein à l'exercice de la philosophie dans les années 1930, la forme logique du *Tractatus* prendra le nom de grammaire, comme dans l'exemple suivant :

Le lien entre notre problème principal et le problème épistémologique que pose la volonté m'est déjà apparu naguère. Quand un problème aussi tenace se fait jour en psychologie, il ne se ramène jamais à une question portant sur l'expérience des faits [...], mais à un problème logique, donc à proprement parler grammatical.<sup>19</sup>

Et si à plusieurs reprises Wittgenstein reviendra<sup>20</sup> sur certaines des thèses du *Tractatus*, cherchant plus souvent à les ré-expliquer qu'à les renier, jamais il ne remettra celle de la grammaire en cause. La raison en est simplement que c'est là l'articulation principale qu'il considéra avoir découverte pour expliquer la relation entre le monde et le langage et que cette relation demeure intacte malgré toutes les

---

<sup>17</sup> LOCK, Grahame. 1992. *Wittgenstein : Philosophie, logique, thérapeutique*. Coll. « Philosophie ». Paris. PUF.

<sup>18</sup> TLP 2.022.

<sup>19</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. *Fiches*. Trad. de l'allemand par Jacques Fauve. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. § 590. Sera désigné par F suivi du numéro de l'aphorisme.

<sup>20</sup> Le lecteur curieux en trouvera un grand nombre dans les explications données par Wittgenstein aux membres du Cercle de Vienne et dans les *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*. Sous la dir. d'Antonia Soulez. Coll. « Philosophie d'aujourd'hui ». Paris : PUF. Sera désigné par DWS.

formes qu'elle peut prendre. Nous pensons ici par exemple à sa théorie des jeux de langage, à laquelle nous reviendrons plus tard, qui ne peut être comprise qu'à la lumière du traitement qu'il fait de la grammaire.

L'origine de cette idée à propos de la relation entre le monde et la grammaire a pour source un souci d'équilibre entre deux formes de la réalité. Pour Wittgenstein, il est impensable de considérer qu'une de ces deux faces de la même médaille puisse avoir préséance sur l'autre. Au contraire, et c'est une des thèses principales du *Tractatus*, cette relation d'équivalence<sup>21</sup> est ce qui permet une connaissance du monde dans le « commerce » que nous entretenons avec lui par le langage, et ce qui doit demeurer, c'est la forme que tous les deux partagent. Or, cette forme reste inconnaissable car elle entre dans la catégorie des propositions « dépourvues de sens » (*sinnlos*) qu'il nous invite à dépasser pour voir le monde correctement<sup>22</sup>. Quel est donc le critère qui nous permet de reconnaître qu'il s'agit là de propositions « dépourvues de sens »? Elles sont infalsifiables, tout comme le seront aussi les propositions grammaticales :

Quelle est donc la caractéristique des « propriétés internes »? [...] Tout comme la construction d'une machine sur le papier ne se brise pas tandis que la machine elle-même succombe à des forces extérieures. Ou bien — inclinerais-je à dire — elles ne sont pas soumises aux intempéries comme le physique des choses mais sont inattaquable comme les schèmes.<sup>23</sup>

Elles sont infalsifiables du fait qu'elles constituent l'outil par lequel le monde est connaissable, autrement dit, elles forment un réseau de propositions générant des fondements à la fois linguistiques et ontologiques de la réalité. Enlevez l'une des deux parties, et il ne reste plus rien.

---

<sup>21</sup> Cette relation d'équivalence est à mettre en relation avec les propositions « sensées » du *Tractatus*, à savoir les propositions des sciences de la nature — les seules propositions admises par Wittgenstein pour dire quelque chose du monde — qui sont les seules à pouvoir être vraies ou fausses.

<sup>22</sup> TLP 6.54.

<sup>23</sup> RFM § 102.

C'est la relation entre le monde et la grammaire qui en permet la connaissance que l'on doit ici nommer la réalité. Cette réalité ne peut être dite, elle se montre<sup>24</sup>. Ce qui peut être dit, ce sont les propositions empiriques découlant du réseau de propositions grammaticales. La première proposition<sup>25</sup> du *Tractatus* va dans ce sens-là. En effet, à cette époque, Wittgenstein utilise les propositions grammaticales comme consignants des relations conceptuelles. Ce sont ces relations, une fois établies, qui permettent la formulation correcte de propositions empiriques. Ce caractère *a priori* de la grammaire ne sera pas remis en question par Wittgenstein lors de son « retour » à la philosophie dans les années 1930. L'exemple de la relation entre le blanc et le noir en fait foi :

« Mais justement, cette relation existe » — inclinerait-on à dire. Mais la question est : Cette proposition a-t-elle un usage — et lequel ? Car pour le moment je sais seulement que lorsque je l'entends, une image me vient à l'esprit (mais cela ne me garantit pas l'utilisation) et que les mots forment une proposition en (bon) français. Mais il t'apparaît qu'ici les mots sont employés autrement que dans le cas ordinaire d'un énoncé utile. [...] Car nous disons : cet *objet* est plus clair que celui-ci, ou bien la couleur de cette chose est plus claire que la couleur de celle-ci, puis une chose plus claire maintenant peut être plus foncée par la suite.

D'où vient l'impression que « le blanc est plus clair que le noir » énonce quelque chose sur l'*essence* des deux couleurs ?

— Mais la question est-elle bien posée ? Qu'entendons-nous par l'« essence » de blanc ou noir ? Nous pensons par exemple à l'« intérieur », à la « constitution » mais ici cela ne fait pas sens. Nous disons aussi : « il tient au blanc d'être plus clair... »

<sup>24</sup> TLP 2.172 : « L'image ne peut toutefois figurer sa forme de figuration ; elle la montre ». TLP 5.62 : « Que le monde est mon monde, cela se montre en ce que les limites du langage (du langage que seul je comprends) sont les limites de mon monde ». TLP 6.36 : « S'il y avait une loi de causalité, elle pourrait se formuler " Il y a des lois de la nature " ». Mais bien sûr on ne peut le dire : cela se montre ».

<sup>25</sup> La traduction de l'allemand de la première proposition du TLP par Latraverse, littérale et fidèle au texte traduit en anglais et pouvant servir de comparaison « the world is all that is the case » — traduction approuvée par Wittgenstein — est riche en conséquences. En effet, l'interprétation d'un tel découpage du monde montre à quel point il est redevable d'un usage pragmatique, local, discret et individuel à partir d'un continu, le monde, que les deux autres traductions en français « le monde est tout ce qui arrive » de Klossowski et « le monde est tout ce qui a lieu » de Granger ne permettent pas. Cette première proposition, si importante hiérarchiquement, ne peut se permettre d'avoir comme interprétation possible un découpage arbitraire du monde indépendamment de celui qui en fait le découpage. Le découpage se fait par le langage et c'est cette bipolarité propositionnelle qui est incluse *indexicalement* dans « ce qui est le cas » et que l'on ne retrouve pas dans « ce qui arrive » et « ce qui a lieu ».

N'en va-t-il pas ainsi : l'image d'une tache noire et d'une tache blanche □ v nous sert *simultanément* de paradigme de ce que nous comprenons par « plus clair », « plus foncé » et de paradigme pour « blanc » et « noir ». Dans *cette* mesure le caractère « foncé » se trouve dans le « noir » puisque *tous deux* sont représentés par cette tache. Elle est foncée du fait qu'elle est noire. — Mais de façon plus exacte : on *la dit* « noire » et de ce fait, dans notre langue, « foncée » également. Cette association, association des paradigmes et des noms, est construite dans notre langue. Et notre proposition est hors du temps parce qu'elle énonce seulement l'association des mots « blanc », « noir » et « plus clair » avec un paradigme.

On peut éviter des malentendus en expliquant qu'il est absurde de dire « la couleur de ce corps est plus claire que la couleur de celui-ci » et qu'il faut dire : « ce corps est plus clair que celui-ci ». C'est-à-dire que l'on exclut cette forme d'expression dans notre langue.

Celui auquel nous disons « le blanc est plus clair que le noir », qu'apprend-il?<sup>26</sup>

« Le blanc est plus clair que le noir » est une proposition grammaticale car elle ne saurait être falsifiée par aucune expérience, ni par conséquent être à strictement parler vérifiée par elle. Jamais nous ne pourrions trouver du blanc plus foncé que du noir autrement qu'en employant autrement — et incorrectement — les mots « blanc », « noir » et l'expression « plus clair que », et donc ne rien dire du monde.

Plus fort reste l'argument que nous ne serions que des mauvais locuteurs de la langue dans laquelle nous jouerions cette proposition au sens où c'est la grammaire même de l'expression « plus foncé que » qui serait remise en cause. Cette réflexion est tautologique mais c'est justement ce qui nous permet de déceler les propositions grammaticales car elles sont « dépourvues de sens ». Elles ne peuvent avoir de signification puisqu'elles sont infalsifiables. Si nous croyions nous trouver soudainement en face d'un blanc plus foncé qu'un noir, nous ne serions tout simplement *pas* en face d'un blanc plus foncé qu'un noir autrement que si nous utilisions incorrectement ces mots et la relation qu'ils entretiennent entre eux. C'est ici l'usage du français qui est incorrect, la relation entre le blanc

---

<sup>26</sup> RFM § 105.



et le noir elle, ne fait l'objet d'aucun usage mais *permet* l'usage correct de la proposition « ceci qui est blanc est plus clair que cela qui est noir ».

Car comme le dit Wittgenstein à la fin de cette longue citation : « Celui auquel nous disons “le blanc est plus clair que le noir”, qu'apprend-il? ». Notre première réaction serait de dire qu'il apprend à utiliser correctement les termes « blanc », « noir » et « plus clair que », mais ce serait ici occulter la partie la plus importante de la proposition de Wittgenstein à savoir que nous ne sommes pas en face d'une proposition empirique où l'on pourrait dire : « regarde comme le blanc est plus clair que le noir » car cette proposition est précédée nécessairement de la possibilité de sa formulation en ces termes, autrement dit sa structure<sup>27</sup>. Il n'existe pas de vérification possible de la validité de la proposition « le blanc est plus clair que le noir » autrement que dans l'usage *correct* — dans un cadre de pratiques linguistiques consensuelles — de la proposition linguistique « ceci est plus clair que cela ». À celui à qui nous poserions la question : « comment sais-tu que le blanc est plus clair que le noir? », la seule réponse acceptable serait : « j'ai appris à parler le français ». Wittgenstein se demandera d'ailleurs à ce propos : « Est-ce le consensus qui décide de ce qui est rouge? Est-ce décidé en faisant appel à la majorité? Nous a-t-on inculqué cette façon de déterminer la couleur? »<sup>28</sup>

Cette relation est atemporelle, infalsifiable et constitutive. Le travail conceptuel — par exemple de rendre compte correctement d'une couleur qu'on nous demande d'identifier parmi d'autres — n'a pas à être fait *a posteriori*, il est déjà en « action » du fait que la représentation même des couleurs, la grammaire des couleurs, est un *a priori*. Constatons ici deux choses.

La première a trait au mot « atemporel » qui semble poser problème au sens où le mot « temps » qui est inclus laisserait supposer un acte de naissance,

---

<sup>27</sup> Rem § 3.

<sup>28</sup> F § 431.

par exemple, une première expérience du « blanc plus clair que le noir » qui se serait alors métamorphosé en proposition grammaticale<sup>29</sup>. Ce n'est pas le cas. « Atemporel » s'entend comme « hors du temps » au sens où il ne pourrait y avoir d'acte de naissance de la proposition grammaticale car cela pourrait laisser supposer qu'avant cette date, la relation entre le blanc et le noir aurait pu être différente de « est plus clair que ».

La seconde est que nous devons admettre que les propositions grammaticales sont moins nombreuses que les propositions empiriques et que c'est pour cela que nous affirmons qu'elles sont constitutives au sens où, à partir d'elles seulement, nous pouvons former des propositions empiriques. Le chemin inverse est impossible. Après cette mise en forme de la possibilité d'une proposition empirique découlant des propositions grammaticales, la formulation des dites propositions empiriques ira « de soi ». Wittgenstein dira que :

[p]our que la règle puisse me sembler produire par avance toutes les propositions qui découlent d'elle, il faut que ces propositions *aillent de soi* pour moi. Tout comme il va de soi, pour moi, de nommer « bleu » cette couleur. (Les critères du fait que telle chose « va de soi » pour moi).<sup>30</sup>

Que le blanc soit plus clair que le noir n'a ici rien à voir avec l'expérience que nous pouvons avoir, il a tout à voir avec la grammaire de la relation qui existe entre ces deux couleurs et qui existerait indépendamment de l'expérience que nous en aurions. C'est du fait même de la grammaire de la relation entre le blanc et le noir, qui a la forme de « plus clair que » et qui permet la production des propositions empiriques, que nous pourrions dire en regardant, par exemple, deux murs dont l'un est jaune et l'autre vert, que le mur jaune est plus clair que le mur vert. Ou bien comme dans l'exemple suivant de Wittgenstein :

Imaginons que nous ayons donné le paradigme de « plus clair » et « plus foncé » sous la forme d'une tache blanche et noire et que

<sup>29</sup> Si la proposition grammaticale est *hors* du temps, son usage lui, se fait *dans* le temps.

<sup>30</sup> RP § 238.

maintenant avec son aide nous dérivions pour ainsi dire que rouge est plus foncé que blanc.<sup>31</sup>

Sans la proposition grammaticale, la proposition empirique n'aurait aucune valeur, n'aurait aucun tonus car elle pourrait indépendamment dire une relation puis son contraire sans jamais se faire corriger. Le fait qu'il y ait une proposition grammaticale consignait la relation « plus clair que » permet la génération de propositions empiriques utilisant la relation grammaticale « plus clair que » :

Une propriété est interne s'il est impensable que son objet ne la possède pas. (Cette couleur bleue et celle-là se trouvent dans la relation interne du plus clair et du plus foncé. Il est impensable que ces deux objets ne se tiennent pas dans cette relation.)<sup>32</sup>

C'est cette fonction de la grammaire qui est à la base de l'intuition qu'a eue Wittgenstein, dès le *Tractatus*, de l'importance que l'on doit accorder à la forme — nommée à cette époque *forme logique*<sup>33</sup> — à la structure de la grammaire qui nous permet d'accéder à la structure isomorphique du monde et ainsi d'en avoir une connaissance. L'origine de la grammaire tient donc au fait de l'exigence ontologique d'un rapport d'adéquation entre la structure du monde, incarnée ici par les propositions grammaticales, et la formulation de propositions empiriques qui décrivent notre connaissance du monde. C'est là le fondement duquel Wittgenstein ne démordra pas tout au long de sa vie, ce qui assure la « stabilité » de toute sa philosophie.

---

<sup>31</sup> RFM I § 29.

<sup>32</sup> TLP 4.123.

<sup>33</sup> TLP 2.0233 : « Deux objets de la même forme logique — mises à part leurs propriétés externes — ne diffèrent l'un de l'autre que par le fait qu'ils sont distincts ».

## 1.2 L'*a priori* de la grammaire

Les propositions empiriques dépendent du réseau de relations conceptuelles produit par la grammaire. Les propositions grammaticales sont donc de caractère normatif dans le sens où elles fondent l'usage correct d'un mot, d'une expressions et ainsi, par extension, en donnent la signification. Car, comme nous l'avons dit, si les propositions grammaticales n'ont pas de signification, les propositions empiriques qui en découlent en ont<sup>34</sup>. De plus, nous constatons que les propositions grammaticales génèrent non seulement un usage adéquat des propositions empiriques, elles en sont la source même au sens où l'utilisation de certains termes est redevable de la grammaire de ces termes<sup>35</sup>.

Par exemple, lorsque nous disons que le mur est vert, nous ne sommes pas uniquement en train de formuler une proposition empirique — indépendamment du fait que le mur soit vert ou non — nous sommes en train de montrer ce que la grammaire des couleurs permet par son *avancée* dans le monde. La description d'un mur, c'est l'utilisation correcte des relations grammaticales telles qu'elles permettent une connaissance et une signification potentielle. Ceci renvoie à une utilisation des règles *a priori* de la grammaire où suivre une règle et donner une signification à une proposition sont du même ordre, c'est-à-dire au sens où suivre

---

<sup>34</sup> C § 61 : « Une signification d'un mot est un mode de son utilisation. En effet cette signification est ce que nous apprenons au moment où le mot est incorporé dans notre langage ».

<sup>35</sup> RFM I § 28 : « On peut dire de la même façon que la proposition "le blanc est plus clair que le noir" affirme qu'il y a un sens à parler de deux objets dont le plus clair est blanc l'autre noir, mais qu'il n'y en a pas à parler de deux objets dont le plus clair serait noir et l'autre blanc ». Nous sommes ici en face d'une preuve du caractère ontologique des propositions grammaticales et de l'absurdité de vouloir essayer y échapper.

une règle correctement renverra *in fine* à la signification correcte<sup>36</sup> :

Dans ces explications les mots « forme », « couleur », déterminent *le mode d'utilisation* du mot, et donc ce qu'on peut appeler la catégorie verbale. Et à l'intérieur de la grammaire en usage, on pourrait très bien distinguer parmi les catégories verbales les termes de « forme », de « couleur », de « son », d'« étoffe ». (Mais on ne pourrait pas avec autant de bien-fondé, distinguer les termes de « métal », de « poison », de « bête de proie ». Cela a un sens de dire « le fer est un métal », « le phosphore est un poison », mais cela n'en a pas de dire « le rouge est une couleur », « le cercle est une forme », etc.)

Je peux expliquer de façon ostensive les termes de couleurs, de forme, de nombre, etc., etc. (quand on explique les nombres à un enfant on le fait de façon ostensive, et c'est une bonne explication); et même la négation, la disjonction, etc. *Le même* geste ostensif pourrait expliquer un nombre, un terme de forme, un terme de couleur, etc. Seulement l'explication ostensive joue un rôle différent dans la grammaire de chaque catégorie verbale; et dans chaque cas elle n'est qu'*une* règle.<sup>37</sup>

C'est en cela que la grammaire peut être considérée comme un *a priori* car elle génère à la fois la signification des mots dans une langue naturelle, et elle permet aussi leurs usages à partir d'une règle à suivre. Sans ces règles dictées par la grammaire, la production du sens serait impossible car celui-ci ne se rattacherait à aucune signification préalablement établie et que les multiples usages subséquents rappellent :

Il peut nous sembler que les autres règles grammaticales qui régissent un mot devraient découler de son explication ostensive, dans la mesure où l'on dit que « cela est rouge » détermine bien la signification de « rouge ».

Mais cette explication consiste seulement à prononcer ces mots en montrant un objet rouge, par exemple un morceau de papier rouge. Est-ce réellement univoque? N'aurais-je pas employé exactement la même pour donner au mot « rouge » la signification du mot « papier », « carré », « criard », « léger », « mince », etc., etc.?

Mettons qu'à la place de « on dit que cela est rouge », j'aie donné l'explication « cette couleur s'appelle le rouge ». Dans ce cas, cette dernière explication est bien univoque, mais seulement si la grammaire du mot « rouge » est fixée, à une ultime détermination

<sup>36</sup> C § 62 : « C'est pourquoi il y a une correspondance entre les concepts de "signification" et de "règle" ».

<sup>37</sup> GP § 25.

près, par l'expression « couleur ». (Mais ici, par exemple, pourrait surgir la question : « est-ce précisément cette *teinte* que tu appelles le rouge ou bien également d'autres teintes semblables? ») On pourrait donner des explications de la façon suivante : la couleur de cette tache s'appelle « le rouge », la forme « ellipse ».

Je pourrais dire : on doit comprendre déjà beaucoup d'un langage pour comprendre cette explication.

Celui qui comprend cette explication doit déjà savoir où mettre les mots « rouge » et « ellipse », à quelle place du langage ils vont.<sup>38</sup>

Si entre les diverses langues et leurs grammaires respectives il existe des différences, elles ne peuvent être qu'au niveau des termes équivalents. On ne pourrait supposer une langue où la relation entre le blanc et le noir n'ait pas la forme de « plus clair que », car cela montrerait l'existence d'une grammaire diamétralement opposée, ce qui est de fait impossible. La relation entre le blanc et le noir existe en dehors des langues qui la décrivent, mais la relation, pour grammaticale qu'elle soit, peut bien utiliser les termes appropriés dans la langue dans laquelle elle est dite; il n'en demeure pas moins qu'elle doit demeurer intacte. La grammaire ne peut être soumise à l'examen et ne peut donc être prise en défaut, c'est en cela qu'elle est infalsifiable :

Car à quoi reconnais-je qu'une chose est rouge? À l'accord de la couleur avec un modèle? — De quel droit dis-je : « Oui, ceci est rouge »? Je le dis; et cela ne peut être justifié. Et de même pour ce jeu de langage [...], il est caractéristique qu'il s'accomplisse avec l'assentiment tranquille de tous les hommes.<sup>39</sup>

L'accord entre les hommes au sujet des règles que nous impose la grammaire est redevable de la position première et fondamentale que celle-ci occupe dans l'utilisation que nous faisons du langage. Sans elle, c'est tout l'édifice symbolique qui s'écroule. Il est autant impensable de vouloir se débarrasser du langage que de vouloir se débarrasser du monde et à ce propos Wittgenstein affirme que :

[t]u dois avoir présent à l'esprit que le jeu de langage est pour ainsi dire quelque chose d'imprévisible. J'entends par là : il n'est pas fondé.

---

<sup>38</sup> GP § 24.

<sup>39</sup> RFM VII § 40.

Ni raisonnable (Ni non plus non raisonnable). Il est là — comme notre vie.<sup>40</sup>

En considérant la grammaire comme l'*a priori* de notre connaissance du monde, nous pouvons extrapoler que le lien intime qui fait tenir ensemble le monde et le langage est de l'ordre d'une constitution générative — la connaissance progressive du monde va de pair avec la connaissance progressive du langage, c'est le propre de l'apprentissage du langage chez l'enfant qui apprend de plus en plus de propositions lui permettant de connaître de plus en plus le monde — et que la formulation correcte des propositions empiriques nous donne *réellement* une connaissance du monde. La question du doute doit donc être évacuée d'emblée parce que nous douterions alors de notre propre capacité à douter, ce qui est absurde<sup>41</sup> car ce dont nous avons besoin pour douter, ce sont des raisons<sup>42</sup>. Wittgenstein n'affirme-t-il pas que « *L'homme* doué de raison *n'a pas* certains doutes. »<sup>43</sup> et ne se demande-t-il pas « [p]uis-je douter de ce dont je *veux* douter? »<sup>44</sup>

Quelles raisons, en effet, pourrions-nous invoquer pour mettre en doute l'*a priori* du langage dont on se sert justement pour émettre un doute? :

Quelqu'un me demande : Quelle est la couleur de cette fleur? Je réponds : « rouge ». — En es-tu absolument sûr? Oui, absolument sûr! Mais ne pouvais-je me tromper et appeler « rouge » la mauvaise couleur? Non. L'assurance avec laquelle j'appelle la couleur « rouge » est l'inflexibilité de ma mesure, l'inflexibilité sur laquelle je me base.

---

<sup>40</sup> C § 559 : Ce qui est à retenir de cette remarque tardive dans le corpus de Wittgenstein, c'est la liaison qu'il utilise entre le jeu de langage et la vie au sens où l'évidence de la vie — le fait d'être vivant — se pose comme un incomparable. En effet, pourrions-nous être hors de notre vie pour la comparer. À quoi la comparerions-nous? Pourrions-nous être hors du langage?

<sup>41</sup> C § 519 : « Le doute même n'a pour base que ce qui est hors de doute ».

<sup>42</sup> C § 4 : « Pour douter, ce qui me manque, ce sont les raisons! »

<sup>43</sup> C § 220.

<sup>44</sup> C § 221.

Elle ne peut être mise en doute dans ma description. Cela caractérise justement ce que nous appelons décrire.<sup>45</sup>

La pratique même du doute contredit cette forme de doute à propos du langage car elle requiert justement l'outil qu'est le langage. C'est une preuve, par l'absurde, de la position fondamentale qu'occupe la grammaire car celle-ci est normative et permet l'ensemble des propositions qui sont « jouées » à l'intérieur d'un cadre linguistique. La position fondamentale de la grammaire n'a ici rien à voir avec, par exemple, l'usage de termes par un grand nombre de locuteurs où quelqu'un pourrait invoquer l'argument statistique pour modifier l'usage que nous faisons de certains termes. Ce serait alors accorder une préséance à un terme *a posteriori* dans un combat pour sa justification *a priori*. Cela ne se fait pas dans ce sens-là, au contraire. C'est la possibilité *a priori* d'un terme et de sa justification grammaticale qui lui permet par la suite d'être « joué » dans un cadre linguistique et d'avoir une signification. Moore rapportera: « La grammaire peut être comparée à une méthode pour mesurer. Une méthode pour mesurer doit précéder les propositions sur les longueurs. »<sup>46</sup>

Écartez cette préséance et c'est l'ensemble du langage qui ne peut plus servir, comme une roue tournant à vide dans un mécanisme. Ce serait inutilement remettre en question les fondements des concepts avec lesquels nous construisons les propositions empiriques. « C'est avec le langage que tu as appris le *concept* de "douleur" ». <sup>47</sup> Ceci implique que nous apprenons le concept de « douleur » et non pas la sensation, tout comme nous apprenons le nom des couleurs et non pas le fait de les voir :

---

<sup>45</sup> RFM VI § 28.

<sup>46</sup> MOORE, G. E. 1970. *Philosophical Papers*. London : G. Allen & Unwin. p.163 Nous traduisons : « Grammar may be compared to a method of measurement. A method of measurement is antecedent to statements of lengths ».

<sup>47</sup> RP § 384.



Un homme peut-il être dans le doute sur le point de savoir si ce qu'il voit est rouge ou vert?

« Assurément, s'il a un quelconque savoir, il doit savoir ce qu'il voit! »

— Il est vrai que le jeu qui consiste à « montrer ou dire ce qu'il voit » est l'un des jeux de langage les plus fondamentaux; ce qui veut dire que ce que nous appelons dans l'ordinaire de la vie l'usage du langage présuppose principalement ce jeu-là.<sup>48</sup>

Nous ne pourrions pas « essayer » des propositions grammaticales, juger qu'elles sont inadéquates et ensuite les remplacer par d'autres, ce serait confondre deux espèces totalement différentes alors que nous croyons confondre deux individus :

Dans cette remarque, l'expression « propositions ayant la forme de propositions empiriques » est à elle seule très mauvaise; il s'agit d'énoncés portant sur des objets. Et ces énoncés ne servent pas de fondements au même titre que des hypothèses qui, si elles se révèlent fausses, sont remplacées par d'autres.<sup>49</sup>

La difficulté réside aussi dans les critères — décrits plus loin — révélant si nous avons affaire à une proposition grammaticale ou à une proposition empirique. Parfois, des propositions empiriques ont l'apparence de propositions grammaticales et c'est à tort que nous leur attribuons le même statut :

On pourrait se représenter certaines propositions, empiriques de forme, comme solidifiées et fonctionnant tels des conduits pour les propositions empiriques fluides, non solidifiées; et que cette relation se modifierait avec le temps, des propositions fluides se solidifiant et des propositions durcies se liquéfiant.<sup>50</sup>

Wittgenstein ne parle pas ici des propositions grammaticales car ces dernières ne sauraient changer de statut dans le temps. Il parle plutôt des pratiques

---

<sup>48</sup> NEP p. 9.

<sup>49</sup> C § 402.

<sup>50</sup> C § 96.

linguistiques qui peuvent, dans le temps, se modifier, mais relevant toujours du réseau de concepts que forme la grammaire. Là où Wittgenstein introduit une forme de solidification des propositions empiriques, c'est au niveau des paradigmes scientifiques<sup>51</sup> qui, pour certains, ont l'apparence de propositions grammaticales, comme par exemple « la terre tourne autour du soleil », alors qu'en fait il s'agit d'une proposition empirique possible dont la véracité s'est développée avec le temps et avec le raffinement des instruments d'observation. Cet exemple est parlant car même s'il a des airs de famille avec les propositions grammaticales, il ne l'est pas du fait que la terre n'a pas toujours tourné autour du soleil, dans notre savoir, et qu'un jour elle ne tournera plus autour de lui : « Les lois de la nature peuvent être justifiées; les règles de la grammaire ne le peuvent. »<sup>52</sup> Cependant, on ne peut imaginer un moment, autant dans le passé que dans le futur, où la relation entre le blanc et le noir ne soit pas de l'ordre du « plus clair que », c'est ce qui en fait une proposition grammaticale<sup>53</sup>.

De fait, pour en arriver à énoncer des propositions des sciences de la nature comme « la terre tourne autour du soleil », il faut au préalable avoir appris — à la manière d'un bagage<sup>54</sup> s'étoffant peu à peu — des propositions grammaticales qui rendent possibles à la fois la formulation des propositions scientifiques et aussi leur évolution possible. C'est de ce point de vue qu'une proposition empirique permettrait à une autre de se « solidifier » et vice versa comme dans l'exemple « le soleil tourne autour de la terre », proposition

---

<sup>51</sup> KUHN, Thomas Samuel. 1999. *La structure des révolutions scientifiques*. Trad. de l'anglais par Laure Meyer. Coll. « Champs ». Paris : Flammarion.

<sup>52</sup> *Cours de Cambridge 1930-1932. Op. cit.* p. 111.

<sup>53</sup> Ne pourrions-nous pas ici pousser un peu plus loin et dire que les propositions grammaticales sont en fait des propositions ontologiques? Elles ne sont pas des descriptions de l'Être, elles sont l'Être.

<sup>54</sup> Ce « bagage », n'existant pas en soi, ne peut être perçu comme un objet circonscrit de connaissances que l'on donnerait à un enfant au moment où il commence à apprendre à parler, mais pourrait s'apparenter à une tangente que permet l'acquisition de concepts fondamentaux (relations entre les couleurs, tautologies, contradictions, logique binaire, logique des relations, etc.).

corroborée par le mouvement « apparent » du soleil dans le ciel. Toutefois, et c'est là le nœud de notre propos, les propositions empiriques, soumises à l'expérience et qui peuvent se révéler vraies ou fausses, sont liées au fondement que constituent les propositions grammaticales. Notons au passage que si nous établissons que les propositions grammaticales sont atemporelles, c'est quand même *dans le temps* — donc dans nos pratiques linguistiques — que nous les rencontrons :

Mais si on venait nous dire : « La logique est donc elle aussi une science empirique », on aurait tort. Ce qui est juste, c'est ceci : la même proposition peut être traitée à un moment comme ce qui est à vérifier par l'expérience, à un autre moment comme une règle de la vérification.<sup>55</sup>

Nous devons ici ajouter à la citation de Wittgenstein que ceci ne concerne que les propositions empiriques et qu'en aucun cas nous ne pourrions appliquer cette règle de vérification à une proposition grammaticale. Plus loin dans *De la certitude*, Wittgenstein poursuit en disant :

[q]ue nos énoncés empiriques n'aient pas tous le même statut, cela est clair : en effet on peut isoler une proposition empirique en la fixant et, d'une telle proposition, faire une norme de la description.

Pensons aux investigations en chimie. Lavoisier se livre dans son laboratoire à des expérimentations sur des substances et conclut que telle chose se produit au cours de la combustion. Il ne dit pas que cela pourrait se passer autrement un autre jour. Il adhère à une image déterminée du monde, bien sûr une image qu'il n'a pas inventée, mais qu'il a apprise enfant. Je dis image du monde et non hypothèse parce que ce qui est là en cause constitue pour sa recherche un fondement qui va de soi et qui n'est pas même formulé comme tel.<sup>56</sup>

Cette citation appuie la distinction que l'on peut opérer entre le mouvement apparent des astres et leur mouvement réel. Que le soleil tourne autour de la terre, voilà ce qui apparaît à nos yeux et pourtant, nous sommes forcés d'admettre, en fondant notre jugement sur la vérité des sciences de la

---

<sup>55</sup> C § 98.

<sup>56</sup> C § 167.

nature, que c'est le contraire qui se passe. L'impératif<sup>57</sup> inclut dans les propositions des sciences de la nature n'est pas du même ordre que l'impératif des propositions grammaticales. Dans les propositions empiriques, il y a un *a priori* supposé des termes mêmes qui sont utilisés pour les énoncer. Ce n'est pas le cas des propositions grammaticales qui, elles, servent de fondement aux propositions empiriques attribuant ici la signification et l'usage correct des termes qui seront « mis au jeu » dans les propositions empiriques. Il y a forcément hiérarchie et cet ordre d'implication logique est relié à l'ontologie des propositions grammaticales auxquelles le langage ne peut échapper et c'est pour cela que Wittgenstein affirmait déjà dans le *Tractatus*, lorsqu'il voulait montrer — par des exemples évidents — la relation nécessaire entre le langage et le monde, illustrant cette hiérarchie par le passage des objets aux propositions complexes. Cette relation nécessaire se trouvant illustrée de la manière suivante :

Le point dans le champ visuel peut certes ne pas être rouge, mais il doit avoir une couleur : il est pour ainsi dire entouré par l'espace des couleurs. La note doit avoir une hauteur, l'objet du sens tactile une dureté, et ainsi de suite.<sup>58</sup>

Ces « exemples » tirés du *Tractatus* montrent combien la question de l'ontologie des propositions grammaticales ne peut être posée autrement que sous la forme d'une contradiction qui laisserait présager un monde totalement inconnaissable. En effet, comment pourrions-nous déployer le langage de la description du monde si ce dernier n'était pas fondé sur une base qui pourrait soutenir l'expérience et justifier les propositions empiriques? Aucune proposition n'aurait de valeur du fait qu'il manquerait l'*a priori* justificateur qui accorde le « droit » aux propositions empiriques de dire quelque chose du monde. Notons

---

<sup>57</sup> Par « impératif » nous entendons l'autorité que peut avoir, dans un contexte d'énonciation où cette dernière est vraie, une proposition empirique, et qui, de ce fait, aurait l'apparence d'autorité qu'a une proposition grammaticale. La proposition empirique *vraie* ne doit toutefois pas être confondue avec la proposition grammaticale.

<sup>58</sup> TLP 2.0131.

toutefois que ce droit n'est pas métaphysique, il est arbitraire<sup>59</sup>. Mais une fois que ce « droit » est accordé, que la préséance de la grammaire sur les propositions empiriques est établie, il n'y a aucun moyen d'y revenir pour essayer de reconstituer une ontologie, nous ne pourrions que reconstituer un vocabulaire dont les relations grammaticales resteraient inchangées.

La relation qui existe entre la grammaire et la réalité est un *a priori*. De ce fait, il n'existe aucune justification pour expliquer, par exemple, à quelqu'un qui utilise le système de mesure impérial, au lieu du système métrique, qu'un système rende plus correctement compte de la réalité qu'un autre. La grammaire du système impérial est dans la même relation au monde que celle du système métrique, mais il faut aussi noter que la grammaire du système métrique ne peut expliquer, autrement que du point de vue de la relation au monde, la grammaire du système impérial, tout comme les nombres ne peuvent expliquer les couleurs.

On ne peut pas se passer de la grammaire si nous voulons dire quelque chose du monde. Sans elle, toute tentative de description tourne à vide et c'est en ce sens que l'on doit entendre ce que Wittgenstein dit lorsqu'il parle d'une « place d'argument » à propos des catégories de forme, de couleur, de son, etc. Sans cet *a priori* grammatical exemplifié ici par les catégories des sens, les descriptions empiriques seraient impossibles. Nous parlons ici d'un minimum *nécessaire* requis pour la connaissance : « Les mots “couleurs”, “note”, “nombre”, etc., peuvent apparaître dans les têtes de chapitre de notre grammaire. Ils ne doivent pas se trouver dans les chapitres mêmes; là c'est la structure qui est donnée »<sup>60</sup>.

---

<sup>59</sup> « Arbitraire » doit ici s'entendre par le fait que le point soit coloré est une vérité métaphysique mais que cette coloration se nomme rouge, red, rot, rojo, etc. est arbitraire.

<sup>60</sup> Rem § 3.

### 1.3 L'usage grammatical

Nous avons vu que la grammaire sert de fondement aux propositions empiriques du fait de sa position d'*a priori* de la connaissance. Elle norme les propositions empiriques qui en découlent par le fait qu'elle attribue l'usage et la signification des mots, des termes, des formulations et expressions employés lorsque nous énonçons une proposition empirique<sup>61</sup>. La grammaire prend aussi la forme d'un apprentissage :

L'enfant apprend « bleu est une couleur, rouge est une couleur, vert, jaune, tout cela sont des couleurs », il n'apprend rien de neuf sur les couleurs, mais il apprend la signification d'une variable dans des propositions comme « l'image a de belles couleurs », etc. Une proposition de ce genre donne à l'enfant les valeurs d'une variable.<sup>62</sup>

Nous concevons ici l'apprentissage même d'un jeu de langage sous sa forme primitive. À la suite de l'enseignement des propositions grammaticales, l'enfant jouera correctement ou incorrectement les propositions empiriques à partir de ce matériau fondateur<sup>63</sup>. Par la suite, le parent ne pourra plus corriger l'enfant — si

---

<sup>61</sup> RP § 43 : « Pour une large classe des cas où il est utilisé — mais non pour tous —, le mot “signification” peut être expliqué de la façon suivante : la signification d'un mot est son emploi dans le langage. Et l'on explique parfois la signification d'un nom en montrant le porteur de ce nom ».

<sup>62</sup> Rem § 3.

<sup>63</sup> Notons ici, comme nous le montre Bouveresse dans *La parole malheureuse*, (p. 433) qu'une compétence pré-grammaticale doit aussi être supposée, à savoir une disposition physique propre à l'intelligence humaine (voir aussi le recensement des cas cliniques où ces « compétences » sont perdues ou exacerbées dans *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* d'Oliver Sacks): « Étant donné une description grammaticale présumée adéquate d'une langue naturelle quelconque, on peut en effet poser en principe qu'elle fournit une description de la “compétence” grammaticale de l'utilisateur idéal c'est-à-dire en fin de compte que celui-ci disposait, antérieurement à l'apprentissage, des ressources nécessaires pour effectuer inconsciemment un travail de reconstruction hypothétique que le linguiste accomplit de façon concertée et systématique sur des données incomparablement plus complètes ».

par exemple ce dernier emploie incorrectement des termes dans une proposition empirique — qu'en lui disant que ces termes sont mal employés et que l'usage qu'il en fait est erroné. Le parent ne peut plus lui apprendre la grammaire que par l'usage des termes déjà appris et liés à cette grammaire. On ne peut réapprendre un mot autrement qu'en corrigeant son usage dans une proposition. Une fois qu'elles sont comprises, les relations grammaticales correctes ne peuvent pas être changées. Cela aurait pour conséquence de briser la chaîne associative du réseau conceptuel qu'aura fait l'enfant entre des termes et leurs usages et aussi de l'induire en erreur quant à la validité des propositions empiriques qui y seraient associées.

Ainsi, on remarque rapidement que c'est le fondement même de l'usage qui est impliqué dans l'apprentissage des termes et que ce fondement est aussi celui de la construction de la grammaire de l'enfant :

Si on nous enseigne le sens du mot « jaune » en nous donnant une espèce de définition ostensive (une règle d'usage du mot), on peut envisager cet enseignement de deux façons différentes.

A : L'enseignement est un exercice. Cet exercice nous détermine à associer une image jaune, des choses jaunes, avec le mot « jaune ». [...] Dans ce cas, on pourrait dire que l'exercice d'apprentissage a construit un mécanisme psychique.

B : L'enseignement nous a peut-être fourni une règle qui est elle-même impliquée dans les processus de compréhension, d'obéissance, etc. ; « impliquée dans », cependant, veut dire ici que l'expression de cette règle fait partie des processus en question.<sup>64</sup>

Dans le cas présent, Wittgenstein nous introduit à l'utilisation pédagogique et à l'usage de la définition ostensive. Par exemple, en marquant une liaison entre un échantillon de couleur et le nom de cette couleur, nous apprenons à l'enfant à refaire, par la suite, un usage ponctuel de cette relation. C'est de cette façon qu'il sera apte à reconnaître une couleur car cette relation est désormais grammaticale,

---

<sup>64</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1996. *Le cahier bleu et le cahier brun*. Trad. de l'allemand par Marc Goldberg et Jérôme Sackur. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. p. 50. Sera désigné par CBB suivi du numéro de page.



générative de propositions empiriques. Cela s'appelle « apprendre à parler le français » :

Comment sais-je que la couleur de ce papier, que j'appelle « blanche », est la même que celle que j'ai vue hier ici? En la reconnaissant; et cette reconnaissance est la seule source dont je dispose pour ce savoir. Alors, la *signification* (Bedeutung : référence) de « qu'elle est la même », c'est que je la reconnais. En conséquence on ne peut pas demander non plus si elle est bien la même ou si par hasard je ne m'illusionne pas (si elle *est* la même, ou si — disons — elle le *paraît* seulement).<sup>65</sup>

L'*inscription* grammaticale de la couleur dans son esprit ne se fera qu'une seule fois et, par la suite, c'est la répétition du geste fondateur ostensif qui sera « reconnue » comme telle lorsque surviendra une nouvelle occurrence de cette couleur. Car lorsque nous apprenons par exemple que tel échantillon de couleur se nomme « rouge », il faut garder à l'esprit que cet échantillon ne représente qu'une partie du camaïeu de la couleur rouge<sup>66</sup>. Une certaine frontière floue s'installe de fait et nous nous étonnons de pouvoir distinguer des « rouges »<sup>67</sup> que nous n'avons pas *ostensiblement* appris<sup>68</sup> :

---

<sup>65</sup> Rem § 16.

<sup>66</sup> II Dans ce livre, Hacker donne en exemple la langue russe qui a deux noms différents pour deux tons de rouge. Le rouge clair est appelé *guloboj* et le rouge foncé *sinij*. Cet exemple nous montre que si nous pouvons diviser par le langage différents tons à l'intérieur du paradigme d'une même couleur, la relation entre chacun de ces tons de rouge est dans la même relation qu'avec, disons, le vert. Cette relation n'est pas dans le langage, elle est grammaticale.

<sup>67</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1983. *Remarques sur les couleurs*. Trad. de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin : TER. p. 8 : « Un jeu de langage : établir si un corps est plus clair ou plus sombre qu'un autre. — Mais voici maintenant un autre jeu de langage, apparenté au premier : expliciter le rapport de clarté entre deux tons de couleurs déterminés. (À comparer avec la détermination du rapport de longueur entre deux bâtons et celle du rapport entre deux nombres). — La forme propositionnelle est identique dans les deux jeux de langage : "X est plus clair que Y". Mais dans le premier il s'agit d'une relation externe et la proposition est temporelle, tandis que dans le second, il s'agit d'une relation interne et la proposition est intemporelle ». Sera désigné par RC suivi du folio.

<sup>68</sup> Nous sommes ici en plein cœur de la querelle intérieure que vécut Wittgenstein et qui pourrait se transposer dans le contraste qu'il fit entre son *Tractatus* et le reste de ses écrits lorsqu'il avoua que nous ne pourrions comprendre ses nouvelles idées qu'à la lumière de ses anciennes (RP : Avant-propos). En effet, le *Tractatus* pourrait ici apparaître comme la définition ostensive installant les schèmes conceptuels à partir desquels toute sa philosophie s'articule, de l'atomisme logique à la philosophie du langage ordinaire. Il incarnerait ici la forme figée et indexicale de l'apprentissage



Posons cette question : suppose que j'aie expliqué à quelqu'un le mot « rouge » (ou le sens du mot « rouge ») en montrant du doigt divers objets rouges et en donnant l'explication ostensive. — Que veut-on dire par « À présent, s'il a compris ce que cela veut dire, il m'apportera un objet rouge si je le lui demande »? Cela semble dire : s'il a réellement saisi ce qu'il y a de commun à tous les objets que je lui ai montrés, il sera en mesure d'accomplir l'ordre que je lui donne. Mais qu'est-ce que c'est, ce qui est commun à ces objets?

Peux-tu me dire ce qu'il y a de commun entre un rouge clair et un rouge foncé?<sup>69</sup>

En fait, tout le langage repose sur cette adéquation « floue » entre les termes originellement appris de manière ostensive, et les occurrences ponctuelles que l'on rencontre dans le monde. C'est ici que la grammaire s'incarne en productrice de concepts et c'est de manière ponctuelle que nous reconnaissons les concepts appris et construits suite à l'apprentissage de la grammaire. Encore une fois ici, c'est la pratique du doute qui trace la frontière entre les différents champs conceptuels où, par exemple, nous rencontrons des objets<sup>70</sup> qui n'ont pas de définition précise, des définitions ambiguës, des doubles fonctions, etc. Toutefois nous devons tenir compte des paramètres périphériques car il serait sot de croire que la définition ostensive puisse à elle seule étiqueter tous les objets, états de choses, idées, etc. du monde de ses définitions conceptuelles. Wittgenstein nous met en garde et nous devons garder à l'esprit qu'« une définition ostensive n'est pas un acte magique »<sup>71</sup>, mais un acte *ordinaire*.

Un exemple du lien entre l'apprentissage, par la grammaire, de l'usage et

---

conceptuel alors que le reste du corpus correspondrait plutôt à l'utilisation que nous pouvons faire de ces concepts.

<sup>69</sup> CBB p. 207.

<sup>70</sup> GP section 3 : « Celui qui appelle la couleur verte un objet doit dire que cet objet fait partie du symbolisme. Autrement le sens du symbolisme, c'est-à-dire le fait qu'il s'agit d'un symbolisme ne serait pas garanti ». Mais par là que dit-on sur le vert ou sur le mot « vert »? (Cette proposition se réfère à une conception particulière de la relation de signification, ainsi qu'à un problème particulier soulevé par cette relation).

<sup>71</sup> NEP p. 15.

de la signification des termes, est la production des concepts mathématiques. Dans ce cas-là, nous voyons évidemment qu'il nous est impossible de donner une définition ostensive lorsque nous voulons parler d'un nombre. La difficulté réside dans l'impossibilité de parler d'un concept de nombre sans en donner d'exemples ostensifs et ces exemples peuvent être infinis — pour exemplifier le nombre *deux*, il suffit d'unir deux choses pour dire qu'il y a deux choses, illustrant là une relation conceptuelle possible et non pas la somme de deux objets aboutissant au concept de *deux*. Il y a peut-être une relation directe dans le passage de *deux bisons* à *deux tout court*, il n'en demeure pas moins que la nécessité d'exemplifier un concept rejoint une habitude solidement ancrée dans l'esprit humain puisque l'on semble « apprendre mieux » à partir d'exemples et que nous préférons substituer l'exemple à cela dont il est l'exemple, le concept :

Imaginons qu'en mathématiques nous soyons convaincus de propositions *grammaticales*; l'expression, le résultat de cette conviction, c'est que nous *admettons une règle*.

Il est plus probable que l'expression verbale du résultat d'une preuve mathématique est créée dans le but de faire miroiter un mythe à nos yeux.<sup>72</sup>

Mais dans le cas des mathématiques, quelles sont les propositions grammaticales qui ne peuvent être soumises à l'expérience<sup>73</sup> et qui fondent toutes les relations entre les nombres? Ne le sont-elles pas toutes? :

Peut-être dira-t-on que l'on ne peut définir de manière ostensive « deux » qu'*ainsi* : « Ce *nombre* s'appelle "deux" ». Car le mot « nombre » montre ici à quelle *place* du langage, de la grammaire, nous plaçons le mot. Mais cela veut dire qu'il faut d'abord expliquer le mot « nombre » pour que cette définition ostensive puisse être comprise. — Dans la définition, le mot « nombre » montre en effet cette place ; il montre à quel poste nous plaçons le mot. Et nous pourrions éviter des méprises en disant : « Cette *couleur* s'appelle ainsi et ainsi », « Cette *longueur* s'appelle ainsi et ainsi », etc. Ce qui veut dire qu'on évite parfois des méprises ainsi. Mais le mot

<sup>72</sup> RFM III § 26.

<sup>73</sup> RFM VI § 28 : «  $25 \times 25 = 625$  est-il un fait d'expérience? Tu inclinerais à dire : "Non." — Pourquoi pas? — "Parce que d'après les règles il ne peut en être autrement." Et pourquoi cela? — Parce que c'est là la signification des règles. Parce que c'est là le processus à partir duquel nous édifions tout jugement ». Suivre une règle dans ce cas-ci, c'est la suivre au complet.

« couleur » ou le mot « longueur » ne peuvent-ils être compris qu'ainsi? — Il nous faut justement les expliquer. — Donc les expliquer par d'autres mots! Et qu'en est-il de la dernière explication de cette chaîne? (Ne dis pas : « Il n'y a pas de "dernière" explication ». Ce serait comme si tu disais : « Il n'y a pas de dernière maison dans cette rue ; on peut toujours en construire une nouvelle. »)

Déterminer si le mot « nombre » est nécessaire à la définition ostensive de « deux » revient à déterminer si, en l'absence de ce mot, cette définition peut être comprise par quelqu'un autrement que je ne le souhaite. Et cela dépendra bien entendu des circonstances dans lesquelles la définition est donnée et de celui à qui je la donne.

Et l'usage qu'il fera du mot que je lui explique montre la façon dont il « comprend » l'explication.<sup>74</sup>

La « position » accordée au mot « nombre » dans l'exemple précédent est à mettre en relation avec la numérotation de position où un chiffre acquiert une valeur de nombre de par sa position circonstancielle. Ainsi, l'usage que nous faisons des différentes positions « inoccupées » dans un nombre lorsque nous choisissons d'y mettre tel ou tel chiffre révèle non pas la valeur *nominale* du chiffre, mais une potentialité du nombre exprimée par le choix de la valeur *intrinsèque* du chiffre.

La grammaire nous donne à la fois les règles d'usage des termes et les formes que prendra la représentation. C'est de cette façon que le monde peut être connu. Si, lorsque nous décrivons un fait du monde, nous le faisons par des moyens qui n'ont pas suivi l'établissement normatif qu'impose la grammaire, les propositions tentant de décrire ce fait seront dépourvues de sens. L'établissement normatif — fait avec l'assentiment silencieux de tous — est lié à la possibilité même de descriptions des faits par la mise en place d'un espace linguistique consensuel où les jeux de langage peuvent être *joués*. Lorsque nous apprenons le vocabulaire à un enfant, nous lui apprenons à la fois la signification des mots et la position qu'ils peuvent occuper dans une proposition. Par la suite, seul l'usage franc et dépourvu de doute pourra déterminer si cet apprentissage consensuel et normatif a bien été suivi :

---

<sup>74</sup> RP § 29.

Nous disons : Si l'enfant maîtrise le langage — et donc son application — il doit forcément savoir ce que signifient les mots. Il doit par exemple être capable d'attacher à un objet blanc, noir, rouge ou bleu le nom de la couleur qui est la sienne sans sentir le moindre doute.<sup>75</sup>

Et l'usage précède la distinction qu'il peut exister entre différents termes d'une même catégorie. Plus souvent qu'autrement, c'est justement l'usage qui délimite le concept : « L'enfant a à apprendre l'utilisation des noms de couleurs avant de pouvoir demander quel est le nom d'une couleur. »<sup>76</sup>

Mais nous devons avoir à l'esprit que même si nous avons montré que la grammaire est le fondement de la possibilité de formuler des propositions empiriques, elle n'existe pas dans un « ciel platonicien » d'où elle serait descendue pour permettre aux hommes de parler. Ce serait plutôt le contraire qui se serait passé, à savoir que ce n'est qu'après une très longue pratique et une très longue utilisation du langage que les formulations « gagnantes » des vérités éternelles ont été retenues sous la forme de propositions grammaticales :

C'est seulement lorsque les hommes ont longuement parlé une langue que sa grammaire est écrite et vient à l'existence, et il en va de même pour les jeux primitifs : on y joue sans que leurs règles aient été établies, et sans que jamais une seule règle ait été formulée à cette intention.<sup>77</sup>

L'invariance de la relation entre le blanc et le noir n'a rien à voir avec le choix des termes qui composent cette proposition et pourtant, en tant que proposition grammaticale, elle est indéfectiblement liée à la connaissance que nous avons du monde et à l'usage de notre langage. La relation entre le blanc et le noir est de l'ordre d'une constatation empirique dont la forme « le blanc est plus clair que le noir » serait la formulation gagnante de cette relation.

---

<sup>75</sup> C § 522.

<sup>76</sup> C § 548.

<sup>77</sup> GP § 26.

Pourtant, nous n'apprenons rien en affirmant que le blanc est plus clair que le noir autrement que si, par la suite, nous nous servons de ce paradigme pour exemplifier une relation entre deux couleurs qui auraient le même rapport grammatical que le blanc et le noir. La grammaire n'est pas que théorique, elle est pratique en ce sens qu'elle permet la génération des propositions empiriques, de la syntaxe, de la sémantique et de la pragmatique :

Vous ne pouvez pas justifier la grammaire. La raison en est qu'une telle justification devrait prendre la forme d'une description du monde, qu'une telle description pourrait être autre, et que les propositions exprimant cette autre description devraient être fausses. Or la grammaire exige qu'elles soient dépourvues de sens. La grammaire nous autorise à parler d'un degré supérieur de douceur, non d'un degré supérieur d'identité; elle autorise une combinaison, mais non l'autre, elle n'autorise pas non plus l'emploi de "doux" à la place de "grand" ou de "petit". La grammaire est-elle arbitraire? Oui, au sens que nous venons de signaler, à savoir en ce qu'elle ne peut être justifiée. Mais elle n'est pas arbitraire dans la mesure où n'est pas arbitraire la réponse à la question : quelles règles de grammaire puis-je employer? La grammaire, si on la décrit en elle-même, est arbitraire; ce qui la rend non arbitraire, c'est son emploi.<sup>78</sup>

---

<sup>78</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1988. *Cours de Cambridge 1932-1935*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin. pp. 42-43.

DEUXIÈME PARTIE  
GRAMMAIRE DES COULEURS

### Et des ténèbres surgit la couleur

Mais en tous les cas, ce n'est pas un hasard si pour expliquer la signification du mot « rouge », on désigne tout naturellement un objet rouge!<sup>1</sup>

#### 2.1 Le spectre des couleurs

Dès le *Tractatus*, Wittgenstein se sert de l'exemple des couleurs pour illustrer des points<sup>2</sup> d'une extrême importance tel celui des propriétés internes<sup>3</sup>. Il affirme qu'« [u]ne propriété est interne s'il est impensable que son objet ne la possède pas. »<sup>4</sup> De plus il ajoute à propos de la forme de l'objet que pour « [p]our connaître un objet, je ne dois à vrai dire pas connaître ses propriétés externes, mais je dois connaître toutes ses propriétés internes.<sup>5</sup> Et ces propriétés,

---

<sup>1</sup> GP Section 3 *Objet*.

<sup>2</sup> Élisabeth Rigal dans sa postface aux *Remarques sur les couleurs* dit d'ailleurs : « [...] la coloréité indique ce que nous pourrions appeler un *a priori* matériel. Elle est en effet caractérisée comme structure apriorique qui souligne l'une des appartenances catégoriales de l'objet et signale aussi, dans le champ du logique, un territoire spécifique. Ainsi la couleur est-elle une de ces formes logiques particulières à travers lesquelles la proposition atteint la réalité ».

<sup>3</sup> Dans les *Notes sur la logique*, Wittgenstein dit : « Il faut reconnaître la structure de la proposition, après quoi le reste est facile. Mais le langage ordinaire dissimule la structure de la proposition : les relations y font figure de prédicats et les prédicats de noms, etc. ». *Op cit.* p. 175 Cette remarque sur la structure de la proposition renvoie à l'idée selon laquelle la grammaire est *a priori* de la formulation des propositions tout comme la grammaire des couleurs l'est aussi par rapport aux propositions sur les couleurs. C'est en ce sens qu'une relation telle que « ce mur est rouge et vert à la fois » sera jugée comme un non-sens, non pas que nous ne puissions pas la dire mais qu'elle ne dit rien.

<sup>4</sup> TLP 4.123.

<sup>5</sup> TLP 2.0131.

« L'espace, le temps, la couleur (la coloration) sont des formes des objets »<sup>6</sup>.

Ces citations exemplifient une fonction ontologique que Wittgenstein accorde aux formes constitutives d'un objet — au sens où il entend *objet* durant la période du *Tractatus* — formes sans lesquelles un objet n'en serait pas un et serait donc un inconnaissable, un impensable. C'est à partir des formes de l'objet que le processus de connaissance du monde via le langage peut se mettre en marche. Sans cela, le monde ne serait qu'une limite au pensable sans jamais posséder un contenu différenciant les nombreux découpages linguistiques des faits qui le constituent : « Le monde est la totalité des faits, non des choses »<sup>7</sup>.

Sans les objets présentés comme étant les atomes du monde — entendons ici atome comme étant la forme *pure* de l'objet<sup>8</sup> avant que celui-ci n'ait été défini, par sa couleur<sup>9</sup>, sa forme, son timbre, etc. autrement dit la substance<sup>10</sup> du monde — la possibilité de la connaissance du monde manquerait d'outils conceptuels :

La substance du monde ne peut déterminer qu'une forme et non des propriétés matérielles. Car celles-ci ne peuvent être représentées que par les propositions — d'abord formées par la configuration des objets.<sup>11</sup>

On ne peut donc ici douter de l'importance capitale que l'on doit accorder aux

---

<sup>6</sup> TLP 2.0251.

<sup>7</sup> TLP 1.1.

<sup>8</sup> Notre hypothèse est qu'à cette époque, Wittgenstein considère l'objet tel qu'il sera décrit selon la vision *gestaltienne*, c'est-à-dire que, par exemple, un mur rouge est vu rouge dans son ensemble et comme un tout et non pas comme une agglomération de points rouges juxtaposés. De ce fait, l'objet n'a pas de couleur mais le mur oui. Il faut donc ici préciser que malgré le fait que Wittgenstein emploie le mot *atome* pour décrire la forme des objets, ces atomes n'ont pas de dimension autre que d'être le substrat à la réalité et ne doivent pas être compris comme l'atome tel que décrit par la physique des particules, par exemple.

<sup>9</sup> TLP 2.0232 : « Soit dit en passant : les objets sont incolores ».

<sup>10</sup> TLP 2.021 : « Les objets constituent la substance du monde. C'est pourquoi ils ne peuvent être composés ».

<sup>11</sup> TLP 2.231.



couleurs car elles forment un réseau que Wittgenstein aura bien de la difficulté à ignorer tellement elles atteignent adéquatement leur cible. Mais il est aussi à noter qu'à ce stade-ci de sa pensée, un point se doit d'être éclairé car, lorsqu'il reviendra à la pratique de la philosophie au tout début des années 1930, ce point sera presque pour lui une pierre d'achoppement, du moins un problème difficilement contournable du fait d'une formulation peu malléable : il s'agit du problème de l'exclusion des couleurs. Voici ce qu'en dit Hacker :

Tout comme une importante théorie scientifique peut, dans des circonstances particulières, être confirmée ou contredite par une unique et cruciale observation spécifique [...] la première philosophie de Wittgenstein s'est effondrée par son incapacité à résoudre un seul problème — celui de l'exclusion des couleurs.<sup>12</sup>

Ce problème se trouve directement en lien avec l'atomisme logique nécessaire à la construction des propositions. On le retrouve formulé dans le *Tractatus* :

Que par exemple deux couleurs soient en même temps en un point du champ visuel est impossible et même logiquement impossible, car cela est exclu par la structure logique de la couleur.

Pensons à la manière dont cette contradiction se présente en physique : un peu comme une particule ne peut avoir deux vitesses au même moment, c'est-à-dire qu'elle ne peut être au même moment dans deux endroits, c'est-à-dire que des particules en des endroits différents en un seul moment ne peuvent être identiques.

(Il est clair que le produit logique de deux propositions élémentaires ne peut être ni une tautologie ni une contradiction. L'énoncé qu'un point du champ visuel a en même temps deux couleurs différentes est une contradiction.)<sup>13</sup>

Il utilise le concept des couleurs pour illustrer que « toute nécessité est une nécessité logique »<sup>14</sup> et, poursuit Hacker, que :

---

<sup>12</sup> II p. 86. Nous traduisons : « Just as a great scientific theory may in special circumstances be confirmed or falsified by one single crucial kind of observation [...] so Wittgenstein's first philosophy collapsed over its inability to solve one problem — colour exclusion ».

<sup>13</sup> TLP 6.3751.

<sup>14</sup> II p. 87. Nous traduisons : « the contention that all necessity is logical necessity ».

L'impossibilité de la présence simultanée de deux couleurs à la même place n'est pas une vérité *synthétique a priori*, mais une vérité logique.<sup>15</sup>

Cela n'a rien d'une constatation empirique de l'impossibilité logique, mais a tout d'une condition préalable à la formulation d'une telle impossibilité. Autrement dit, nous sommes face à l'envers du décor de la logique, nous faisons face à ses conditions d'émergence, au lien intime qui unit la pensée et le monde. Nous sommes en pleine *nécessité métaphysique*<sup>16</sup>.

De ce point de vue — que nous avons déjà expliqué — nous constatons l'impossibilité de choisir quelle instance, le monde ou la logique, a préséance sur l'autre; laquelle engendre l'autre? D'ailleurs, où nous placerions-nous pour être *hors* de ces deux instances et poser un regard sur elles? En fait, nous sommes forcés de constater la simultanéité de cette vision bipolaire de la réalité où la juxtaposition du monde et de la logique est de l'ordre de la juxtaposition des différentes couleurs sur le spectre de la lumière visible au sens où nous avons affaire à deux continus que l'on peut indéfiniment découper par le langage. C'est ici le point de rencontre et de comparaison entre la grammaire des couleurs et la vision synoptique du monde<sup>17</sup>.

Même si Wittgenstein a insisté sur le fait que nous ne devons pas tomber dans le piège de trop nous servir des images où celles-ci — quelles qu'elles soient et aussi utiles soient-elles — en arriveraient à remplacer ce dont elles sont les images, force est d'admettre qu'ici l'image de la comparaison entre le spectre des

---

<sup>15</sup> *Ibidem*. Nous traduisons : « the impossibility of the simultaneous presence of two colours at the same place is not a synthetic a priori truth, but a logical truth ».

<sup>16</sup> Cf. GLOCK, Hans-Johann. 2003. *Dictionnaire Wittgenstein*. Trad. de l'anglais par Hélène Roudier de Lara et Philippe de Lara. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. p. 154.

<sup>17</sup> Rem § 1 : « La re-présentation octaédrique est une re-présentation synoptique des règles grammaticales ».

couleurs et la vision synoptique du monde est difficilement escamotable. L'image sert si bien son rôle que nous lui accordons une autorité en la matière qui servira la suite de notre analyse. Pourquoi? Parce que le spectre de la couleur visible permet une connaissance instantanée et immédiate de *toutes* les couleurs possibles. Et si nous poursuivons la métaphore de Wittgenstein à propos de la relation isomorphique que nous retrouverons entre la structure logique du langage et la « structure de la réalité », cette dernière est simplement *l'ombre de la grammaire*.<sup>18</sup>

Cette analogie comporte évidemment des limites que l'on conçoit rapidement dans la *pratique* de l'analogie. Si elle nous permet de faire du chemin, elle ne nous permet pas de faire *tout* le chemin mais elle demeure profitable en ceci que nous pouvons la voir comme un horizon où le processus de la division à l'infini du spectre des couleurs nous apparaissant d'un seul coup ne l'est que dans sa potentialité et non pas dans son effectivité. En effet, la division du spectre des couleurs se fait d'une manière ponctuelle *à chaque fois* et cette division est limitée. C'est là la ressemblance entre le spectre et le monde pris comme un tout. Mais le spectre des couleurs est aussi un fait du monde et donc aussi, une partie du tout. La grammaire des couleurs nous aidant à voir le lien entre le spectre des couleurs et les relations que nous pouvons en tirer, nous anticipons ici un processus similaire avec la grammaire du langage divisant le monde en faits : « Comme toutes choses métaphysiques, l'harmonie entre la pensée et la réalité est à découvrir dans la grammaire du langage »<sup>19</sup>.

La compréhension juste de l'usage que nous devons faire de la grammaire en philosophie se trouve dans la recherche d'une « unité » entre les « deux » philosophies de Wittgenstein que nous chercherons à illustrer par l'exemple de la

---

<sup>18</sup> II p. 145.

<sup>19</sup> GP § 112 : Et comme le dit Hacker à propos de cette note dans *Insight and Illusion* p. 179, cette remarque a ceci d'énigmatique qu'elle est applicable autant à la philosophie du *Tractatus* qu'à celle des *Recherches philosophiques*.

grammaire des couleurs :

Quand j'ai construit le langage qui se sert d'un système de coordonnées pour re-présenter l'état de chose dans l'espace, j'ai bien introduit par là dans le langage un élément constituant duquel il ne se sert pas habituellement. Ce moyen est assurément permis. Et il montre le lien qu'il y a entre langage et réalité. Le signe écrit n'a pas de sens quand manque le système de coordonnées. N'utilise-t-on pas nécessairement quelque chose de semblable pour re-présenter les couleurs?<sup>20</sup>

Un paragraphe des *Recherches* nous servira ici tant il comprend d'éléments importants pour cerner adéquatement cette épineuse question; c'est le paragraphe 122, que nous citons cette fois en entier car c'est à partir de ce dernier que notre recherche se poursuivra :

L'une des sources principales de nos incompréhensions est que nous n'avons pas *une vue synoptique* de l'emploi de nos mots. — Notre grammaire manque de caractère synoptique. — La représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à "voir les connexions". D'où l'importance qu'il y a à trouver et à inventer des *maillons intermédiaires*.

Le concept de représentation synoptique a pour nous une importance fondamentale. Il désigne notre forme de représentation, la façon dont nous voyons les choses. (S'agit-il d'une « *Weltanschauung* »?)<sup>21</sup>

Considérons premièrement la comparaison entre le monde et le spectre des couleurs de la manière la plus générale possible pour ensuite l'analyser dans le détail en suivant les éléments de la citation de Wittgenstein. Commençons par une question : qu'est-ce que le spectre de la couleur visible? Un continu synoptique. La réponse, pour évidente qu'elle puisse paraître, ne le sera pas tant qu'elle ne sera pas mise en comparaison avec quelque chose d'autre, le monde — le monde considéré non pas comme un objet de comparaison mais comme le continu duquel nous tirons les faits. En effet, si nous nous attardons à la possibilité illimitée que nous avons, à partir d'une bande continue de couleurs, de pointer *intentionnellement* une infinité de couleurs possibles, nous sommes en droit

---

<sup>20</sup> Rem § 46. Cette note est une référence au *Tractatus*.

<sup>21</sup> RP § 122.

d'admettre que c'est là une comparaison exemplifiant adéquatement ce que voulait dire Wittgenstein dès la première proposition du *Tractatus* : « Le monde est tout ce qui est le cas »<sup>22</sup>. Comment cela? En interrogeant la faculté que nous avons de diviser le monde en faits — *ce qui est le cas* — qui est transposable, par analogie, à cette même faculté que nous avons de pouvoir diviser à l'infini le spectre des couleurs visibles. Notons ici que l'analogie comporte des limites que nous voyons comme l'horizon duquel se détache non pas le monde pris comme un continu mais le monde pris comme un continu potentiel duquel nous dégageons des faits<sup>23</sup>.

Le spectre des couleurs est un continu comme le monde est un continu, alors pourquoi ne pourrions-nous pas considérer une isomorphie entre les deux *visions du monde*, que sont la grammaire des faits et la grammaire des couleurs? Peut-être que cette analogie favorise la compréhension de la difficulté qu'éprouvait Wittgenstein à chercher une grammaire synoptique du monde, calquée sur celle que nous avons des couleurs. Nous le croyons et nous sommes aussi conscient du fait que c'est là que se trouvait Wittgenstein à la fin de sa vie, position qu'il ne pouvait tenir à ce stade-ci de sa pensée, à savoir l'époque correspondant au *Tractatus* et donc précédant le « tournant grammatical »<sup>24</sup> de sa philosophie. C'est aussi à cette époque qu'il délaissa la recherche d'un langage primitif ou phénoménologique, fondant les bases du langage ordinaire pour ne plus s'intéresser qu'au langage ordinaire. Cette question sera traitée plus loin.

Si d'un côté, celui des couleurs, l'homme a la capacité de pointer *intentionnellement* n'importe quelle couleur du spectre en la nommant, nous n'arrivons pas à le faire avec le monde : « L'une des sources principales de nos

---

<sup>22</sup> TLP 1.

<sup>23</sup> TLP 1.2 « Le monde se décompose en faits ».

<sup>24</sup> Même si nous savons que se trouvait déjà, en germe, l'importance de la grammaire dès le *Tractatus*, il est convenu de parler du « tournant grammatical » de la pensée de Wittgenstein pour marquer la distinction entre sa « première » et sa « seconde » philosophie.

incompréhensions est que nous n'avons pas une vue synoptique de l'emploi de nos mots. — Notre grammaire manque de caractère synoptique »<sup>25</sup>. De l'autre, puisque nous avons établi que nous avons une grammaire synoptique des couleurs car elles — et les relations qui existent entre elles — sont toutes visibles immédiatement sur le spectre, cela n'est pas le cas pour le monde duquel nous n'avons pas un spectre visible divisible indéfiniment. La comparaison entre les couleurs et le monde demeure toutefois jusqu'à une certaine limite qui pourrait s'apparenter à ceci : nous ne pouvons pas voir la totalité du monde d'un seul regard synoptique comme nous pouvons voir la totalité du spectre des couleurs.

Pourtant, si nous nous référons à l'avant-dernière proposition du *Tractatus*, nous devrions, en nous débarrassant de l'échelle que nous venons de gravir, voir le monde correctement :

Mes propositions éclairent en ceci que qui me comprend les reconnaît à la fin comme insensées, quand passant par elles — sur elles — il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire renverser l'échelle après l'avoir gravie.)

Il doit surmonter ces propositions, alors il voit le monde correctement.<sup>26</sup>

Pourquoi alors Wittgenstein n'est-il pas encore satisfait de sa « méthode » ? Pourquoi si tard dans sa carrière, longtemps après nous avoir montré comment voir le monde « correctement » c'est-à-dire de voir la bonne relation que nous avons avec le monde par le langage, considère-t-il qu'il y a encore un « manque », à savoir une difficulté d'appréhension totale<sup>27</sup> de la réalité ? Il semble qu'une des sources du problème est que si Wittgenstein a réussi à se débarrasser de la

---

<sup>25</sup> RP § 122.

<sup>26</sup> TLP 6.54.

<sup>27</sup> En fait la question que nous posons ici est pourquoi Wittgenstein, ayant trouvé une « méthode » pour « voir le monde correctement » s'interroge-t-il sur le manque de synopticité de la grammaire à la fin de sa vie ? En effet, si nous supposons une hypothétique appréhension *totale* du monde, y aurait-il une quelconque différence entre cette appréhension totale et la somme de toutes les appréhensions « partielles » du monde qui, elles, étant correcte, ne pourrait que dépeindre correctement la totalité du monde ?

métaphysique<sup>28</sup> dans la formulation des propositions des sciences de la nature<sup>29</sup>, il est aussi conscient qu'il lui faudra tout de même fonder sa nouvelle « méthode » sur une philosophie première. Et nous pouvons affirmer que ce travail de fondation est celui qui l'aura occupé des années 1930 jusqu'à la toute fin de sa vie. Donc, à ce stade-ci de notre recherche, la comparaison que Wittgenstein *ne fait pas* entre le continu des couleurs et le continu du monde est compréhensible. Cette comparaison que nous faisons est un luxe que nous pouvons nous permettre du fait d'avoir sous nos yeux un corpus terminé<sup>30</sup>.

Mais la question demeure en ceci que malgré le fait qu'il semble nous proposer, dès l'avant-dernière proposition du *Tractatus*, une vision adéquate résultant des étapes préliminaires que constitue la lecture des propositions du *Tractatus*, il renchérit à la fin de sa vie en affirmant que nous manquons encore et toujours de vision synoptique, donc que nous n'avons pas encore une vision adéquate. Pourquoi? Peut-être parce qu'il se retrouve dans l'impasse qu'il a lui-même créée, c'est-à-dire de ne pouvoir rien dire d'autre que des propositions des sciences de la nature<sup>31</sup>, et que le tout le reste<sup>32</sup>, se montre. La grammaire philosophique synoptique se trouvant justement dans cette « zone » silencieuse<sup>33</sup> que l'on ne peut dire mais qui se montre, Wittgenstein ne peut tout simplement pas en parler<sup>34</sup>. Pourtant, en lisant le corpus, on ne peut s'empêcher de

---

<sup>28</sup> Au sens où les propositions métaphysiques sont exclues de la description possible des faits du monde.

<sup>29</sup> TLP 6.53.

<sup>30</sup> BOUVERESSE, Jacques. 1987. *Le mythe de l'intériorité*. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein. Coll. « Critique ». Paris : les Éditions de Minuit. « La question [des couleurs dans le corpus de Wittgenstein] mériterait une étude d'ensemble une fois que les textes qui s'y rapportent seront disponibles ». Notes pp. 260-261.

<sup>31</sup> TLP 6.53.

<sup>32</sup> TLP 6.522 : « Il y a assurément de l'inexprimable. Cela se montre, c'est le mystique ».

<sup>33</sup> TLP 7.

<sup>34</sup> Comme il ne pouvait, dans le *Tractatus*, parler d'une « conception logique correcte ». TLP 4.1213 suivant le très important TLP 4.1212 : « Ce qui peut être montré ne peut être dit ».

comprendre que c'est cela qu'il nous *montre*, toujours par sa manière négative, et que nous devons *aussi* comprendre tout ce qu'il ne nous *montre pas*<sup>35</sup>. C'est comme si Wittgenstein nous donnait une définition de la grammaire philosophique synoptique mais en se plaçant *au dehors*, comme dans l'exemple suivant à propos des objets :

« En un certain sens, un objet ne se laisse pas décrire ». (Pour Platon aussi, « on ne peut l'expliquer », seulement le nommer). Par objet on entend ici « signification d'un mot qu'on ne peut définir plus avant » et par « description » ou « explication » on entend proprement la définition. Car bien sûr on ne niera pas que l'objet peut être décrit du dehors, qu'on peut, par exemple, lui attribuer des propriétés.<sup>36</sup>

Posons alors la question suivante : comment le spectre des couleurs visibles — en tant qu'exemple d'une grammaire philosophique synoptique — Peut-on l'expliquer? Peut-on le décrire?<sup>37</sup> Comment pourrions-nous décrire le spectre des couleurs autrement qu'avec les sensations que nous transmettent nos yeux, par définition ostensive? Pourrions-nous décrire suffisamment ce dernier à un aveugle<sup>38</sup> qui, en recouvrant la vue, saurait le reconnaître ensuite? Nous en doutons fortement sauf si nous accordons aussi au spectre des couleurs une autre fonction qu'une fonction empirique, celle d'une fonction qui nous permet de nous en servir comme le fondement d'un jeu de langage s'y rapportant. Remarquons : nous pouvons sans problème apprendre à un aveugle à jouer correctement des propositions concernant les couleurs avec un interlocuteur, et ce dernier, ignorant que le premier est aveugle, pourrait à son tour être berné! Donc, ce que nous nommons ici une description du spectre des couleurs a toutes les apparences d'une *règle à suivre* dans un jeu de langage : « L'inférence à partir d'une règle est au

---

<sup>35</sup> RP § 89 : « Ce que nous voulons comprendre est quelque chose de déjà pleinement manifeste. C'est en effet cela qu'en un certain sens nous semblons ne pas comprendre ».

<sup>36</sup> GP Section 3 *Objet*.

<sup>37</sup> Rem 1 : « Expliquer est plus que décrire. Mais toute explication contient une description ».

<sup>38</sup> DIDEROT, Denis. *Lettre sur les aveugles*. Coll « Folio 2 € ». Paris : Gallimard : « L'aveugle a accès à la construction logique des idées bien qu'aucune réalité n'étaye ou ne vérifie ses dires ». Introduction.



FONDEMENT<sup>39</sup> de notre jeu de langage. Elle caractérise ce que nous appelons description »<sup>40</sup>. Et si nous poursuivons le questionnement de départ : *où* nous situerions-nous pour décrire le spectre des couleurs? La réponse est simplement *dans* le langage. À l'aveugle ne manque que la vue, pas la possibilité de produire des propositions correctes se rapportant aux couleurs, tout comme un Beethoven sourd produisant des mélodies.

Le « dehors » dont parle Wittgenstein n'est-il pas aussi le « dedans » du langage?<sup>41</sup> Comment pourrions-nous alors décrire *du dehors* quelque chose sans les outils *du dedans*? En approuvant la position de Wittgenstein lorsqu'il dit que « La distinction entre l'intérieur et l'extérieur ne nous intéresse pas. »<sup>42</sup> L'impossibilité de cerner une distinction entre le *dehors* et le *dedans* nous incline plutôt à croire à une annulation des deux ou plutôt une addition des deux en ce que Wittgenstein nommera les jeux de langage découlant de l'impossible délimitation du dehors face au dedans et vice versa. Donc, nous pouvons en déduire que la grammaire philosophique synoptique répond plus à une propension naturelle qu'aurait l'esprit humain à penser le monde qu'à un « ajout » permettant une meilleur appréhension du monde. La grammaire philosophique synoptique se trouve *dans* les jeux de langage, pas *avec* les jeux de langage! Elle n'existe pas indépendamment et en parallèle du langage d'où elle serait tirée quand le locuteur en aurait besoin. La grammaire est inhérente et constitutive des jeux de langage et c'est en ceci que nous affirmons que nous n'apprenons pas séparément la grammaire des jeux de langage puis les jeux de langage mais qu'apprenant la grammaire des jeux de langage nous apprenons *de facto* les jeux de langage. Par exemple, apprendre les règles du jeu d'échecs, c'est apprendre à jouer au jeu d'échecs. Nous ne pouvons imaginer un cas où nous apprendrions séparément les

---

<sup>39</sup> C'est Wittgenstein qui souligne.

<sup>40</sup> RFM VI § 28.

<sup>41</sup> Une fonction métalinguistique correspondant aux propositions dépourvues de sens du *Tractatus*.

<sup>42</sup> GP p. 100.

règles du jeu et ensuite le jeu *lui-même*. Le jeu *et* ses règles ne sont qu'une seule et même chose.

La solution du problème de synopticité   mise par Wittgenstein dans le paragraphe 122 ne pourrait-elle pas s'apparenter au fait que si nous accordons aux jeux de langage une synopticité à propos des usages dont ils dictent les règles, il est impensable de considérer un locuteur connaissant *tous* les jeux de langage? Alors, le manque de synopticité de notre grammaire n'existerait pas dans les différents — voire indépendants — jeux de langage mais dans la langue — prise comme un tout — dans laquelle sont joués les différents jeux de langage. C'est ce qui permet à Wittgenstein d'affirmer : « Un "processus intérieur" a besoin de critères extérieurs. »<sup>43</sup> Mais évidemment, connaître une langue n'aboutit pas à la connaissance de tous les jeux de langage! Il faut un réseau de références dans lequel les différents jeux de langage pourront s'appeler les uns les autres permettant ainsi, indépendamment des jeux qui sont présentement joués, de synthétiser une compréhension globale de la réalité. Les jeux de langage qui « fonctionnent », qui sont opérationnels dans la réalité, valident du même coup l'ensemble du réseau qu'un locuteur de la langue peut jouer :

Ce que nous avons tant de difficulté à saisir, nous pouvons l'exprimer de la façon suivante : *tant que* nous restons dans le domaine des jeux vrai-faux, un changement de grammaire peut non seulement nous conduire d'un *tel* jeu à un autre, mais pas d'une chose vraie à une chose fausse. D'un autre côté, si nous quittons le domaine de ces jeux, nous n'appelons plus cela ni « grammaire » ni « langage », et ce de fait, nous n'entrons plus en contradiction avec la réalité.<sup>44</sup>

Mais de ce fait, si nous croyons que nous pouvons nous trouver — en tant que locuteurs d'une langue — *hors* des jeux de langages, jamais nous n'atteindrions la réalité. Autrement dit, un jeu de langage a besoin d'une langue<sup>45</sup>! Et là, nous ne

---

<sup>43</sup> RP à 580.

<sup>44</sup> GP à 68.

<sup>45</sup> Même si certains jeux de langage n'ont pas besoin d'être « dits », il est nécessaire que tous les jeux de langage soient joués dans un cadre linguistique faisant office de « terrain de jeu ». Nous

parlerions plus d'un *manque*<sup>46</sup> de synopticité, mais d'une *absence* totale de synopticité. De ce point de vue, le spectre des couleurs échappe à un tel problème car, comme nous l'avons montré, c'est justement par sa position synoptique en lien avec la lumière visible qui nous permet de « comparer » ce spectre au monde. Pour ce dernier, il manque justement le point de vue synoptique car nous avons vu la limitation de la grammaire à embrasser la réalité comme un tout. Si nous considérons de manière isomorphe le spectre des couleurs et le monde en tant que continu, nous devons admettre que si le continu du monde est pensable (le monde comme totalité), il est impossible à saisir *dans le temps*, le temps pris ici au sens de *durée*. Par exemple, « [q]uand nous disons : “cette proposition suit de celle-ci” le verbe “suivre” est employé hors du temps. (Et cela montre que cette proposition n'exprime pas le résultat d'une expérience.) »<sup>47</sup>

En effet, comme nous l'indique la première proposition du *Tractatus* « Le monde est tout ce qui est le cas », ce qui est connu du monde, c'est ce qui en est extrait par le langage, mais tout le reste — le mystique<sup>48</sup> — existe aussi forcément, comme le support<sup>49</sup> de la réalité, d'où sont extraites les propositions à propos du monde. C'est ici que nous comprenons la suite du paragraphe de Wittgenstein où ce dernier affirme que « [l]a représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à “voir les connexions”. D'où l'importance qu'il y a à trouver et à inventer des maillons intermédiaires »<sup>50</sup>.

---

savons que si ce ne sont pas tous les jeux de langage qui sont linguistiques, il n'en demeure pas moins obligatoire de les apprendre et ceci ne peut être fait que dans le cadre d'une langue naturelle.

<sup>46</sup> « Manque » entendu ici comme seulement une partie d'un tout.

<sup>47</sup> RFM I   103.

<sup>48</sup> TLP 6.45 : « La conception du monde *sub specie  terni* est sa conception comme un tout — délimité. Le sentiment du monde comme tout délimité est le mystique ».

<sup>49</sup> Pour que nous puissions *dire* ou *montrer*, il faut postuler l'être. Pour Wittgenstein, c'est là une certitude.

<sup>50</sup> RP   122.

La question suivante étant justement de saisir ce qu'il veut dire précisément par « maillons intermédiaires » car de cette réponse découlera une *compréhension* globale de son concept de « Übersicht ». Comme le disent Baker et Hacker<sup>51</sup>, il s'agit là d'une notion d'une *importance primordiale* quant à la conception tardive de la philosophie chez Wittgenstein. En effet, si nous partons du constat de la nécessité qu'a notre grammaire d'être la plus synoptique possible — faisant ici l'aveu de son impossible synopticité absolue puisque nous pouvons indéfiniment créer de nouveaux maillons intermédiaires entre les faits<sup>52</sup> — autrement dit d'être asymptotiquement synoptique, elle a besoin d'une aide qui proviendra des diverses connexions qu'elle rencontrera entre les différents jeux de langage.

Peut-être s'agit-il ici de la proximité entre les diverses divisions des sciences de la nature qui permet, parfois, lorsqu'il y a une avancée majeure dans un domaine, qu'il y ait cette même avancée dans un domaine connexe. De ce point de vue, les « maillons intermédiaires » se voient ici mis à contribution dans la mesure où se dégage d'elle-même la relation de correspondance entre deux domaines connexes des sciences. Nous pouvons aussi ajouter que c'est là le propre des relations entre les sciences que de se renvoyer les unes aux autres puisqu'elles appartiennent au même paradigme scientifique. Une nouvelle « Übersicht » aura pour effet non pas de donner une « nouvelle théorie vraie [...] mais la création d'une fructueuse analogie qui rendra possible une vision synoptique unifiée dans un domaine d'observation »<sup>53</sup>. Darwin et Copernic sont

---

<sup>51</sup> BAKER, Gordon P. et Peter Michael Stephan Hacker. 1980. *An Analytical Commentary on the Philosophical Investigations*. Vol. 1. Understanding and Meaning. Chicago : University of Chicago Press. p. 531.

<sup>52</sup> Demandez-vous combien y a-t-il de faits là où vous vous trouvez au moment où vous lisez ces phrases et la réponse devra être : un nombre indéfini. Autrement dit, il y a autant de faits que je le veux, je puis toujours en ajouter un nouveau tout comme nous pouvons ajouter une nouvelle maison au bout de la rue.

<sup>53</sup> BAKER, Gordon P. et Peter Michael Stephan Hacker. *Op. cit.* pp. 536-537. Nous traduisons.

des exemples de ces créateurs de *fructueuses analogies*<sup>54</sup>.

Ces connexions sont soit déjà existantes, comme par exemple dans les différentes versions du jeu de poker, où elles sont à « inventer », comme par exemple dans les diverses versions que nous connaissons des jeux de patience. Dans le cas du poker, des règles constitutives de base existent, comme par exemple la valeur des cartes sera toujours la même peu importent les versions, alors que dans les versions des jeux de patience, seul le fait de jouer seul est invariable, du jeu de carte au mah-jong en passant par le bilboquet au jeu vidéo! Il y a des règles communes aux différentes versions du poker mais il n'y en a aucune entre les divers jeux de patience. Savoir jouer au poker permet l'apprentissage d'une nouvelle version alors que savoir jouer à la patience ne nous apprend rien du mah-jong. C'est là l'essentiel de la distinction entre « voir des connexions » et « inventer des connexions ». Une mise en garde doit toutefois être faite : on ne doit pas inventer n'importe quoi et mettre tout en relation. Wittgenstein se demande : « [y] a-t-il quelqu'un qui pourrait croire que cela ait un sens de dire : "Cela n'est pas un bruit, mais une couleur"? »<sup>55</sup> Ce serait occulter la part importante de l'apprentissage des jeux de langage qui sont tous faits, nous le croyons, en toute bonne foi.

Si nous nous rapportons encore une fois à l'exemple du spectre des couleurs, nous devons garder à l'esprit qu'il nous permet de saisir à la fois les deux versions du problème des connexions. Nous pouvons sans problème balayer de notre regard le spectre du rouge au violet sans jamais avoir à « inventer des connexions », ce balayage étant continu. Pourtant, nous pouvons aussi « inventer des connexions » en instituant la gradation à l'intérieur d'une couleur, comme par exemple entre le rouge foncé et le rouge pâle et même créer de nouvelles relations entre les couleurs comme par exemple entre le rouge foncé et le bleu foncé. Nous

---

<sup>54</sup> *Ibidem*.

<sup>55</sup> Rem § 8.

sommes aussi en mesure d'inventer de nouveaux noms<sup>56</sup> pour différentes gradations, saturations ou intensités d'une couleur. Wittgenstein affirme que : « "Je sais comment s'appelle cette couleur" : c'est ce que je dirais par exemple s'il s'agissait d'une nuance dont le nom n'est pas familier à tout un chacun »<sup>57</sup>.

Certaines de ces relations ne sont pas directement visibles sur le spectre des couleurs car elle ne sont pas juxtaposées, donc il existe des « maillons intermédiaires » que notre regard ne perçoit pas immédiatement mais que notre esprit pourrait déplier<sup>58</sup> indéfiniment. Pourtant, en esprit, nous arrivons à faire ces relations, ces connexions, entre diverses couleurs non immédiatement juxtaposées. C'est là une potentialité du spectre des couleurs.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est d'amener ces arguments sur le terrain de la grammaire philosophique synoptique et de voir ce que nous pouvons en faire. Autrement dit, de passer de la grammaire des couleurs telle que nous la percevons *immédiatement* par le spectre des couleurs vers la grammaire philosophique synoptique telle que nous voudrions la percevoir dans le monde. La difficulté résidant ici dans l'effort de rester uniquement dans le domaine de la grammaire car la tentation de tomber dans la psychologie est forte :

L'espace des couleurs est par exemple re-présenté d'une façon *accessoire* par l'octaèdre aux sommet duquel sont les couleurs pures : cette re-présentation est grammaticale, non psychologique. Dire que dans telles ou telles circonstances une image persistante — admettons-la rouge — devient visible, c'est par contre de la psychologie (*ceci*

<sup>56</sup> Voir le site Internet <http://pourpre.com/chroma> où nous apprenons sur la page d'accueil le but de ce site : « Ce dictionnaire thématique a pour objectif de regrouper les noms de la langue française utilisés pour désigner une couleur, une teinte, une nuance. Vous y trouverez bien entendu les noms courants comme "rouge", "ambre", "olive", mais aussi des noms plus rares ou (malheureusement?) inusités: voyez "mordoré", "zinzolin", "purpurin"... Y sont également présents des mots qui indiquent une nuance de couleur, sans la définir pleinement: "verdoyant", "métallique", "plombé"... Ces termes sont appelés ici "qualificatifs", à défaut d'une meilleure désignation ».

<sup>57</sup> C § 546.

<sup>58</sup> Ce paradoxe, s'apparentant au paradoxe de Zénon à propos d'Achille ne pouvant rattraper la tortue, est du même ordre que ce dernier, c'est-à-dire que nous confondons simplement deux séries, une série divergente et une série convergente.

peut être ou non, mais ce qui précède est *a priori*; ceci peut être établi par des expérimentations, mais cela non).<sup>59</sup>

## 2.2 La grammaire des couleurs

La représentation synoptique que nous fait voir le spectre des couleurs pourrait être remplacée par des descriptions qui établiraient les relations que nous serions amenés à voir *immédiatement* lorsque nous l'aurions devant les yeux. Ces descriptions de relations sont des règles grammaticales et peuvent « être remplacé[es] par une liste de règle de combinaison »<sup>60</sup> comme par exemple : « le noir est plus foncé que le blanc », « rien ne peut être vert rougeâtre », « quelque chose peut-être vert bleuâtre », « il ne peut y avoir deux couleurs en même temps sur la totalité d'une surface », etc. L'exemple de Wittgenstein est que :

L'octaèdre des couleurs est employé en psychologie afin de représenter le schéma des couleurs. Mais en réalité, il appartient à la grammaire, non à la psychologie. Il nous dit ce que nous pouvons faire : nous pouvons parler d'une bleu-vert, non d'un rouge-vert, etc.<sup>61</sup>

Ces descriptions, puisqu'elles proviennent du spectre des couleurs, qui peut être considéré comme une vision synoptique de la couleur, mettent de « l'ordre » dans les propositions empiriques qui en découlent dans la langue naturelle dans laquelle elles sont jouées :

Nous voulons établir un ordre dans notre connaissance de l'emploi du langage : un ordre dans un but déterminé, un ordre parmi de nombreux autres possibles, et non l'Ordre. Pour atteindre ce but, nous *mettrons* constamment *en évidence* des différences que les formes habituelles de notre langage nous poussent à négliger. Cela pourrait donner l'impression que nous considérons la réforme du langage comme notre tâche.

Une telle réforme, si elle poursuit des buts pratiques déterminés, si elle vise à améliorer notre terminologie pour éviter des malentendus

---

<sup>59</sup> Rem § 1.

<sup>60</sup> GLOCK, Hans-Johann. *Op. cit.* p. 589.

<sup>61</sup> *Cours de Cambridge 1930-1932. Op. cit.* p. 8.

dans l'usage pratique, est sans doute possible. Mais ce ne sont pas à ces cas-là que nous nous attachons. Les confusions qui nous occupent se produisent, pourrait-on dire, quand le langage tourne à vide, et non quand il travaille.<sup>62</sup>

Et l'on peut sans trop de difficulté considérer que le langage qui « travaille », donc qui est opérationnel dans la réalité — qui n'est pas que métaphysique — c'est celui qui utilise correctement les jeux de langage. L'« ordre » dont parle ici Wittgenstein répond à l'exigence que nous devons respecter dans la formulation des propositions découlant de la grammaire philosophique et se rapportant à la réalité. Ces formulations doivent être « correctes » et pour cela, elles doivent respecter un ordre préétabli par la grammaire. Dans l'exemple de la grammaire des couleurs, une proposition du type « ce mur est trop noir pâle » n'aurait pas suivi l'*ordre* imposé<sup>63</sup> par la grammaire des couleurs qui dit « le noir et le blanc sont les deux limites de l'intensité, il ne peut donc y avoir de blanc foncé ni de noir pâle ».

Mais cet « ordre » dont parle Wittgenstein n'est pas importable du paradigme d'un jeu de langage à un autre. C'est pour cela qu'il spécifie qu'il s'agit d'« ordres » et non pas de « l'Ordre ». En effet, la grammaire des couleurs établit l'ordre à respecter dans son paradigme et nous ne pouvons nous permettre de le transposer au paradigme des nombres par exemple. La grammaire reste opérationnelle et génératrice de propositions empiriques uniquement dans le paradigme qu'elle instaure. « Le noir est plus foncé que le blanc » ne nous approche pas du paradigme affirmant, par exemple, que « les célibataires sont non mariés ». Ce ne sont pas des vases communicants même si nous sommes forcés d'admettre qu'à l'intérieur de ce paradigme la grammaire tient le même rôle que dans cet autre. La compréhension des règles grammaticales dans un jeu de langage

---

<sup>62</sup> RP § 132.

<sup>63</sup> Notons au passage que par « ordre » nous n'entendons pas un commandement, mais une régulation linguistique dans la composition des propositions. Nous ne devons pas non plus entendre « ordre » comme dans la syntaxe de la langue naturelle dans laquelle une proposition est dite.



n'appelle pas de fait la compréhension des règles dans un autre jeu de langage :

Quel critère nous permet de dire que nous comprenons le mot « rouge »? Est-ce le fait de prendre un objet rouge parmi d'autres si on nous le demande ou bien le fait que nous soyons capable de donner une définition ostensive du mot « rouge »? Nous considérons ces deux actes comme des signes de compréhension. Si nous entendons quelqu'un employer le mot « rouge » et doutons qu'il le comprenne, nous pouvons lui demander pour vérification : « quelle est la couleur que tu appelles rouge? » D'un autre côté, si nous avons donné à quelqu'un l'explication ostensive du mot et vouloir voir maintenant s'il l'a comprise correctement, nous n'exigerions pas de lui qu'il la répète, mais par exemple, nous lui donnerions pour tâche de trier une série d'objets et de mettre à part ceux qui sont rouges.<sup>64</sup>

Et pour suivre l'exemple qui précède et qui se réfère implicitement à la notion de *suivre une règle*, il ne s'agit pas de dire quels nombres sont pairs et quels autres impairs dans la suite 1-2-3-4-5-6-7-8-9, etc. Ceci fait appel à une double connaissance à la fois des règles grammaticales « jouables » à l'intérieur d'un jeu de langage ainsi que les limites à respecter dans ce jeu de langage :

Maintenant si on me demandait : « pourquoi à ce commandement choisis-tu *cette* couleur? Comment justifier ce choix? » — Je peux répondre dans ce cas : « parce que sur mon tableau *cette* couleur se trouve en face du mot rouge ». Dans l'autre cas, il n'y aurait pas de réponse à cette question, et la question n'a pas de sens. Mais dans le premier jeu c'est la question suivante qui n'a pas de sens : « pourquoi appelles-tu "rouge" la couleur qui se trouve en face du mot "rouge" dans le tableau? » Une *raison* ne se laisse donner qu'à *l'intérieur* d'un jeu. Or l'enchaînement des raisons a une fin, à la limite du jeu.<sup>65</sup>

Et ce sera l'usage qui délimitera une sorte de frontière où l'on considèrera que nous avons abouti là où nous voulions nous rendre, dans un exercice de peaufinage que chaque usage polit. Ce qui est à noter, c'est que cela se fait d'une manière « ordinaire » et que ce n'est pas une performance « extraordinaire » que d'en être capable, il suffit de savoir parler la langue naturelle dans laquelle nous jouons nos jeux de langage :

---

<sup>64</sup> GP § 41.

<sup>65</sup> GP § 55.

Nous ne voulons ni affiner ni compléter de manière extraordinaire le système des règles qui régissent l'emploi de nos mots.

La clarté à laquelle nous aspirons est en effet une clarté *totale*. Mais cela veut seulement dire que les problèmes philosophiques doivent *totalelement* disparaître.<sup>66</sup>

Et Wittgenstein d'ajouter, dans cette citation qui rappelle la maxime pragmatiste où il dit que :

[L]a véritable découverte est celle qui me donne la capacité de cesser de philosopher quand je le veux. — Elle est celle qui apporte la paix à la philosophie, de sorte que celle-ci n'est plus tourmentée par des questions qui la mettent *elle-même* en question. — Maintenant on établit une méthode par des exemples, et on peut interrompre la série de ces exemples. — Des problèmes — non *un problème* — sont résolus (des difficultés écartées).<sup>67</sup>

L'ordre non importable d'un paradigme à un autre et qui suit les propositions grammaticales se doit de rester dans son « champ d'expertise », son champ d'énonciations linguistiques. En effet, l'erreur qui semble fréquente en philosophie est de confondre deux « ordres » applicables à des paradigmes particuliers. Il semble que ce soit justement là que la philosophie avait besoin de thérapie, une thérapie par l'*usage*. C'est ici que Wittgenstein fonde sa critique du nominalisme en postulant que :

[n]ous n'analysons pas un phénomène (la pensée par exemple), mais un concept (celui de pensée par exemple), et donc l'application d'un mot. Aussi pourrions-nous donner l'impression de faire du nominalisme. Les nominalistes commettent l'erreur d'interpréter tous les mots comme des *noms*, et donc de ne pas décrire réellement leur usage, mais de donner seulement en quelque sorte des instructions sur le papier en vue d'une telle description.<sup>68</sup>

Ce que nous cherchons à montrer ici c'est que la connaissance des règles

---

<sup>66</sup> RP § 133.

<sup>67</sup> *Ibidem*.

<sup>68</sup> RP § 383.

grammaticales dans un paradigme, pour opérationnelle qu'elle soit, ne peut en aucun cas se référer à une instance supérieure à laquelle elle serait subordonnée. Ce serait accorder à la grammaire une position en deçà de sa réelle portée dans la réalité et surtout, cela engendrerait une progression à l'infini d'une grammaire d'une grammaire d'une grammaire, *ad infinitum*. Même s'il existe plusieurs manières de lier les concepts — une théorie, une hypothèse, des associations de faits analogues, etc. — il n'existe qu'une seule grammaire philosophique et elle répond à une exigence localisée et pragmatique du paradigme qu'elle impose :

Est complète l'analyse logique de la proposition dont la grammaire est complètement tirée au clair. Et cela quelle que soit la forme d'expression selon laquelle cette proposition se trouve écrite ou dite.<sup>69</sup>

Nous retrouvons ici les « maillons intermédiaires » dans la considération que les différents paradigmes linguistiques ne sont pas des vases communicants, même s'ils sont tous fondés par la grammaire philosophique. C'est là le réseau que nous nommons une langue naturelle et qui permet la connaissance des différents jeux de langage qui peuvent y être joués.

Les « maillons intermédiaires » répondent à l'exigence qui est nécessaire dans le passage d'un jeu de langage à un autre à l'intérieur d'une même langue. Autrement dit, il n'est pas nécessaire de réapprendre le français *chaque fois* que nous apprenons un nouveau jeu de langage comme il n'est pas nécessaire de douter que quelqu'un qui voit verrait d'une toute autre manière qu'autrui :

La question à poser serait-elle alors de ce genre : Celui qui ne connaît pas le vert et le rouge peut-il voir réellement ce que nous appelons (ou ce que j'appelle) « bleu » et « jaune »?

Il va de soi que cette question fait nécessairement non-sens tout autant que celle qui consiste à demander si autrui, avec sa vision normale, voit réellement la même chose que moi.<sup>70</sup>

Encore une fois, c'est la question du doute qui doit être évacuée. Douter dans ces

---

<sup>69</sup> Rem § 1.

<sup>70</sup> Rem § 41.

cas-là, c'est importer une difficulté qui n'existe pas, dans le simple but de compliquer les rouages d'un système qui fonctionne très bien. Douter pour le simple plaisir de douter ne sert à rien. Douter inutilement, c'est aussi proposer une progression à l'infini où l'on se mettrait soudainement à douter que l'on doute *ad infinitum*. La solution de Wittgenstein à ces non-sens — comme il le dit si bien — ce sont justement les jeux de langage. Un de ses exemples favoris sera la grammaire des douleurs :

On dit : « Je ne *peux* pas sentir ton mal de dents » ; ce que l'on entend par là, est-ce seulement que jusqu'à maintenant on n'a jamais en fait senti le mal de dents d'autrui ? Ou bien plutôt que c'est logiquement impossible.

Comment *ses* maux de dents se différencient-ils des *miens* ? Si le mot « mal de dents » a la même signification que « j'ai mal aux dents » et « il a mal aux dents », qu'est-ce que cela signifie alors de dire qu'il ne peut pas avoir le même mal de dents que moi ? Comment les maux de dents peuvent-ils se différencier l'un de l'autre ? Par leur intensité et des caractéristiques semblables, par leur localisation. Mais si celles-ci, dans les deux cas, sont les mêmes ? Et si l'on objecte que la différence réside justement en ceci que dans un cas c'est *moi* qui l'ai, et *lui* dans l'autre cas, c'est alors la personne qui le possède qui est une caractéristique du mal de dents même ; mais alors qu'est-ce qui est énoncé avec la proposition : « J'ai mal aux dents » (ou avec l'autre) ? Rien du tout.

Si le mot « mal de dents » a la même signification dans les deux cas, on pourra forcément comparer l'un à l'autre les deux maux de dents ; et s'ils concordent en intensité, etc., c'est qu'ils sont les mêmes. Tout comme deux habits ont la *même* couleur s'ils concordent du point de vue de la luminosité, de la saturation, etc.

C'est tout autant un non-sens de dire que deux hommes ne peuvent posséder le même donné sensoriel, si par « donné sensoriel » on entend réellement ce qui est *primaire*.<sup>71</sup>

Cet exemple est éclairant car Wittgenstein se permet aussi, au final, de comparer deux jeux de langage entre eux — celui de la douleur et celui de la couleur — non pas pour montrer que l'on peut substituer l'un à l'autre, mais qu'ils sont aussi utiles dans leurs domaines respectifs. Par exemple, lorsque l'on

---

<sup>71</sup> Rem § 61.

compare deux douleurs entre elles, on n'utilisera pas les termes de « coloration », « saturation », « luminosité », etc. Tout comme on n'utilisera pas des termes comme « fréquence de la sensation », « intensité », « localisation », etc. lorsque l'on compare des couleurs entre elles. Dans cet exemple<sup>72</sup>, nous devons considérer que l'impossibilité que nous éprouvons « naturellement » à utiliser les termes d'un jeu de langage dans un autre renvoie à l'impossibilité d'utiliser une vision synoptique dans une autre. En effet, comment pourrions-nous utiliser notre connaissance du spectre des couleurs synoptique dans le domaine de l'arithmétique? Alors lorsque Wittgenstein affirme que « notre grammaire manque de vision synoptique »<sup>73</sup>, c'est d'une manière globale — au sens de totalité — qu'il l'entend. Il prêche alors pour la modestie que nous devons avoir envers cette impossible *grammaire* de la grammaire qui ne résout rien et qui, au contraire, engendre une multitude de problèmes.

Le « manque de vision synoptique » de la grammaire ne doit donc pas être pensé comme un vide à combler, mais comme un trou à éviter. C'est de la prétention des charlatans de la philosophie, qui par exemple pourraient prétendre à une philosophie de *tout*, qu'il nous invite à nous méfier<sup>74</sup>. Le « manque de vision synoptique » apparaît donc comme une évidence profitable à partir de laquelle nous pouvons considérer un ajustement de nos différentes visions synoptiques — produisant leurs différents jeux de langage respectifs — à une autorité unique, la langue naturelle dans laquelle ils sont joués. La grammaire de la langue naturelle dans laquelle un jeu de langage est joué est, et sera toujours, la seule grammaire à laquelle la grammaire philosophique peut s'appliquer. Ce qui doit alors nous apparaître maintenant à la suite de notre travail, c'est que tout ça se passe *dans le*

---

<sup>72</sup> Dans RFM I App. III § 4 à 8, Wittgenstein nous donne un autre exemple : « Mais ne secouions-nous pas la tête si quelqu'un nous montrait une multiplication mal calculée, comme nous faisons lorsque quelqu'un nous dit qu'il pleut alors qu'il ne pleut pas? ».

<sup>73</sup> RP § 122.

<sup>74</sup> Un bel exemple contemporain se trouve sur ce site : <http://www.theoryofeverything.net/> . Nous ignorons toutefois si un tel exemple existait à l'époque de Wittgenstein.

*langage*, « [c]ar dans le langage, ceci s'exprime ainsi : la seule chose que présuppose le sens d'une proposition, c'est l'application grammaticalement correcte de certains mots »<sup>75</sup>.

Wittgenstein va plus loin en affirmant, dans une célèbre citation que « [l]a signification d'un mot est son emploi dans le langage. »<sup>76</sup> Notons toutefois que cette dernière citation aurait dû être précisée et que le « langage » dont il est ici question est en fait un « jeu de langage ». La signification du mot « échec! » n'est pas la même lorsqu'elle est prononcée dans le contexte d'une partie d'échecs que lorsqu'elle est prononcée dans le contexte d'une évaluation dans le cadre d'un cours. Par contre, ce que la citation sous-entend, c'est qu'il n'y aurait aucune signification possible pour le mot « but » dans le contexte du jeu d'échecs prononcé par exemple lorsque le roi est mis échec et mat! Ce qui est important, c'est le contexte consensuel — au sens où les mots constituant une langue naturelle sont arbitraires — d'énonciation du mot ou de la proposition. Wittgenstein montre bien que parfois, c'est le contexte qui permet une association de prime abord contre-intuitive où une variable peut être accordée à des mots provenant de paradigmes linguistiques distincts :

D'un autre côté, on peut certes dire : « Ce qui me rend nerveux, ce n'est pas le bruit, mais la couleur »; dans ce cas, apparemment, on pourrait croire qu'une variable accepte à la fois comme valeurs une couleur et un bruit (« Sons et couleurs peuvent servir de moyens d'expression appartenant à un langage. ») Il est clair que cette proposition est du type suivant : « Fuis si tu entends un coup de feu ou si tu me vois faire signe. » Car c'est de ce type qu'est le consensus sur lequel repose la fonction du langage que l'on entend ou voit.<sup>77</sup>

---

<sup>75</sup> Rem § 28.

<sup>76</sup> RP § 43.

<sup>77</sup> Rem § 8.

### 2.3 La couleur ostensive

L'utilisation du spectre des couleurs pour exemplifier la synopticité d'un paradigme ne relève pas seulement d'un exercice de la pensée où nous pouvons, même aveugles, connaître les relations entre les couleurs et ainsi former des propositions s'y rapportant, mais aussi un exemple fort d'une expérience empirique isomorphe à la grammaire philosophique — grammaire qui est nécessaire et qui la rend possible. En effet, comme nous l'avons vu, la grammaire philosophique est un *a priori* de l'expérience empirique. Nous tenons pour preuve de cela que si un aveugle apprend à manipuler correctement les signes se référant aux relations grammaticales du spectre des couleurs et qu'il retrouve miraculeusement la vue, rien ne changera entre les propositions sur les couleurs d'avant sa guérison avec celles d'après. C'est d'ailleurs à partir de cet exemple que nous avons eu l'intuition de la relation forte entre la grammaire et les jeux de langage que nous développons plus loin.

L   où il risque d'y avoir de grands changements, c'est au niveau de la désignation ostensive des couleurs, cela va de soi. Pourtant, nous devons admettre que face au spectre des couleurs, nous sommes tous ostensiblement dans la même relation que l'aveugle qui recouvre la vue. En cela, nous admettons à la suite de Wittgenstein que c'est la langue naturelle dans laquelle est dite une relation entre des couleurs qui dicte la « vérité » d'une proposition sur les couleurs :

Pourrait-on, pour expliquer le mot « rouge », montrer quelque chose qui *n'est pas rouge* ? Ce serait comme si, pour expliquer le mot « modeste » à quelqu'un qui ne maîtrise pas la langue française, on lui montrait un homme arrogant en lui disant : « Celui-là *n'est pas modeste* ». Dire qu'un tel mode d'explication est équivoque n'est pas un argument à son encontre. Toute explication peut être comprise de travers.

Mais on pourrait se demander si cette explication mérite encore le nom d'« explication » ? Car elle joue naturellement dans le calcul un

rôle différent de ce que nous appelons habituellement une « explication ostensive » du mot « rouge », et cela, même si elle avait, sur celui qui apprend, les mêmes conséquences pratiques, le même effet.<sup>78</sup>

De cet apprentissage résultera la possibilité de décrire le monde correctement en utilisant les relations grammaticales relatives aux couleurs. Cette remarque se limitant aux couleurs est transposable à tous les jeux de langage :

Peux-tu te tromper en disant que cette couleur s'appelle « vert » en français? Ma réponse peut seulement être : « Non. » Si je disais : « Oui, car on peut toujours se trouver aveuglé », cela ne voudrait rien dire du tout.

En effet l'incidente : « car on peut toujours... » est-elle quelque chose d'inconnu pour mon interlocuteur? Et comment m'est-elle connue?<sup>79</sup>

Et il ajoute tout de suite après que :

[d]ire : « Le nom français de cette couleur est *certainement* “vert” — à moins que je ne fasse un lapsus ou que je ne sois victime d'une confusion quelconque », cela ne veut rien dire non plus.

Ne faudrait-il pas insérer cette clause dans *tous* les jeux de langage ? (Ce qui montre qu'elle est dépourvue de sens.)<sup>80</sup>

Ne faut-il donc pas supposer une sorte de « normalité » répondant à l'accord que les êtres humains, qui ont appris à communiquer dans le cadre arbitraire du langage symbolique, partageraient? Autrement dit que la capacité de désigner ostensiblement les couleurs est directement relative à la compétence corporelle à mettre en relation directe une couleur avec le nom qui la désigne dans la langue naturelle dans laquelle est prononcée une proposition impliquant des noms de couleurs. Et pour que nous puissions considérer que lorsque nous énonçons une proposition nous sommes compris par les autres locuteurs de la langue naturelle que nous utilisons, sans avoir à désigner ostensiblement à chaque fois les couleurs que nous nommons, nous devons écarter le doute. Nous pouvons nous tromper

---

<sup>78</sup> RP § 28.

<sup>79</sup> C § 624.

<sup>80</sup> C § 626-627.



parfois, cela est évident, mais nous ne pouvons pas nous tromper tout le temps :

Mais est-ce à dire qu'il serait impensable que le mot « vert », ici, soit dû à un lapsus ou à une confusion momentanée? Ne connaissons-nous pas des cas de ce genre? — On peut aussi dire à quelqu'un : « Tu n'aurais pas fait un lapsus par hasard? » Cela veut dire à peu près : « Pensez-y à nouveau. »

Mais ces règles de prudence n'ont de sens que si elles s'arrêtent à un terme à un moment ou un autre.

Un doute sans fin n'est pas même un doute.<sup>81</sup>

Et si nous nous trompons dans l'utilisation des noms de couleurs, que pouvons-nous faire pour nous corriger? Réinterroger l'accord entre tous les hommes serait absurde et impraticable alors qu'il suffit de regarder du côté de la définition ostensive. La relation entre les couleurs étant grammaticale — le noir est plus foncé que le blanc, il ne peut y avoir de rouge verdâtre, etc. — nous ne pouvons la remettre en doute, mais la désignation ostensive du nom des couleurs peut être sujette à erreur. À ce moment-là, la définition ostensive servira à *re-calibrer* l'utilisation que nous faisons d'un ou de plusieurs noms de couleurs. De ce point de vue, il est paradoxal de remarquer qu'un aveugle faisant des propositions sur les couleurs ne peut jamais se tromper au sens où il ne peut pas relier de manière ostensive le nom et la couleur portant ce nom! Si ce dernier n'a jamais vu la couleur dont il parle, il n'en demeure pas moins qu'il en a le concept et qu'il est en mesure de l'utiliser correctement s'il obéit aux règles grammaticales qui, elles, existent *autant* pour les aveugles que pour ceux qui voient. Par contre, il est impensable de croire que nous pourrions lui apprendre le tout des couleurs et qu'en recouvrant la vue il n'apprendrait rien de plus<sup>82</sup>. Il y a ici une distinction forte à faire entre la connaissance des propositions sur les couleurs et la connaissance des couleurs d'une manière ostensive. Un aveugle recouvrant la vue ne pourra pas pointer le rouge même s'il en connaît le *tout* mais par contre, il

---

<sup>81</sup> C § 625.

<sup>82</sup> À ce sujet se rapporter à l'expérience de pensée de Jackson intitulé *Mary's room* tirée de « *Epiphenomenal Qualia* ». *Philosophical Quarterly* 32, pp. 127-136.

saura qu'une surface ne peut être rouge et verte *à la fois* :

« Le rouge est quelque chose de spécifique », voilà qui devrait en dire autant que : « C'est *là* quelque chose de spécifique » — si, en le disant, on pointe en même temps vers quelque chose de rouge. Mais, pour se faire comprendre, on devrait auparavant désigner en esprit ce qu'est notre *concept* « rouge », ce qu'est l'emploi de ce modèle.<sup>83</sup>

La définition ostensive servira aussi à accorder des locuteurs d'une langue naturelle à l'utilisation de concepts vagues. Comme il arrive souvent dans le langage, nous ne sommes pas toujours devant des propositions nettes et tranchées et ceci a de particulier qu'il provoque la mise en place d'un accord entre les locuteurs. De ce point de vue, nous devons remarquer que la grammaire qui régit les relations entre les couleurs servira de paradigme à l'accord que des locuteurs chercheront à établir en s'y référant comme à un parangon :

Supposons que l'on m'ait donné une couleur à considérer, et que l'on me propose divers échantillons, en me demandant si c'est la même couleur que celle que je viens de voir. Il y a alors deux cas possibles. Ou bien je dis que : « Je n'arrive plus à me rappeler » ; ou bien : qu'« Il m'est impossible de me rappeler *avec une pareille précision*. » Ce serait donc tout à fait autre chose [dans les deux cas] : Dans le premier cas, on peut demander : « Était-ce donc ainsi? ou bien ainsi? » ; et je réponds : « J'ai oublié. » Dans le second cas, je dirais plutôt : « Je n'ai pas regardé avec une telle précision » ; et cela, principiellement, ne changerait rien à la chose, que je répète la tentative même aussi souvent qu'on voudra. Ce qui veut dire que nous avons ici affaire à une imprécision en un tout autre sens. Lorsqu'on dit de l'image, dans notre souvenir, qu'elle est une image floue, on peut certes le faire, mais à ceci près qu'à cette manière-là d'être floue ne saurait être opposée d'image plus distincte. Les mots « flou », « à-peu-près », « imprécis », et tous ceux du même genre, ont ici une autre grammaire.<sup>84</sup>

L'impression que nous « touchons » à la réalité lorsque nous donnons une définition ostensive participe du fait que c'est le mode de désignation habituellement utilisé pour faire passer une signification d'une langue naturelle à

---

<sup>83</sup> F § 333.

<sup>84</sup> DWS p.159.

une autre. L'indétermination de la traduction de Quine<sup>85</sup> ayant fait avancer le traitement de cette question, nous nous en tiendrons à montrer que la définition ostensive, pour imparfaite qu'elle soit, est aisée à saisir lorsque vient le temps de traiter des couleurs. Pourquoi? Parce que les couleurs ont la même relation entre elles dans quelque langue, époque, culture que ce soit, mais en tant que couleurs pas en tant que nom de couleur. C'est là le propre des relations grammaticales, elles sont universelles et intemporelles<sup>86</sup> :

On pourrait croire que la définition par ostension fixe la signification du mot expliqué de telle sorte que toutes les règles de la grammaire qui traitent de ce mot découlent de la définition ou, dirait-on, de sa signification.<sup>87</sup>

Wittgenstein poursuit le questionnement de la définition ostensive en mettant aussi en relation la définition et la signification. Cette façon de faire est reliée à la place qu'occupe la grammaire dans sa philosophie où, par un exercice de clarification des concepts entre ce qui peut se dire et ce qui se montre — et donc ne se dit pas — la signification de certains concepts, ne pouvant être ostensiblement désignés tourne à vide du fait que la définition que nous chercherions à en donner ne peut trouver un accord dans quelque langue naturelle que ce soit. Nous avons par exemple toutes les propositions concernant les croyances religieuses, le mysticisme, et même les propositions du *Tractatus*. C'est ce qu'il veut dire à la fin du *Tractatus* :

La méthode correcte de la philosophie serait vraiment celle-ci : ne rien dire que ce qui peut se dire, donc des propositions de la science de la nature — donc quelque chose qui n'a rien à faire avec la philosophie — et chaque fois qu'autrui voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions. Cette méthode serait

---

<sup>85</sup> QUINE, W.V.O. 1960. *Le mot et la chose*. Trad. de l'anglais par Joseph Dopp et Paul Gochet. Coll. « Champs ». Paris : Flammarion.

<sup>86</sup> Il est, au sens fort du terme, impossible de nous imaginer un acte de naissance d'une relation grammaticale. Wittgenstein dit à ce propos dans DWS p. 203 : « [...] que rouge et vert ne soient jamais au même endroit, cela est de la nature même des couleurs, et il n'y a pas d'arbitraire qui puisse ébranler cela ».

<sup>87</sup> DWS p. 201.

insatisfaisante pour lui — il n'aurait pas l'impression que nous lui enseignons de la philosophie — mais elle serait la seule qui soit rigoureusement correcte.<sup>88</sup>

Il semble que c'est aussi pour clarifier cela que Wittgenstein devra plus tard expliquer ce qu'il voulait dire aux membres du Cercle de Vienne. L'explication qu'il en donne est éclairante pour le reste de notre propos en ceci qu'il commence à donner à la grammaire une nouvelle fonction dans son rôle parallèle avec la définition ostensive qu'elle peut « corriger ». Cette nouvelle fonction est le pont que l'on observe entre les premiers et les derniers textes de Wittgenstein :

Il y a pour le nom propre, mais aussi pour le nom de couleur, etc., quelque chose que nous pouvons appeler *explication ostensive*. Exemple : « C'est Monsieur N ». Ou « Cette couleur je l'appellerai rouge ». Il n'y a pas d'explication ostensive en ce sens pour une proposition.<sup>89</sup>

Wittgenstein poursuivra plus loin dans ce texte en donnant une valeur hiérarchique à la grammaire par rapport à la définition ostensive où il considère que la définition dont il parle dans ces cas-là et de la signification qui découle de la définition ostensive n'est pas un *a priori* comme la grammaire philosophique l'est :

Si l'on veut appeler signification du mot ce que l'on invoque à l'esprit, nos considérations n'ont rien à voir avec cette signification-là. Dans le cadre de nos considérations, ce n'est pas de la définition par ostension que s'ensuit la règle « Vert et rouge s'excluent l'un l'autre ». Et ce que nous appelons la signification du mot « rouge » découle de toutes les règles qui valent pour ce mot.<sup>90</sup>

La désignation ostensive restera donc non pas la source des propositions grammaticales sur les couleurs mais l'arbitre ultime en cas de désaccord. En cela, nous pouvons considérer que la grammaire occupe bien la place de

---

<sup>88</sup> TLP 6.53.

<sup>89</sup> DWS p. 44.

<sup>90</sup> DWS p. 202.

l'administrateur<sup>91</sup> que Wittgenstein lui assigne à cette époque. Cette fonction de la grammaire étant démontrée, nous pouvons poursuivre vers les jeux de langage qui sont, à proprement parler, le fruit d'un apprentissage dirigé par la grammaire et qui nous permettent de partager le monde.

---

<sup>91</sup> GP p. 13.

TROISIÈME PARTIE  
LE MONDE PARTAGÉ

### Puis vint le Verbe

Ce qui doit être accepté, le donné — pourrait-on dire —, ce sont des *formes de vie*.<sup>1</sup>

#### 3.1 Grammaire et intention

Le consensus sous-jacent à nos pratiques linguistiques dépend de deux instances. La première, comme nous l'avons vu, est la grammaire et la seconde est l'intention : « Éliminez du langage l'élément de l'intention, c'est sa fonction tout entière qui s'écroule. »<sup>2</sup> Cette question de l'intention a depuis longtemps intéressé les linguistes et les grammairiens comme en fait foi le passage suivant :

Mais il nous importe, par bien des motifs, de faire connoître aux autres nos sentimens ou nos pensées; or, comment leur communiquer nos affections intérieures? Les autres hommes, aussi bien que nous, ne peuvent connoître que ce qui fait quelque impression sensible sur les organes de leurs sens, ou ce qui n'est qu'une suite, une conséquence, une induction de quelques-unes de ces impressions : or ce qui se passe au-dedans de nous-même, ce qui nous affecte intérieurement, ne peut par soi exciter aucune impression sur les organes des autres hommes.

Nos besoins nous ont appris le secret de cette communication de pensées. D'abord la nature nous a donné les signes des passions; ils sont entendus dans toutes les nations, à cause d'une sorte d'unisson qu'il y a entre nos organes et les organes des autres hommes. Ces signes des passions sont le rire, les larmes, les cris, les soupirs, les regards, les émotions du visage, les gestes, etc. Un seul mouvement de tête fait connoître une approbation, un consentement ou un refus. Ces signes répondent à la simplicité et à l'usité de la pensée; mais ils ne la

---

<sup>1</sup> RP p. 316.

<sup>2</sup> Rem § 19.

détaillent pas assez, et par-là ils ne peuvent suffire à tout. C'est ce qui nous a fait recourir à l'usage de la parole.<sup>3</sup>

Reprenons l'exemple de la grammaire des couleurs mais retirons l'intention de la phrase « peins le mur en vert plus foncé qu'il ne l'est », la proposition n'atteindrait pas la réalité. C'est pour cela que Wittgenstein insiste sur ce point — intentionnel — car il nous indique que la recherche de la signification ne doit pas demeurer uniquement dans le giron de la grammaire, mais doit aussi prendre en compte l'intention :

C'est une manière naïve de comprendre la signification d'un mot que de « se représenter » sa signification quand on l'entend ou quand on le lit. Et il se pose effectivement pour se « représenter » la même question que pour le « signifier » d'un mot. En effet si l'on se représente par exemple la couleur bleu ciel et si c'est cette représentation qui doit fonder la reconnaissance et la recherche de cette couleur, nous sommes bien obligés de dire que la représentation de la couleur n'est pas identique à la couleur effectivement vue; et comment une comparaison peut-elle alors s'établir?<sup>4</sup>

Mais puisque nous sommes forcés d'admettre que quelque chose est compris et comparé, — et donc qu'est aussi perçue une intention — il ajoute tout de suite ce qui suit :

*Comprendre* le langage. Chose remarquable, ce problème a à voir avec le problème du vouloir. Comprendre un ordre avant même qu'on l'exécute, voilà qui est parent avec la volonté de faire quelque chose avant qu'on l'exécute.<sup>5</sup>

Et cela repose sur le fait que l'intention ne peut se manifester qu'à travers un réseau complexe de signes — langue naturelle, intonations, conditions

---

<sup>3</sup> DU MARSAIS, César Chesneau. 1987 (1729-1730). *Les véritables principes de la grammaire*. Coll. « Corpus des œuvres de philosophie en langue française ». Paris : Fayard. p. 103.

<sup>4</sup> Rem § 12.

<sup>5</sup> *Ibidem*.



d'émergence, contexte, etc. — qui sont, et nous devons en tenir compte, artificiels.

Parler un langage, à la différence de se tordre de douleur, est une opération artificielle soumise à des normes de correction qui doivent être apprises et entretenues. Aucune de ces opérations ne serait possible si le matériau sur lequel les gens s'exercent ne leur donnait pas d'indication de succès ou d'échec. [...] selon Wittgenstein, si [n]os sensations étaient totalement coupées du monde extérieur, cela ne servirait à rien d'ouvrir la bouche pour en parler.<sup>6</sup>

Mais qu'en est-il de l'intention comprise comme une fonction linguistique particulière? Est-elle de l'ordre de la performance ou est-elle déjà présente dans les prémisses pré-linguistiques dont serait doté l'esprit humain? S'agit-il d'une instance communautaire ou individuelle?

« Toi seul peux savoir si tu as eu cette intention ». On pourrait dire cela à quelqu'un pour lui expliquer la signification du mot "intention". Ce qui veut dire : C'est *ainsi* que nous employons ce mot.

(Et ici, « savoir » veut dire que l'expression de l'incertitude est dénuée de sens).<sup>7</sup>

Cette citation ne semble pas trancher le débat mais au contraire montre que si l'intention ne peut être *qu'*individuelle — au sens où elle ne peut que provenir de l'individu en tant qu'esprit singulier ayant des sensations et des pensées — elle ne peut aussi être opérationnelle *que* dans un espace linguistique public, conventionnel et grammaticalement ordonné :

Regarde le bleu du ciel et dis-toi à toi-même : « Comme le ciel est bleu ! » — Si tu le dis spontanément — et non dans des intentions philosophiques — tu n'envisages même pas que cette impression de couleur n'appartiendrait qu'à *toi*. C'est sans la moindre hésitation que tu adresses cette exclamation à quelqu'un. Et, si tu montres quelque chose en prononçant ces mots, c'est le ciel que tu montres. Je veux dire : Tu n'as pas le sentiment de « montrer-en-toi-même » qui accompagne souvent la « dénomination de la sensation », lorsqu'on

---

<sup>6</sup> PEARS, David. 1987. *La pensée-Wittgenstein*. Du *Tractatus* aux *Recherches philosophiques*. Trad. de l'anglais par Christiane Chauviré. Coll. « philosophie ». Paris : Aubier p. 301.

<sup>7</sup> RP § 247.

s'interroge sur le « langage privé ». Et tu ne crois pas non plus que tu devrais vraiment montrer la couleur, non en la désignant de la main, mais seulement en lui portant attention. (Pense à ce que veut dire « montrer quelque chose par l'attention qu'on lui porte ».)<sup>8</sup>

Et les pratiques linguistiques, pour intentionnelles qu'elles soient d'une manière absolument nécessaire, auront la même subordination face à l'apprentissage conventionnel de l'emploi des mots dans le cadre des jeux de langages. Comment pourrait-il en être autrement? Tout le système symbolique s'effondrerait :

Y a-t-il un sens à dire qu'en général les hommes s'accordent dans leurs jugements sur les couleurs? Qu'en serait-il, s'il en allait autrement? — L'un dirait rouge cette fleur qu'un autre nommerait bleue, etc., etc. — Mais quel droit aurions-nous alors de dire que les mots « rouge » et « bleu » de ces hommes sont *nos* « mots de couleurs »? —

Comment apprendraient-ils à employer ces termes? Et le jeu de langage qu'ils apprendraient serait-il encore celui que nous appelons l'emploi des « noms de couleur »? À l'évidence, il y a ici des différences de degré.<sup>9</sup>

Cette remarque est à mettre en relation avec celle qui suit dans la mesure où nous pouvons avoir la certitude de nos pratiques linguistiques du fait qu'elles ne sont pratiquement jamais remises en questions par des pratiques autres qui, elles, sont très rares et font plutôt l'objet d'une incapacité physique et naturelle à employer correctement les noms de couleurs par exemple :

Qu'en est-il donc de ce cas-ci : un homme qui a réellement une autre relation aux noms de couleurs que nous? Un cas où justement leur emploi est lié à la persistance d'un doute impalpable ou à la possibilité d'un doute.<sup>10</sup>

Wittgenstein s'est intéressé à ce sujet et a déjà tranché la question de la « normalité » précédemment :

---

<sup>8</sup> RP § 275.

<sup>9</sup> RP p. 316.

<sup>10</sup> C § 525.

Le daltonien a un autre système de couleur que l'homme normal. Le daltonien serait semblable à un homme qui n'a pas la possibilité de tourner la tête et aurait par là un autre type d'espace puisque pour lui il n'y aurait que l'espace visuel et donc, par exemple, pas de « derrière ». Ce qui naturellement ne voudrait pas dire que pour lui l'espace euclidien aurait une limite! Mais — du moins en ce qui touche la vision des choses — il ne saurait en venir à concevoir l'espace euclidien.<sup>11</sup>

Certaines conditions préalables d'une capacité physique sont requises pour que l'accord entre la grammaire et l'intention puisse véritablement opérer dans un cadre linguistique<sup>12</sup>. Mais là où le daltonien ne perçoit pas les différents tons par rapport à une personne ayant une vision dite normale, il peut quand même utiliser correctement le système grammatical se référant au spectre des couleurs et utiliser correctement des propositions intentionnelles, c'est-à-dire d'utiliser des propositions dans un sens consensuel et entendu par les locuteurs de la langue naturelle dans laquelle elles sont prononcées.

Par exemple, même s'il ne voit pas — physiquement s'entend — le feu de circulation comme étant passé du rouge au vert, il est quand même en mesure — à l'intérieur de son cadre référentiel de couleurs — de reconnaître les relations qu'ont entre elles les trois couleurs des feux de circulations et ainsi dire « tu peux rouler, le feu de signalisation est vert ». Une proposition intentionnelle sera dite accomplie ou réussie si une action intentionnelle en aura découlé marquant par là le passage de l'intention propositionnelle à l'opération de l'action dans la réalité : « Quand nous décrivons une action comme intentionnelle, nous ne lui ajoutons

---

<sup>11</sup> Rem § 41.

<sup>12</sup> Cette remarque est évidemment statistique : supposons qu'un virus s'attaquant uniquement aux gens ayant une vision des couleurs normale décime l'ensemble de cette population et que seuls les daltoniens — des daltoniens ne pouvant voir que différents tons de gris — survivent, le spectre des couleurs perdrait-il sa fonction grammaticale? Non, pas en soi, mais il perdrait sa fonction d'usage et un nouveau spectre des gris visibles produisant une vision synoptique et générant des propositions grammaticales découlant de la relations entre les différents tons de gris prendrait sa place. Et si, en repeuplant la planète, les daltoniens n'engendraient que d'autres daltoniens, on pourrait postuler un « oubli » total de ce que furent les couleurs. Là où cela pourrait être intéressant, ce serait au moment de la naissance d'un individu mutant pouvant voir le spectre des couleurs visibles.

pas quelque chose qui s'y rattacherait au moment de son accomplissement »<sup>13</sup>. Cet exemple convient car les trois couleurs des feux de circulations sont une norme conventionnelle internationale et de ce fait, à moins qu'il ne l'avoue de son propre chef, un daltonien peut « camoufler » son incapacité physique à percevoir normalement les couleurs sous une performance linguistique correcte. Il pourra donc employer correctement les propositions découlant de la grammaire des couleurs et même manifester des intentions. Autrement dit, il saura jouer avec ce jeu de langage même s'il n'a pu, de lui-même, l'inventer.

Le caractère conventionnel des propositions linguistiques est à mettre en relation avec l'apprentissage du langage. En effet, lorsque nous apprenons à parler, nous apprenons aussi les relations possibles entre les différentes propositions, entre les différents jeux de langage. Nous n'apprenons pas seulement un vocabulaire, une syntaxe et une grammaire mais aussi le fait que ce que nous apprenons est aussi appris de la même façon par les autres locuteurs de la langue naturelle — ici le français — en question :

Pourrais-je décrire la finalité des conventions grammaticales en disant que je dois les adopter parce que disons les couleurs ont certaines propriétés — dans ce cas ces conventions seraient superflues puisque alors il me serait possible de dire ce que précisément les conventions excluent. À l'inverse, si les conventions étaient nécessaires, donc si certaines combinaisons entre les mots devaient être exclues comme ne faisant pas sens, c'est précisément pour cela que je ne saurais attribuer aux couleurs telle propriété dont la nécessité ressort des conventions, car il serait pensable que les couleurs n'aient pas ces qualités et cela ne pourrait s'exprimer que contrairement aux conventions.<sup>14</sup>

De ce fait, notre pratique de ces conventions ne peut être exercée que par la mise en place correcte des propositions *et* des intentions que nous voulons exprimer. L'impossibilité, pour un locuteur, d'insérer ces deux instances dans une performance langagière fera qu'elle sera automatiquement incompréhensible pour

---

<sup>13</sup> ANSCOMBE, G.E.M. 2002. *L'intention*. Trad. de l'anglais par Mathieu Maurice et Cyrille Michon. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard. p. 69.

<sup>14</sup> Rem § 4.

les autres interlocuteurs. Il faut donc impérativement les deux côtés de la médaille pour que puisse s'exercer un dialogue<sup>15</sup> : « Quelle est la différence entre un mouvement de la main sans intention particulière et le même mouvement, lorsqu'on lui donne valeur de signe? »<sup>16</sup>

Cette question — à laquelle Wittgenstein répond que c'est l'intention qui en est la différence — démontre bien que l'intentionnalité d'un jeu de langage est essentielle à la performance langagière sans laquelle les locuteurs d'une communauté linguistique ne sauraient communiquer entre eux, ni même monologuer. Sans l'intention inscrite *en même temps* que le jeu de langage joué avec les propositions, il n'y aurait aucun accomplissement réel de ce que les locuteurs cherchent à dire, expliquer, exiger, etc. Les prédispositions à l'accomplissement de performances langagières découlent directement du consensus grammatical et intentionnel.

### 3.2 Intention et jeux de langage

À l'intérieur des apprentissages que constituent les différents jeux de langage, la marque de l'intention se doit d'être de l'ordre de la relation interne telle que décrite précédemment. Imaginons un locuteur d'une langue étrangère qui chercherait à parler le français. Comment allons-nous nous y prendre pour lui expliquer les notions de couleurs en français? En fait, nous n'avons pas besoin de faire cela autrement qu'en donnant une traduction terme à terme du nom des couleurs. Toutefois, la grammaire du mot « noir », du mot « blanc » et de

---

<sup>15</sup> Nous pourrions même ajouter qu'un « monologue » est aussi exigeant. Nous ne pourrions nous parler à nous-même sans utiliser un langage appris ni intentionnellement nous mentir, ce serait absurde. Wittgenstein dit d'ailleurs à la page 99 de *Philosophica* II : « Nous employons le mot "mentir" de deux manière différentes. Dans le cadre de l'une, le fait que je mente peut être vérifié par quelqu'un d'autre, dans le cadre de l'autre, nous disons : *Je suis seul à savoir si je mens* ».

<sup>16</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. 1994. *Remarques sur la philosophie de la psychologie* (II). p. 40.

l'expression « plus foncé que » sera déjà connue par l'autre. Si ce n'est pas le cas, il n'aura tout simplement pas la possibilité de jouer dans le cadre de la langue que l'on nomme le français. Cependant, il est impensable de croire cela possible car il est impossible qu'il ait pu apprendre, dans n'importe quelle langue que ce soit, une relation entre le blanc et le noir qui n'ait pas l'allure de « le noir est plus foncé que le blanc ». Le vocabulaire peut changer, la relation ne le peut pas. Nous avons ici affaire à une relation interne, c'est-à-dire à un rapport qui ne peut être soumis à une analyse différente de ce qu'elle est, une relation constitutive. Cette relation a dû être, au préalable, apprise : « C'est à celui qui peut déjà jouer de lui-même que je décris le jeu de langage "apporte quelque chose de rouge". Aux autres, je ne pourrais que l'enseigner (relativité) »<sup>17</sup>.

Le jeu de langage qui dicte les règles des couleurs n'est pas du même ordre que celui des ouvriers de maçonnerie par exemple (cet exemple est de Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques* où il nous montre qu'il suffit à un ouvrier de dire le mot « dalle » pour que son collègue lui apporte une dalle)<sup>18</sup> car si le premier est grammatical et qu'il est défini par les relations internes entre les différentes couleurs, le second n'est pas grammatical car il a été établi arbitrairement et qu'il est constitué de relations externes. Mais les deux ont comme caractéristique commune d'être des cadres possibles de jeux de langage intentionnels. Le matériau en est de la même constitution au sens où il a la possibilité d'être utilisé sous la forme de propositions ayant un sens dans le cadre défini par chacun des deux jeux de langages. Mais ils diffèrent en ceci que leurs constitutions respectives ne sont pas au même niveau hiérarchique :

Imagine un jeu de langage dans lequel, en réponse à une question de *A*, *B* annonce soit le nombre de dalles ou de blocs se trouvant dans une pile, soit les couleurs et les formes des pierres à bâtir qui se trouvent à tels et tels endroits. — Un tel constat pourrait se formuler ainsi : « Cinq dalles ». Quelle différence y a-t-il entre le constat ou

---

<sup>17</sup> F § 432.

<sup>18</sup> RP § 2.



l'assertion : « Cinq dalles », et l'ordre : « Cinq dalles ! » ? — La différence tient au rôle que joue dans le jeu de langage la prononciation de ces mots. Le ton sur lequel ils sont prononcés, l'expression du visage, et bien d'autres choses encore seront aussi, sans aucun doute, différents. Mais nous pourrions également imaginer que ces mots sont prononcés sur le même ton — car on peut donner un ordre et faire un constat sur *toute une variété* de tons et avec toutes sortes de mimiques —, et que ce qui les différencie se trouve seulement dans leur usage. (Nous pourrions certes employer aussi les mots « assertion » et « ordre » pour désigner une forme grammaticale de phrase et une intonation, à la façon dont nous qualifions d'interrogation la phrase : « Ne fait-il pas un temps magnifique aujourd'hui ? », bien que celle-ci soit employée comme une assertion). Nous pourrions imaginer un langage dans lequel *toutes* les assertions auraient la forme et l'intonation de questions rhétoriques, ou dans lequel chaque ordre aurait la forme de la question suivante : « Aimerais-tu faire cela ? » Peut-être dira-t-on alors : « Ce qu'il dit a la forme d'une question, mais c'est en réalité un ordre » — en d'autres termes, ce qu'il dit possède, dans la pratique du langage, la fonction de l'ordre. (Nous disons de la même façon : « Tu feras cela », non comme une prophétie, mais comme un ordre. Qu'est-ce qui en fait une prophétie ? Qu'est-ce qui en fait un ordre ?)<sup>19</sup>

Le jeu de langage des couleurs est grammatical car il peut être utilisé comme fondement pour un autre jeu de langage comme dans l'exemple des maçons — tiré des *Recherches philosophiques* — où il leur arrive d'avoir à utiliser la grammaire des couleurs pour jouer un coup dans leur jeu de langage. S'il n'y a pas connaissance préalable de la grammaire des couleurs, il est alors impossible de formuler des propositions sensées à l'intérieur de leur jeu de langage. Il y manquera toujours la forme de l'assertion car en l'absence de fondement grammatical, il ne peut y avoir de propositions sensées et, par extension, nous ne pouvons affirmer qu'ils formulent des pensées<sup>20</sup>.

Mais là où la simple nomination de termes, hors du jeu de langage, rencontre sa pierre d'achoppement, c'est au niveau de l'intention. En effet, sans

---

<sup>19</sup> RP § 21.

<sup>20</sup> TLP 4 : « La pensée est la proposition pourvue de sens ».

l'intention inscrite<sup>21</sup> de fait dans le mot « dalle » *dans* le cadre du jeu de langage des maçons, la performance linguistique ne serait pas réussie. Et le contraire est aussi vrai où serait entendu le mot « dalle », hors du contexte du jeu de langage des maçons, et que l'ouvrier habituellement versé dans *ce* jeu de langage s'efforcerait à donner une dalle à quelqu'un qui aurait, par hasard, dit ce mot en sa présence. D'un côté, l'intention est essentielle à la bonne marche du jeu de langage et de l'autre, on ne peut « permuter » des intentions accompagnant automatiquement des mots participants à un jeu de langage dans un contexte autre que ce jeu de langage.

La question qui demeure reste à savoir comment nous en arrivons à inscrire la marque de l'intention dans les propositions? Comment arrivons-nous à incliner une proposition dans le sens que nous voulons intentionnellement lui donner? L'intention est-elle *pré-inscrite* dans certaines formes propositionnelles ou est-elle un ajout tardif? :

On croit qu'apprendre le langage consiste à dénommer des objets. À savoir : des hommes, des formes, des couleurs, des douleurs, des humeurs, des nombres, etc. Redisons-le : Dénommer est analogue à attacher une étiquette à une chose. On peut dire que c'est une préparation à l'emploi d'un mot. Mais une préparation *en vue de quoi* ?<sup>22</sup>

La question mérite que l'on s'y attarde car on peut l'exemplifier par le fait qu'une même proposition prononcée dans deux contextes différents n'aura pas la même portée intentionnelle. Donc, que faut-il en conclure? Que nous ne pouvons pas jouer aux jeux de langage sans une connaissance *a priori* des conditions dans lesquelles les propositions relatives à ce jeu de langage seront jouées. Par exemple, l'intention de la proposition « je vous déclare la guerre » n'a pas la même portée si elle est prononcée par un chef de gouvernement que si elle est

---

<sup>21</sup> Il n'y a pas d'inscription au sens formel du terme mais une participation intentionnelle qui, si elle n'est pas reconnue par le destinataire de la proposition ne sera pas *complètement* comprise.

<sup>22</sup> RP § 26.



prononcée par un employé insatisfait de son patron. Les circonstances périphériques font en sorte que la signification même de la proposition, soit la composition grammaticale et intentionnelle, sont relatives. De ce fait, on en déduit que l'on ne peut comprendre toutes les propositions d'une langue car les contextes d'énonciations seront toujours différents. S'il nous est impossible de connaître à l'avance un contexte d'énonciation — et qui aura une influence majeure sur la portée intentionnelle d'une proposition — ce qui doit être connu à l'avance, c'est la signification minimale des mots employés pour faire une proposition.

Nous devons toutefois savoir qu'« [u]ne proposition ne peut pas nous dire la signification d'un mot »<sup>23</sup>, car ce n'est pas suffisant mais ce que nous pouvons déduire toutefois, ce sont les jeux de langage possibles et les circonstances périphériques dans lesquelles ces derniers peuvent être joués. De cela nous obtiendrons une signification de la proposition intentionnellement jouée. On ne joue pas à la guerre de la même façon si on est le chef d'un gouvernement que si on est un simple employé. Même si les propositions sont les mêmes, les jeux de langage, eux, sont complètement différents.

L'inclusion de l'intention dans la proposition est premièrement redevable de celui qui l'énonce, cela va de soi. C'est cette intention qui doit être aussi perçue par celui qui « reçoit » la proposition. Il arrivera parfois que l'intention soit mal perçue, ce qui exigera une reformulation de la proposition ou du moins un éclaircissement, et ce seront les jeux de langage qui permettront aux interlocuteurs de poursuivre leur performance linguistique jusqu'au moment où ils se seront assurés que l'intention de la proposition a été complètement comprise. Ceci marquera la fin de *ce* jeu de langage.

---

<sup>23</sup> GP § 3.

La question à poser ici est de savoir comment l'intention pourrait ne pas être bien comprise. En effet, à quoi la proposition intentionnelle sera-t-elle comparée pour savoir si l'intention n'est pas ou est un peu, beaucoup, complètement comprise? Wittgenstein répondra que ce sont les usages qui marqueront la distinction entre une proposition bien ou mal comprise. Et la solution apparaîtra comme la répétition de la proposition intentionnelle originale augmentée d'une précision qui pourrait s'apparenter à un nouveau coup joué dans le jeu de langage concerné. Par exemple, si le maçon ne va pas chercher une dalle immédiatement après que son collègue lui a dit « dalle », il suffira que ce dernier répète le mot en y ajoutant « tout de suite » pour que l'autre exécute l'ordre implicite à ce jeu de langage. Par la suite, ils pourront s'entendre tous les deux pour que dès que le mot « dalle » est entendu par l'autre, il soit clair qu'il veut dire « une dalle tout de suite ». Ce sera donc l'usage, et la pratique du jeu de langage, qui assurera que la proposition intentionnelle soit complètement comprise. La précision de l'usage sera directement reliée à l'accomplissement de l'ordre sous-jacent au simple mot « dalle », qui est « va chercher une dalle immédiatement ».

On se rend vite compte dans les circonstances que la notion d'intention, dans le monde partagé que nous cherchons à délimiter ici, est d'une importance aussi forte que la grammaire philosophique qui l'accompagne. Que cherchons-nous à partager dans cette communauté linguistique qui est la nôtre? Nos intentions, nos désirs, nos souvenirs, nos ordres, nos sensations, etc. Ce sont là quelques exemples de ce qui constitue le réseau de variables auxquelles nous donnons des valeurs provenant de nos subjectivités. Là où la subjectivité n'a rien à voir, c'est dans l'établissement du réseau de concepts qui la précède dans le temps. Nous naissons « dans » une langue :

Mais toutes ces manifestations — de la souffrance, du souhait, de l'intention, du souvenir, etc. — n'ont-elles donc pas existé avant même que n'existât aucune langue? — Quelle est la *manifestation* de la souffrance? — « Qu'est-ce qu'une table? » — « Eh bien! *ça* par exemple! » C'est bien là en effet une explication; mais ce qu'elle enseigne est la technique d'emploi du mot « table ». Et voici la question : Quelle explication correspondrait-elle à cette technique dans le cas de telle ou telle « manifestation » de la vie psychique?

Mais il n'existe ici aucune explication qu'on puisse reconnaître comme tout simplement homologue.<sup>24</sup>

Cette citation nous montre aussi à quel point il est difficile même de penser à une position qui serait extérieure au langage dans lequel nous pensons. Le problème n'est pas de comparer un langage à un autre, une langue à une autre, mais un langage avec une compréhension du monde *sans* langage. Comment pourrions-nous effectuer une telle comparaison? Que comparerions-nous? Il n'y a rien à comparer et c'est là le nœud — ou la solution — du problème. Wittgenstein, lui, verra cela comme une résolution du problème. En effet, l'impossibilité de comparer le langage à ce qu'il n'est pas montre à quel point le langage est à la source de tous les problèmes, et de leur résolution. L'apprentissage correct de la grammaire et des jeux de langage est suffisant pour produire et reproduire l'ensemble des intentions langagières mais cet apprentissage doit obligatoirement être partagé par tous les locuteurs de la langue. C'est en cela que l'on dit de Wittgenstein qu'il est préoccupé par le langage ordinaire :

À l'origine de la possibilité d'expliquer ces choses, il y a toujours ceci : autrui emploie le langage comme moi. S'il affirme qu'un assemblage de mots fait sens pour lui quand il n'en possède aucun pour moi, tout ce que je puis faire, c'est supposer qu'en l'occurrence il emploie les mots avec une autre signification que moi ou qu'il parle sans penser.<sup>25</sup>

Il apparaît comme évident que les *transactions* linguistiques doivent au préalable avoir fait l'objet d'un consensus, *donné* à celui qui apprend une langue, et que c'est ce consensus qui lie ensemble les éléments du réseau de concepts avec lesquels les locuteurs d'une langue peuvent jouer. Le consensus est le point de jonction entre la grammaire et l'intention que l'on nomme le jeu de langage. Sans cela, le monde ne peut pas être partagé car les propositions à son sujet ne peuvent

---

<sup>24</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. *Remarques sur la philosophie de la psychologie* (I). p. 47.

<sup>25</sup> Rem § 7.

pas *être le cas*. En effet, pour que le monde puisse être découpé en faits<sup>26</sup>, il faut une connaissance de l'outil qui servira à décrire les faits — le langage appris — et cette condition préalable est une condition *nécessaire*. Les exemples ne manquent pas pour illustrer cet apprentissage consensuel et Wittgenstein semble privilégier les exemples concernant la douleur.

### 3.3 De la douleur

Peut-on apprendre ce qu'est la douleur ou apprend-on la description de la douleur? Quelle est la différence? :

Me sens physiquement malade; je suis extraordinairement faible & j'ai un certain sentiment de vertige! Si seulement je me comportais correctement face à mon état physique! Je suis encore aujourd'hui tel un petit garçon chez le dentiste, où j'ai aussi toujours mélangé la douleur réelle et la crainte de la douleur & sans savoir exactement où cessait l'une & où commençait l'autre.<sup>27</sup>

Wittgenstein, par cet exemple tiré de notes personnelles n'étant pas destinées à la publication, nous montre bien qu'il existe un état *naturel* à partir duquel nous ne sommes pas totalement certain d'être en mesure de distinguer correctement la douleur réelle et l'impression de la douleur. Pourquoi? Parce que la douleur est un exemple rare où l'apprentissage se fait *de l'intérieur*. Personne ne peut apprendre à quelqu'un d'autre ce qu'est la sensation de la douleur et pourtant nous sommes capables d'identifier correctement chez autrui la douleur qu'il exprime. Alors la question du début revient, soit : « quelle est la distinction entre la sensation de la douleur et la douleur exprimée? » Ne trouve-t-elle pas un écho ici quand Wittgenstein se demande :

On dit : « Je ne *peux* pas sentir ton mal de dents »; ce que l'on entend par là, est-ce seulement que jusqu'à maintenant on n'a jamais en fait senti le mal de dents d'autrui? Ou bien plutôt que c'est logiquement impossible.

---

<sup>26</sup> TLP 1.2.

<sup>27</sup> *Carnets de Cambridge et de Skjolden. Op. cit.* p. 102.

Comment *ses* maux de dents se différencient-ils des *miens*? Si le mot « mal de dents » a la même signification que « j'ai mal aux dents » et « il a mal aux dents », qu'est-ce que cela signifie alors de dire qu'il ne peut pas avoir le même mal de dents que moi? Comment les maux de dents peuvent-ils se différencier l'un de l'autre? Par leur intensité et des caractéristiques semblables, par leur localisation. Mais si celles-ci, dans les deux cas, sont les mêmes? Et si l'on objecte que la différence réside justement en ceci que dans un cas c'est *moi* qui l'ai, et *lui* dans l'autre cas, c'est alors la personne qui le possède qui est une caractéristique du mal de dents même; mais alors qu'est-ce qui est énoncé avec la proposition : « J'ai mal aux dents » (ou avec l'autre)? Rien du tout.

Si le mot « mal de dents » a la même signification dans les deux cas, on pourra forcément comparer l'un à l'autre les deux maux de dents; et s'ils concordent en intensité, etc., c'est qu'ils sont les mêmes. Tout comme deux habits ont la *même* couleur s'ils concordent du point de vue de la luminosité, de la saturation, etc.

C'est tout autant un non-sens de dire que deux hommes ne peuvent posséder le même donné sensoriel, si par « donné sensoriel » on entend réellement ce qui est *primaire*.<sup>28</sup>

Wittgenstein, quelques paragraphes plus loin — et après avoir insisté sur le fait que nous ne partageons pas les douleurs d'autrui mais seulement leur expression — montrera que c'est l'apprentissage de la langue dans laquelle est exprimée la douleur qui est le véritable point de comparaison entre les douleurs que j'ai et celles d'autrui :

Les douleurs sont re-présentées comme quelque chose que l'on peut percevoir, au sens où on perçoit une boîte d'allumettes. — Alors ce qui est désagréable, sans doute, ce n'est pas la douleur, mais seulement la perception de la douleur.

Si je plains autrui parce qu'il a des douleurs, je me représente bien les douleurs, mais je me représente que c'est *moi* qui les ai.

Suis-je censé pouvoir imaginer également les douleurs d'une dent posée sur la table, ou celles d'une théière? Dira-t-on quelque chose comme : sans doute n'est-il pas vrai que la théière ait des douleurs, mais je puis l'imaginer?<sup>29</sup>

---

<sup>28</sup> Rem § 61.

<sup>29</sup> Rem § 65.

Et il ajoutera, pour exemplifier ce que nous nommons ici le monde partagé, que les douleurs se trouvent justement sur le point de jonction entre la grammaire et l'intention et qui constituent le réseau de concepts rendant possibles les jeux de langage relatifs aux douleurs :

L'expérience du sentiment de douleur n'est pas l'expérience qu'une personne JE a quelque chose.

Dans les douleurs, je distingue une intensité, un lieu, etc., mais non un propriétaire.

Comment seraient donc des douleurs que n'a personne? Des douleurs qui n'appartiennent vraiment à personne?<sup>30</sup>

Il semble nécessaire que la compréhension commune des jeux de langage relatifs aux douleurs soit préalable à toute forme de description des douleurs. C'est en cela qu'il montre l'absurdité de nommer un propriétaire d'une douleur, arguant que les douleurs n'existent pas dans un ciel platonicien attendant d'aller se loger dans une dent ou dans un genou. Autrement dit, on ne peut pas parler des douleurs *en soi*, c'est là une expérience privée, mais seulement des douleurs partagées. En ce sens, c'est l'accord tacite des hommes<sup>31</sup> à décrire semblablement les mêmes douleurs qui donne de l'existence aux douleurs — en tant que description consensuelle des douleurs — et non les douleurs elles-mêmes. C'est là le nœud du paragraphe 243 — où nous trouvons sa réfutation du solipsisme — des *Recherches philosophiques* :

Un homme peut s'encourager lui-même, se donner un ordre à lui-même, s'obéir, se faire des reproches, s'infliger une punition, se poser une question et y répondre. On peut même imaginer des hommes qui ne parleraient que par monologues ; qui accompagneraient leurs activités de soliloques. — Un explorateur qui les observerait et

---

<sup>30</sup> *Ibidem*.

<sup>31</sup> Nous ignorons si Wittgenstein connaissait la notion de « maladie orpheline » où parfois un seul individu possède tels symptômes. Dans ce cas, qui exemplifie bien la démarche de Wittgenstein, c'est la notion de description de la douleur — et non la description elle-même — qui servira à mettre en marche l'enquête du médecin à déceler les signes et à intervenir du mieux qu'il le peut. Et si un autre patient se présente avec les mêmes descriptions — et non pas les mêmes douleurs — le médecin devrait réagir exactement comme il l'a fait dans le premier cas. C'est là un apprentissage d'un nouveau coup à jouer dans ce jeu de langage. Et quelqu'un ayant appris ce jeu de langage pourrait alors facilement bernier le médecin en décrivant correctement des douleurs qu'il n'a pourtant pas.

épierait ce qu'ils se disent pourrait réussir à traduire leur langage dans le nôtre. (Cela lui permettrait de prédire correctement les actions de ces hommes, puisqu'il les entendrait aussi prendre des résolutions et des décisions.)

Mais pourrait-on aussi concevoir un langage permettant à quelqu'un de noter par écrit ou d'exprimer à voix haute ses expériences internes — ses sentiments, ses émotions, etc. — pour son propre usage ? — Ne pourrions-nous pas le faire dans notre langage usuel ? — Mais ce n'est pas ce que je veux dire\*. Les mots de ce langage devraient se rapporter à ce qui peut seulement être connu de celui qui le parle, à ses sensations immédiates, privées. Personne d'autre ne pourrait donc comprendre ce langage.<sup>32</sup>

Et il ajoute dès le paragraphe suivant une importante précision concernant notre exemple des douleurs :

Comment les mots se *rapportent-ils* aux sensations ? — Il ne semble y avoir là aucun problème. Ne parlons-nous pas en effet quotidiennement de sensations, et ne leur donnons-nous pas des noms ? Mais comment la relation entre le nom et ce qu'il dénomme est-elle établie ? Cette question est semblable à celle-ci : Comment un homme apprend-il la signification des noms de sensations ? Du mot « douleur », par exemple. Une possibilité est que les mots soient reliés à l'expression originelle, naturelle, de la sensation, et qu'ils la remplacent. Un enfant s'est blessé, il crie ; et alors les adultes lui parlent, ils lui apprennent des exclamations, et plus tard des phrases. Ils enseignent à l'enfant une nouvelle façon de se comporter dans la douleur.

« Tu dis donc que le mot “douleur” signifie en réalité crier ? » — Je dis au contraire que l'expression langagière de la douleur remplace le cri et qu'elle ne le décrit pas.<sup>33</sup>

C'est là un point d'une importance capitale pour notre propos dans la mesure où Wittgenstein montre bien que le monde partagé en vient à remplacer les douleurs privées au sens où ce sont les expressions des douleurs qui sont partagées et non pas les douleurs elles-mêmes. Le réseau conceptuel des douleurs est celui-là même qui est appris et non pas l'expérience privée des douleurs. Imaginons que pour être un médecin ou un dentiste il faille au préalable expérimenter toutes les

---

<sup>32</sup> RP § 243.

<sup>33</sup> RP § 244.

douleurs ressenties par les patients! Heureusement, l'expression de la douleur sera suffisante pour qu'un diagnostic correct soit prononcé. C'est le sens de la remarque suivante : « [c]omment puis-je aller jusqu'à vouloir me glisser, au moyen du langage, entre l'expression de la douleur et la douleur même ? »<sup>34</sup>

Car avoir mal et savoir que l'on a mal sont une seule et même chose, l'expression de la douleur, dans un cas comme dans l'autre, étant exactement la même :

Dans quelle mesure mes sensations sont-elles *privées*? [...] On ne peut absolument pas dire de moi (si ce n'est en plaisantant) que je *sais* que j'ai mal. Que cela voudrait donc dire — sinon que j'*ai* mal?

On ne peut pas dire que c'est par mon comportement *seulement* que les autres apprennent mes sensations — car on ne peut pas dire de moi que je les ai apprises. Je *les ai*.<sup>35</sup>

C'est ici la jonction entre la distinction intérieur/extérieur que Wittgenstein semble évacuer au moyen de l'expression de la douleur remplaçant adéquatement la douleur elle-même. À ce stade-ci, comme il le dit lui-même, la distinction entre l'intérieur et l'extérieur ne nous intéresse pas. C'est le principe de communicabilité des sensations qui sert de pont entre les deux instances qui, au final, n'en font qu'une ; la description intentionnelle des sensations :

Mais qu'en est-il du mot « rouge » ? — Dirais-je qu'il désigne quelque chose à quoi « nous sommes tous confrontés », et que chacun de nous devrait aussi avoir un autre mot pour désigner sa *propre* impression de rouge ? Ou bien en est-il ainsi : Le mot « rouge » désigne quelque chose connu de nous tous, mais aussi, pour chacun de nous, quelque chose qu'il est seul à connaître ? (Ou plutôt : Ce mot *fait référence* à quelque chose que chacun est seul à connaître.)<sup>36</sup>

L'intériorité peut-elle être partagée ou est-elle incommunicable? À la lumière du dernier paragraphe, l'intériorité ne peut être *que* partagée, ce qui élimine

---

<sup>34</sup> RP § 245.

<sup>35</sup> RP § 246.

<sup>36</sup> RP § 273.



nécessairement une distinction radicale entre l'intérieur et l'extérieur. La douleur, pour intérieure qu'elle soit — c'est là une évidence — n'existe que parce qu'elle est partagée ou qu'elle peut l'être. Voilà le point de départ que nous cherchions et si nous nous accordons cela, alors nous nous accordons tout le reste.

## CONCLUSION

Comment puis-je reconnaître que cette couleur est le rouge ? — Une réponse pourrait être : « J'ai appris le français. »<sup>1</sup>

Ce mémoire aura atteint son but si le lecteur, en suivant la progression des trois parties, a compris que la philosophie du langage ordinaire de Wittgenstein — en tant qu'aboutissement de sa philosophie — est autant redevable de la grammaire philosophique qui la fonde que de l'intention qui y est inhérente dans le monde partagé que nous décrivons sans cesse. Ce parcours nous semble d'emblée être aussi celui de Wittgenstein car, lorsque nous lisons ses textes dans leur ordre chronologique, c'est ce qui se dégage de son parcours philosophique. Il est passé, dans le *Tractatus*, de la recherche de fondements logiques au langage à la grammaire philosophique — incarnant son tournant grammatical — pour terminer, dans ses textes tardifs, par une philosophie du langage ordinaire où une place prépondérante est donnée aux usages que nous faisons du langage. Or, ces usages, pour triviaux qu'ils paraissent, n'en demeurent pas moins issus d'un apprentissage linguistique qui, lui, n'a rien de trivial.

En effet, il repose sur des règles strictes, des règles grammaticales. Ce n'est qu'à la suite de l'apprentissage correct du réseau de concepts issu de la grammaire philosophique que les propositions des sciences de la nature arrivent à dire quelque chose du monde que l'on découpe en faits. Cet apprentissage, qui est celui de la philosophie correctement enseignée, servira de critère fondamental sur ce que l'on peut dire du monde et ce sur quoi on doit se taire :

La méthode correcte de la philosophie serait vraiment celle-ci : ne rien dire que ce qui peut se dire, donc des propositions de la science de la

---

<sup>1</sup> RP § 381.

nature — donc quelque chose qui n'a rien à faire avec la philosophie — et chaque fois qu'autrui voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions. Cette méthode serait insatisfaisante pour lui — il n'aurait pas l'impression que nous lui enseignons de la philosophie — mais elle serait la seule qui soit rigoureusement correcte.<sup>2</sup>

En effet, si nous suivons à la lettre l'impératif wittgensteinien « là où on ne peut parler on doit se taire »<sup>3</sup>, on ne peut commettre l'erreur d'insérer de la métaphysique dans les propositions des sciences de la nature et cela a pour but de cerner les limites du pensable entre ce qui peut être dit et ce qui se montre. Pourquoi? Pour partager adéquatement le monde. Quel est le lien ici avec le spectre des couleurs? Ce dernier, si nous nous accordons à la définition que nous lui donnions en ouverture de ce mémoire<sup>4</sup>, permet une comparaison avec le monde où nous cherchons sans cesse une telle capacité cognitive à cerner le monde. La grammaire est précisément ce qui permet une telle possibilité de découpage car elle a force de définition :

Et dire que le bleu se trouve du côté bleuâtre du violet, et le rouge du côté rougeâtre, c'est une proposition grammaticale, et donc presque une définition. Et l'on peut dire aussi : bleuâtre = ce qui est plus proche du bleu.<sup>5</sup>

Du côté du spectre des couleurs, c'est évident d'un seul coup d'œil — qui est précisément la définition de la synopticité — alors que ce n'est pas le cas pour le monde découpé en faits. Pourtant, en pensée, nous arrivons quand même à comparer *quelque chose*. C'est ce *quelque chose* qui est ici l'objet de notre interrogation et qui nous a mis sur la piste comparative de la grammaire des couleurs et de la grammaire philosophique synoptique.

---

<sup>2</sup> TLP 6.53.

<sup>3</sup> TLP 7.

<sup>4</sup> « Le spectre des couleurs est le continu par lequel se présente la lumière à la vue et qu'on peut se représenter comme une sphère chromatique synoptique divisible indéfiniment ».

<sup>5</sup> GP Section 3 *Objet*.

Qu'avons-nous trouvé? Une tentative asymptotique fructueuse où la relation entre les couleurs permet une compréhension isomorphique des relations provenant des différents réseaux de concepts à partir desquels nous faisons sans cesse des jeux de langage. Ces jeux, soit dit en passant, ne se jouent pas tout seuls et nous devons obligatoirement leur donner une extension « publique » pour que nous puissions en parler. On ne joue pas absolument seul, même à la patience, car pour que nous puissions affirmer que nous jouons à un jeu, même d'une manière individuelle, nous devons obligatoirement le connaître d'une manière partagée.

C'est ce partage « public » qui est à la source de la communauté linguistique qui nous unit en tant que locuteurs d'une langue naturelle. De ce fait, nous partageons autant nos jeux de langage que toutes les transactions linguistiques possibles et ceci fait que même si nous ne connaissons pas toutes les variantes des jeux de langage, puisque nous en connaissons la grammaire, nous pouvons en connaître les variantes par la suite. C'est là la définition que nous avons trouvée du monde partagé. Nous sommes donc potentiellement, grâce à notre grammaire, capables de jouer à *tous* les jeux de langage car nous sommes capables d'employer correctement les différents signes qui forment nos propositions :

Peut-être faut-il dire que l'expression « interprétation de signes » est fallacieuse, peut-être devrait-on dire à la place « emploi de signes ». Car « interprétation » sonne comme si on attribuait au mot « rouge » la couleur rouge (lorsqu'elle n'est pas du tout présente) et ainsi de suite. Et surgit à nouveau la question : Quel est le lien entre signe et monde? Pourrais-je chercher après quelque chose s'il n'y avait pas déjà l'espace dans lequel je le cherche?

Où le signe se rattache-t-il au monde?<sup>6</sup>

Mais nous ne pouvons nous contenter de l'apprentissage des signes pour dire que nous les employons correctement. Il manque un élément, indicible et pourtant fondamental : l'intention. Notre hypothèse est que la question posée par Wittgenstein : « [o]ù le signe se rattache-t-il au monde? » trouve sa réponse dans

---

<sup>6</sup> Rem § 32.

l'intentionnalité de la proposition. En effet, s'il affirme que *la signification c'est l'usage*, cet usage ne peut être compris lors d'une transaction linguistique que si l'intention qui l'accompagne l'est aussi. De ce fait, nous affirmons que l'intention occupe dans le langage la place qu'occupe le mortier dans un mur de briques, celui de souder le tout ensemble.

Le mur de briques est un agencement d'éléments, c'est là sa définition et ces nombreux éléments peuvent être distingués les uns des autres. Mais le mur de briques, pour être ce qu'il est, se doit d'être présenté dans un état final, c'est-à-dire dans son intégralité :

« C'est comme si nous pouvions saisir d'un coup l'emploi d'un mot dans son intégralité. » — Nous disons en effet que nous le faisons. C'est-à-dire qu'il nous arrive de décrire par ces mots ce que nous faisons. Mais il n'y a rien d'étonnant, ni d'étrange, dans ce qui se produit là. Cela ne devient étrange que lorsque nous en venons à croire que le développement futur doit, d'une certaine façon, être déjà présent dans l'acte de saisie, alors qu'il n'y est pas présent. — Car nous disons qu'il n'y a aucun doute sur le fait que nous comprenons le mot, mais que par ailleurs la signification du mot se trouve dans son usage. Et il n'y a aucun doute sur le fait que je veuille en ce moment jouer aux échecs, mais le jeu d'échecs est le jeu qu'il est en vertu de toutes ses règles (etc.) Ne sais-je donc pas à quel jeu je voulais jouer avant d'y *avoir* joué ? Ou toutes les règles sont-elles contenues dans mon acte d'intention ? Est-ce l'expérience qui m'apprend que telle sorte de jeu résulte d'ordinaire de tel acte d'intention ? Ne puis-je donc pas être certain de ce que j'ai l'intention de faire ? Et si c'est là un non-sens — quelle sorte de connexion ultra rigide existe-t-il entre l'acte d'intention et ce que j'ai l'intention de faire ? — Où s'établit la connexion entre le sens des mots « Faisons une partie d'échecs » et l'ensemble des règles du jeu ? — Dans la liste de ces règles, dans l'apprentissage des échecs, dans la pratique quotidienne du jeu.<sup>7</sup>

Cette comparaison vaut ici si nous l'appliquons à l'ensemble des jeux de langage et c'est en cela que nous affirmons qu'à la fois la grammaire philosophique manque de synopticité, mais qu'à l'intérieur de chaque paradigme d'un jeu de langage, elle occupe opérationnellement la même place. Donc, lorsque

---

<sup>7</sup> RP § 197.

Wittgenstein parle de « trouver les maillons intermédiaires »<sup>8</sup>, nous affirmons à sa suite que c'est le caractère isomorphe des jeux de langage qui nous sert pour combler l'écart entre les différents jeux de langage. Donc, si nous sommes en partie en accord avec Wittgenstein lorsque ce dernier affirme que la grammaire manque de synopticité, nous croyons avoir résolu le problème en montrant l'isomorphie des différents jeux de langage qui, de ce point de vue, nous permet d'affirmer que connaître correctement un seul jeu de langage, c'est *aussi* être en mesure de les connaître tous.

---

<sup>8</sup> RP § 122.

## BIBLIOGRAPHIE



Textes de Ludwig Wittgenstein

WITTGENSTEIN, Ludwig. 2004. *Recherches philosophiques*. Trad. de l'allemand par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard.

———. 2001. *Tractatus Logico-Philosophicus*. Trad. de l'allemand de François Latraverse. Non publié.

———. 1999. *Carnets de Cambridge et de Skjolden*. Trad. de l'allemand par Jean-Pierre Cometti. Coll. « Perspectives Critiques ». Paris : PUF.

———. 1999. *Philosophica* II. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER.

———. 1998. *Leçons sur la liberté de la volonté*. Trad. de l'anglais par Antonia Soulez. Coll. « Épiméthée ». Paris : PUF.

———. 1997. *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*. Sous la dir. d'Antonia Soulez. Coll. « Philosophie d'aujourd'hui ». Paris : PUF.

———. 1996. *Le cahier bleu et le cahier brun*. Trad. de l'allemand par Marc Goldberg et Jérôme Sackur. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard.

- . 1995. *Cours sur les fondements des mathématiques*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER.
- . 1994. *Remarques sur la philosophie de la psychologie* (II). Trad. de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin : TER.
- . 1992. *L'intérieur et l'extérieur. Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie* (II). Trad. de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin : TER.
- . 1989. *Notes sur l'expérience privée et les « sense data »*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER.
- . 1989. *Remarques sur la philosophie de la psychologie* (I). Trad. de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin : TER.
- . 1988. *Cours de Cambridge 1930-1932*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER.
- . 1984. *Remarques mêlées*. Trad. de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin : TER.
- . 1983. *Remarques sur les fondements des mathématiques*. Trad. de l'allemand par Marie-Anne Lescourret. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard.
- . 1983. *Remarques sur les couleurs*. Trad. de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin : TER.
- . 1980. *Grammaire philosophique*. Trad. de l'allemand par Marie-Anne Lescourret. Coll. « Folio Essais ». Paris : Gallimard.

- . 1976. *De la certitude*. Trad. de l'allemand par Jacques Fauve. Coll. « TEL ». Paris : Gallimard.
- . 1975. *Remarques philosophiques*. Trad. de l'allemand par Jacques Fauve. Coll. « TEL ». Paris : Gallimard.
- . 1971. *Leçons et conversations*. Trad. de l'anglais par Jacques Fauve. Coll. « Folio Essais ». Paris : Gallimard.
- . 1971. *Carnets 1914-1916*. Trad. de l'allemand par G.-G. Granger. Coll. « TEL ». Paris : Gallimard.
- . 1970. *Fiches*. Trad. de l'allemand par Jacques Fauve. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard.
- . 1953. *Philosophical Investigations*. Trad. de l'allemand par G.E.M. Anscombe. London : Routledge.
- . 1922. *Tractatus Logico-Philosophicus*. Trans. by D.F. Pears & B.F. McGuinness. London : Routledge & Kegan Paul.

Autres textes

ANSCOMBE, G.E.M. 2002. *L'intention*. Trad. de l'anglais par Mathieu Maurice et Cyrille Michon. Coll « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard.

BAKER, Gordon P. et Peter Michael Stephan Hacker. 1980. *An Analytical Commentary on the Philosophical Investigations*. Vol.1. *Understanding and Meaning*. Chicago : University of Chicago Press.

———. 1985. *An Analytical Commentary on the Philosophical Investigations*. Vol.2. *Rules, Grammar and Necessity*. Oxford : Basil Blackwell.

———. 1990. *An Analytical Commentary on the Philosophical Investigations*. Vol.3. *Meaning and Mind, Part I, Essays*. Oxford : Basil Blackwell.

———. 1990. *An Analytical Commentary on the Philosophical Investigations*. Vol.3. *Meaning and Mind, Part II, Exegesis § 243-427*. Oxford : Basil Blackwell.

———. 1996. *An Analytical Commentary on the Philosophical Investigations*. Vol.4. *Mind and Will, Part I, Essays*. Oxford : Basil Blackwell.

———. 1996. *An Analytical Commentary on the Philosophical Investigations*. Vol.4. *Mind and Will, Part II, Exegesis §§ 428-693*. Oxford : Basil Blackwell.

———. 1984. *Scepticism, rules and language*. Oxford : Basil Blackwell.

BOUVERESSE, Jacques. 1987. *Le mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*. Coll. « Critique ». Paris : Les Éditions de Minuit.

———. 1987. *La force de la règle. Wittgenstein et l'invention de la nécessité*. Coll. « Critique ». Paris : Les Éditions de Minuit.

———. 1971. *La parole malheureuse. De l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique*. Coll. « Critique ». Paris : Les Éditions de Minuit.

———. 2003. *Y a-t-il une « logique des couleurs »?* In. *Philosophies de la perception. Phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*. Sous la dir. de Jacques Bouveresse et Jean-Jacques Rosat. Coll. « Collège de France ». Paris : Odile Jacob.

BRUSATIN, Manlio. 1986. *Histoire des couleurs*. Coll. « Champs ». Paris : Flammarion.

CHAUVIRÉ, Christiane. 2003. *Voir le visible : La seconde philosophie de Wittgenstein*. Coll. « Philosophies ». Paris : PUF.

DIDEROT, Denis. 1951. *Lettre sur les aveugles*. Coll « Folio 2 € ». Paris : Gallimard.

DU MARSAIS, César Chesneau. 1987 (1729-1730). *Les véritables principes de la grammaire*. Coll. « Corpus des œuvres de philosophie en langue française ». Paris : Fayard.

GLOCK, Hans-Johann. 1996. *A Wittgenstein Dictionary*. Coll. « The Blackwell Philosopher Dictionaries ». Oxford : Basil Blackwell.

———. 2003. *Dictionnaire Wittgenstein*. Trad. de l'anglais par Hélène Roudier de Lara et Philippe de Lara. Coll. « Bibliothèque de philosophie ». Paris : Gallimard.

GOETHE, Johan Wolfgang Von. 1973. *Le traité des couleurs*. Trad. de l'allemand par Henriette Bideau. Paris : Triades.

GUEST, Gérard. 2003. *Wittgenstein et la question du livre*. Coll. « Perspectives Critiques ». Paris : PUF.

HACKER, P.M.S. 1972. *Insight and Illusion. Wittgenstein on Philosophy and the Metaphysics of Experience*. Oxford : Clarendon Press. (II).

HADOT, Pierre. 2004. *Wittgenstein et les limites du langage*. Paris : Vrin.

HARDIN, C. L. 1988. *Color for Philosophers. Unweaving the Rainbow*. Indianapolis/Cambridge : Hackett Publishing Company.

HUNNINGS, Gordon. 1988. *The World and Language in Wittgenstein's Philosophy*. London : MacMillan Press.

JACKSON, Frank. 1982. « Epiphenomenal Qualia ». *Philosophical Quarterly* 32, pp. 127-136.

JESPERSEN, Otto. 1971. *La philosophie de la grammaire*. Trad. de l'anglais par Anne-Marie Léonard. Coll. « TEL ». Paris : Gallimard.

- KRIPKE, Saul. 1996. *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*. Trad. de l'anglais par Thierry Marchaisse. Coll. « L'ordre Philosophique ». Paris : Éditions du Seuil.
- KUHN, Thomas Samuel. 1999. *La structure des révolutions scientifiques*. Trad. de l'anglais par Laure Meyer. Coll. « Champs ». Paris : Flammarion.
- LE RIDER, Jacques. 1997. *Les couleurs et les mots*. Coll. « Perspectives Critiques ». Paris : PUF.
- LOCK, Grahame. 1992. *Wittgenstein : Philosophie, logique, thérapeutique*. Coll. « Philosophie ». Paris : PUF.
- MALCOLM, Norman. 1995. *Wittgensteinian Themes. Essays 1978-1989*. Ithaca and London : Cornell University Press.
- MARION, Mathieu. 2004. *Ludwig Wittgenstein. Introduction au « Tractatus logico-philosophicus »*. Coll. « Philosophies ». Paris : PUF.
- MONK, Ray. 1990. *Wittgenstein : le devoir de génie*. Trad. de l'anglais par Abel Gerschfeld. Paris : Odile Jacob.
- MOORE, G. E. 1970. *Philosophical Papers*. London : G. Allen & Unwin.
- NEWTON, Isaac. 1955. *Traité d'optique. Reproduction fac-similé de l'édition de 1722*. Paris : Gauthier-Villars.
- PEARS, David. 1987. *La pensée-Wittgenstein. Du Tractatus aux Recherches philosophiques*. Trad. de l'anglais par Christiane Chauviré. Coll. « philosophie ». Paris : Aubier.

QUINE, W.V.O. 1960. *Le mot et la chose*. Trad. de l'anglais par Joseph Dopp et Paul Gochet. Coll. « Champs ». Paris : Flammarion.

ROSAT, Jean-Jacques. 2001. *La cérémonie inutile, Pour introduire à l'« argument du langage privé »*. In. *Wittgenstein, métaphysique et jeux de langage*. Coordonné par Sandra Laugier. Coll. « Débats philosophiques ». Paris : PUF.

SOULEZ, Antonia. 2004. *Wittgenstein et le tournant grammatical*. Coll. « Philosophies ». Paris : PUF.

STEINER, Rudolf. 1978. *Nature des couleurs*. Trad. de l'allemand par Henriette Bideau. Genève : Éditions Anthroposophiques Romandes.

TRAVIS, Charles. 2003. *Les liaisons ordinaires. Wittgenstein sur la pensée et le monde*. Coll. « Problèmes & Controverses ». Paris : Vrin.

WESTPHAL, Jonathan. 1987. *Colour : Some Philosophical Problems from Wittgenstein*. Oxford : Basil Blackwell.

VON WRIGHT, Georg Henrik. 1986. *Wittgenstein*. Trad. de l'anglais par Élisabeth Rigal. Mauvezin : TER.